U d'/of OTTAWA
39003002285442

MORCEAUX CHOISIS

DE PROSE ET DE VERS

DES

CLASSIQUES FRANÇAIS

A L'USAGE DE LA CLASSE DE QUATRIÈME

RECUEILLIS ET ANNOTÉS

Par M. LÉON FEUGÈRE

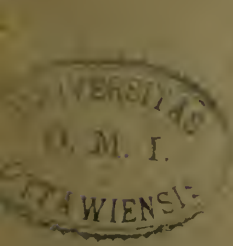
PROFESSEUR DU LYCÉE HENRI IV.

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

D'EXTRAITS DES AUTEURS DES XVIII^e^ ET XIX^e^ SIÈCLES

Par M. G. FEUGÈRE

DOCTEUR ÈS LETTRES, PROFESSEUR AU LYCÉE SAINT-LOUIS.



PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES

MAISON JULES DELALAIN ET FILS

DELALAIN FRÈRES, Successeurs

PQ
1109
.F4M
1886
EX.1

Toute contrefaçon sera poursuivie conformément aux lois; tous les exemplaires sont revêtus de notre griffe.

Delalain frères

1886.

La Commission chargée en 1884 d'examiner les programmes des Classes de grammaire, pour l'enseignement de la langue française, a très sagement conservé l'usage des morceaux choisis de prose et de vers des classiques français. Cependant elle a jugé que, sans rien ôter à la sévérité du choix, on pourrait lui donner plus de variété et d'intérêt en ne s'enfermant pas exclusivement dans l'époque classique proprement dite. Selon les termes de son rapporteur, « elle a décidé que, par le mot *classiques*, il ne fallait pas seulement entendre les auteurs du dix-septième siècle, mais aussi les grands écrivains du dix-huitième et du dix-neuvième. Toutefois, les professeurs ne devront les admettre qu'avec la plus grande prudence. »

C'est pour répondre au vœu de la Commission que nous avons ajouté à la partie de ces recueils consacrés au dix-septième siècle un certain nombre de textes empruntés aux écrivains du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. Nous nous sommes, d'ailleurs, montré très sobre dans ce choix, estimant que la première école pour l'enfant doit être celle des œuvres achevées, dont la beauté vient du parfait rapport entre la pensée et l'expression. Et peut-on nier que par là notre littérature du dix-septième siècle échappe à l'action du temps et demeure, au milieu des caprices du goût, un modèle invariable?

Nous avons aussi été amené naturellement à faire une complète revision de toutes les parties de ce recueil. Le détail de ces changements ne saurait intéresser le lecteur, quoiqu'il n'y ait rien de minutieux, quand il s'agit d'un livre d'enseignement ; mais nos collègues, nous l'espérons, reconnaîtront que nous avons fait de notre mieux pour ne compromettre aucun des titres que ces modestes ouvrages ont depuis si longtemps à leur bienveillante faveur.

G. F.

UNIVERSITÄTS-BIBLIOTHEK WIEN

TABLE DES MATIÈRES

EXTRAITS DE PROSE.

BALZAC (1594-1654). 1

Le Romain. 2
La religion chrétienne; sa propagation par les supplices des martyrs. 7

SAINT-ÉVREMOND (1613-1703). 9

Situation et caractère des Romains et des Carthaginois au temps des guerres puniques. 9
Annibal. 11
Plutarque. 12

PASCAL (1623-1662). 14

Jésus-Christ : son abnégation. 14
Où réside la dignité de l'homme. 15
L'homme ne peut trouver son bonheur qu'en Dieu. 16
Un juste expose ses principes de conduite. 17
Le pécheur pénitent s'adresse à Dieu. 17
Prière d'un malade. 18
Comment il faut envisager la mort. 19

MADAME DE SÉVIGNÉ (1626-1696). 21

Le printemps à Livry. 21
L'automne à Livry. 22
Un hiver en Provence. 22
Voyage de Mme de Grignan. Inquiétudes de sa mère. 23
Mort du chancelier Séguier. 25
Éloge de Turenne. 26
Mme de Sévigné aux Rochers. Les enfants de Mme de Grignan. De la lecture. 29

BOSSUET (1627-1704). 32

Caractère du peuple romain; son amour de la liberté. 33
Le sénat. 37
Rome livrée aux barbares en punition de son attachement à l'idolâtrie. 41

Étude des auteurs latins faite par le grand Dauphin sous la direction de Bossuet. 43
Le cheval dompté : ce que la force gagne à être réglée. 44
En quoi les hommes diffèrent des animaux. 45
Aveuglement de l'homme : comme il se laisse asservir par les sens. 47
Le chrétien doit toujours veiller sur lui-même et être prêt à quitter cette terre. 48

BOURDALOUE (1632-1704). 49

Perfection de la loi chrétienne. 49
Déceptions qui attendent l'ambitieux. 51
Les joies de la charité. 52

LA BRUYÈRE (1646-1696). 53

Les manies ou le fleuriste et l'amateur de prunes. 54
Acis ou le diseur de phébus. 55
De l'étude des langues, son utilité. 56
Le vrai philosophe, ou La Bruyère se peignant lui-même. 57
Pensées recueillies dans La Bruyère. 58

FÉNELON (1651-1715). 59

Descente de Télémaque aux enfers. 60
Démosthène et Cicéron. 66
De l'auteur parfait. 67
Beauté de la sainte Écriture. 68
L'entrée de Fénelon à Carennac (à la marquise de Laval). 70

MASSILLON (1663-1742). 72

Il faut se former à la vertu dès l'enfance. 73
La mort du pécheur. 74
La mort du juste. 75
Le Jugement dernier. 77

MONTESQUIEU (1689-1755). 80

Un Persan à Paris (Rica à Ibben). 81
Le décisionnaire universel (Rica à Usbek). 82
La seconde guerre punique. Annibal. 83
Tibère. 86

VOLTAIRE (1694-1778). 91

Louis XIV. 92
Mort de Charles XII, roi de Suède. 97
Éloge de Boileau. 102
Une lettre de réconciliation (à M. l'abbé Trublet). 104

BUFFON (1707-1788). 107

Empire de l'homme sur les animaux. 107
La multiplication de certains animaux nuisibles. 110
L'éléphant domestique. 112
La marmotte. 113
Le paon. 114

J. J. ROUSSEAU (1712-1778). 117

J. J. Rousseau à la campagne. 117
Une volière. 120
Le pont du Gard. 124
La perte du temps. 125
La conscience. 126

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814). 129

Relations du chant des oiseaux avec l'homme. 129
Paysage aérien. 132
Une invitation à dîner. 135

MADAME DE STAEL (1766-1817). 136

Une petite ville anglaise. 137
Les ruines de Pompéi. 139
La lave du Vésuve. 143
De l'aspect de l'Allemagne. 144

CHATEAUBRIAND (1768-1848). 147

Annibal. 148
Le Colisée. 150
Le dernier repas des martyrs. 152
Migration des écureuils. 155
Les ruines. 156

PROSATEURS DIVERS DU XIXe SIÈCLE. 158

La sœur du lépreux (XAVIER DE MAISTRE). 158
Naufrage de la Blanche-Nef (AUGUSTIN THIERRY). 162
La mère et la fille (LAMENNAIS). 164
L'enlèvement de la redoute (PROSPER MÉRIMÉE). 166
Caractère de l'histoire : qualité principale de l'historien (THIERS). 173
Une veuve vendéenne (JULES SANDEAU). 176
Il y a une éducation pour chaque âge de la vie (SAINT-MARC GIRARDIN). 181
Mer agitée (MAURICE DE GUÉRIN). 183
Bossuet et Montesquieu juges des Romains (VILLEMAIN). 186
Des lettres de Mme de Sévigné (DÉSIRÉ NISARD). 190

EXTRAITS DE POÉSIE.

MALHERBE (1556-1628). 193

Ode en l'honneur de la reine régente Marie de Médicis (1614). 194
A Louis XIII marchant contre les Rochellois révoltés (1627). 197

CORNEILLE (1606-1684). 200

La conscience. 200
La magicienne Médée, abandonnée de son époux Jason, se livre aux transports de sa fureur. 202
Délibération de l'empereur Auguste. 205
Clémence d'Auguste. 209
Flaminius, ambassadeur des Romains, essaye en vain d'intimider Nicomède. 210
Nicomède enseigne à Prusias son devoir. 211
Cliton, le valet de Dorante, lui apprend le succès de la comédie du *Menteur*. 213
Au roi Louis XIV. 216

ROTROU (1609-1650). 218

Un Romain récemment converti s'exhorte à faire le sacrifice de sa vie. 218
Adrien expose la nature et la puissance du vrai Dieu. 220
Adrien déclarant sa foi et défiant ses bourreaux. 221
Venceslas condamne à mort son fils Ladislas. 222

LA FONTAINE (1621-1695). 224

La Besace. 225
Le Berger et la Mer. 226
La demeure du Sommeil. 227
Épître à Turenne (1674). 228
La Peinture. 230
Paraphrase du *Dies iræ*. 231
Philémon et Baucis. 232

MOLIÈRE (1622-1673). 238

Le misanthrope. 239
Philinte veut prouver que la sagesse consiste à fuir tout excès. 242
Célimène trace différents portraits de personnages ridicules. 243
Le marquis content de lui. 248
Clitandre défend la cour, que Trissotin accuse de mauvais goût. 249

MORCEAUX CHOISIS
DES CLASSIQUES FRANÇAIS
A L'USAGE DE LA CLASSE DE QUATRIÈME.

EXTRAITS DE PROSE.

O. M. I.

BALZAC.

Balzac ouvre la liste des écrivains en prose qui ont illustré le dix-septième siècle. Il était né dans les dernières années du seizième, en 1594; et ses premières productions parurent en 1624, sous le règne de Louis XIII. Cette année même, Richelieu, qu'il admirait beaucoup, et qui fut son protecteur, rentrait au ministère et triomphait définitivement de ses ennemis.

La vie de Balzac fut calme et honorée. Lorsque l'Académie française fut créée, en 1635, il en fut nommé membre. Sa réputation avait commencé par ses *Lettres*, dont nous avons un recueil considérable. Elle fut confirmée par la publication de nombreuses *Dissertations* morales et littéraires et de plusieurs traités, *Aristippe ou De la Cour*, *le Socrate chrétien*, *le Prince*, etc. Il a laissé, en outre, de fort beaux vers latins.

Voltaire et La Harpe ont reproché à cet auteur de s'être plus occupé des mots que des idées. En l'examinant avec soin, on reconnaîtra que s'il a donné un soin extrême à son style, qui souvent, en effet, sent trop le travail, il n'a pas manqué cependant de sérieux, d'abondance et d'élévation dans la pensée. Diverses parties de ses ouvrages ont été réimprimées de nos jours; et l'on peut très aisément lui emprunter beaucoup de fragments encore remarquables par l'éloquence.

Balzac, qui y prétendait surtout, a rendu, malgré ses

défauts, de grands services à la langue francaise. Il lui a donné de la dignité, de l'ampleur, de l'harmonie; par l'heureuse combinaison de ses tours, la noblesse soutenue de ses termes et la pompe savante de ses périodes, il l'a fort approchée de la perfection.

Balzac mourut en 1654, au moment où étaient nés, ou continuaient à naître de véritables chefs-d'œuvre. Il était d'Angoulême, et cette ville, en l'honorant d'un tombeau et d'une statue, s'est montrée digne d'être sa patrie.

Le Romain.

Les Gaulois étaient plus forts et en plus grand nombre; les Africains, plus riches et plus rusés; les Grecs, plus polis et plus adroits aux exercices de la lutte et de la course; mais les Romains étaient plus propres au commandement, étaient mieux disciplinés et plus entendus à la guerre, et, avec cette discipline que quelqu'un a nommée le fondement de l'empire et la source des triomphes, ils ont assujetti la force, le nombre, les richesses, la politesse[1] et la vertu même des autres peuples.

Il y avait de la vertu dans les provinces, n'en doutez pas : le mépris de la mort était vulgaire parmi les barbares, l'amour de la liberté et le désir de la gloire ne leur étaient pas inconnus; mais le vrai usage de toutes ces choses se trouvait à Rome. Rome était la boutique[2] où les dons du Ciel étaient mis en œuvre, et

1. Aujourd'hui le mot de *politesse*, pris absolument, signifie la *politesse des manières*, qualité surtout extérieure que donne l'usage de la bonne société : chez Balzac et les grands écrivains du dix-septième siècle, il faut entendre ce mot dans un sens plus large : c'est cette *politesse des mœurs* que développent les progrès de la civilisation, et qui donnent aux rapports sociaux la douceur et la sécurité.

2. *Officina*, disaient les Latins : cette expression paraîtrait aujourd'hui manquer de noblesse.

où s'achevaient les biens naturels. Elle a fait voir la première au monde des armées judicieuses et des guerres sages. Elle a su mêler, comme il faut, l'art avec l'aventure, la conduite[1] avec la fureur, la qualité divine de l'intelligence dans les actions brutales de la partie irascible.

Cela veut dire que l'esprit est le souverain artisan des grandes choses, des actions militaires aussi bien que des affaires civiles[2]. La principale pièce[3] de la vaillance ne dépend point des organes du corps, et n'est pas une privation de raison et un simple regorgement[4] de bile, ainsi que le peuple se figure. Ce ne sont ni les yeux qui voient, ni les oreilles qui entendent, ni les bras qui se remuent : c'est l'esprit, comme dit un poète allégué par Aristote, c'est l'esprit qui fait tout cela. Sans lui les yeux sont aveugles, les oreilles sourdes et les bras paralytiques ; il est le principe et l'auteur de toutes les opérations de l'homme. Par l'esprit, un architecte assis conduit la besogne de mille maçons et bâtit les temples et les palais. Par l'esprit, un pilote immobile travaille plus que toute la chiourme[5], et on suerait inutilement à baisser les voiles et à les lever, s'il ne trouvait sa route dans les étoiles. Par l'esprit, un consul, ayant eu commandement d'aller faire la guerre contre un roi ennemi de la république, étudia si bien par les chemins, et se rendit si savant en une profession qu'il ignorait, qu'étant parti de la

1. C'est-à-dire l'art de conduire une entreprise avec sagesse et persévérance.

2. Réflexion qui se trouve en partie dans Salluste, *Catilina*, chap. II : « Compertum est in bello plurimum ingenium posse. » — « Il est avéré que dans la guerre c'est l'esprit qui a la plus grande influence. »

3. La principale partie, l'élément essentiel qui forme la vaillance.

4. Un simple épanchement de la bile qui *regorge*.

5. La *chiourme* désignait le nombre de forçats embarqués sur une galère, nécessaire pour la faire marcher. L'étymologie du mot est incertaine.

ville homme de paix, il arriva grand capitaine à l'armée, et dévêtit[1] sa robe longue, pour gagner d'abord une bataille[2].

Vous voudriez bien voir, je m'assure, un de ces gens-là. N'y aurait-il point moyen de vous montrer un consul romain, et de chercher quelque voie plus innocente et plus sûre que celle de la magie pour le tirer tout entier du lieu où il est? Car, sans doute, vous le voudriez voir en corps et en âme, avec cette gravité qui mettait le respect dans le cœur des rois et transissait les peuples d'admiration. Vous le voudriez voir avec cette autorité visible et reconnaissable qui le suivait en prison et en exil; qui lui demeurait, après qu'il avait tout perdu. Le voici, qui ne vient pas des champs Élysées et d'une demeure fabuleuse : il sort des histoires de Polybe, ou de quelque autre semblable pays, et il me semble qu'il mérite bien d'être regardé.

Premièrement, il ne sait pas moins obéir aux lois qu'il sait commander aux hommes, et, dans une élévation d'esprit qui voit les couronnes des souverains au-dessous de lui, il a une âme tout à fait soumise à la puissance du peuple : il révère la sainteté de cette puissance entre les mains d'un tribun, ou furieux, ou ennemi, ou peut-être l'un et l'autre. Croyant que faillir est le seul mal qui puisse arriver à l'homme de bien, il croit qu'il n'y a point de petites fautes; et, se faisant une religion de la moindre partie de son devoir, il pense qu'on ne peut pas même être négligent sans impiété. Il estime plus un jour employé à la vertu qu'une longue vie délicieuse, un moment de

1. Ce verbe est d'un emploi rare, surtout quand il n'est pas accompagné du pronom personnel. — Remarquez comme Balzac, après cette digression sur *l'esprit*, revient habilement au sujet principal de sa dissertation.

2. Il s'agit de Lucullus. On peut voir CICÉRON, *Questions Académiques*, liv. II, chap. I.

gloire qu'un siècle de volupté : il mesure le temps par les succès, et non pas par la durée[1].

Agissant sur ce principe, il est toujours préparé aux entreprises hasardeuses : il est toujours prêt à se dévouer pour le salut de ses citoyens, à prendre sur soi la mauvaise fortune de la république. Et, soit que l'oracle le lui ordonne, soit que l'inspiration vienne de son propre esprit, il remercie les dieux, comme de la plus grande grâce qu'il ait jamais reçue d'eux, de ce qu'ils veulent qu'il soit le général, qui sera tué, de l'armée qui gagnera la bataille. Il ne connaît ni nature, ni alliance, ni affection, quand il y va de l'intérêt de la patrie ; il n'a point d'autre intérêt particulier que celui-là, et n'aime ni ne hait que pour des considérations publiques...

Les bravades d'aujourd'hui ne font pas plus d'impression sur sa fermeté que les caresses d'hier. Les princes sont aussi faibles contre lui avec leurs bêtes féroces qu'avec leurs trésors. Et quand il n'aurait jamais vu d'éléphants, s'il est possible qu'on fasse sortir de derrière une tapisserie tous ceux qui sont aux Indes et en Afrique[2], il les considérera comme un jeu et une bouffonnerie de Pyrrhus, et non pas comme un épouvantail et une menace pour Fabrice. Tout ce qu'il y a dans le monde d'effroyable et de terrible n'est pas capable de lui faire cligner un œil : tout ce qu'il y a d'éclatant et de précieux ne lui peut pas donner une tentation. On ne saurait le vaincre ; on ne saurait le gagner.

1. Ce beau caractère du Romain avait toutefois son ombre ; on peut le voir dans un autre passage de Balzac, où il peint en maître la politique de Rome : « Les particuliers, dit-il, étaient vertueux ; mais la république était injuste. L'utilité, qu'ils méprisaient au logis, était la fin de leurs délibérations au sénat ; et quoiqu'ils donnassent de beaux noms à leurs entreprises, et les colorassent d'une générosité apparente, elles étaient pourtant toutes remplies d'intérêt, et allaient, ou tout droit ou par quelque route détournée, à l'accroissement de leur empire. » *Le Prince*, chap. XVIII.

2. Il est facile de noter ici l'habitude trop fréquente chez Balzac de donner à sa pensée une forme exagérée et emphatique.

Il est impénétrable à la vérité, comme à la peur et à l'avarice. Sa sévérité ne saurait être adoucie, non pas même par les compliments et par les flatteries du roi des Parthes. En même temps, il renverse les efforts découverts et se garantit des artifices cachés. Rien n'est contagieux à une âme si saine naturellement, et si bien purgée par la discipline de son pays. Ni le poison apporté d'un lieu éloigné[1], ni l'air corrompu de son voisinage, ni l'étranger, ni le citoyen n'ont de quoi altérer sa bonne constitution. Quelque spécieux prétexte qu'on lui propose, de quelque liberté et de quelque bien public qu'on lui parle, il n'entend point ce langage. Ce n'est pas une entreprise humaine que d'ébranler son immobile fidélité. Un poète a dit que le Capitole n'est pas plus ferme, et que Rome changerait aussi tôt de place. Il aime mieux détruire la tyrannie que la partager; et, pouvant être collègue de l'usurpateur, il se déclare son ennemi.

Saurait-on rien ajouter à un si grand mot? Encore celui-ci, pour vous faire voir la dernière épreuve de sa vertu. La république ne le peut perdre, quelque négligente qu'elle soit à le conserver : il souffre non seulement avec patience, mais encore avec gaieté, ses mépris et ses injustices. Jamais il ne lui est venu en l'esprit de se venger d'elle par une guerre civile; et il trouve bien plus honnête le nom d'innocent banni que celui de coupable victorieux. On lui a persuadé dès son enfance, et depuis il n'en a pas douté, qu'un fils ne se peut jamais acquitter de tout ce qu'il doit à une mère, voire[2] à une mauvaise mère, et qui est devenue sa marâtre ; et qu'un citoyen est toujours obligé à sa patrie, voire à son ingrate patrie, et qui l'a traité en ennemi[3].

1. Il est clair que tout ceci doit être entendu dans le sens figuré.
2. Vieux mot, pour *même*.
3. On conviendra que Bossuet et Montesquieu n'ont guère mieux parlé des Romains.

Voilà, à peu près, le fond de l'âme de notre consul, et la racine des choses merveilleuses que vous lirez dans les histoires de Polybe et de Tite-Live. Regardons-le maintenant un peu au dehors, et par un endroit qui soit plus exposé à la vue des hommes.

Considérez comme il conduit toute l'armée avec les yeux; comme un signe de sa tête tient tout le monde en devoir; comme sa seule présence établit l'ordre et chasse la confusion : certes il y a du plaisir pour les philosophes mêmes, et pour ceux qui ne prennent point d'intérêt aux affaires humaines, de l'observer en ces occasions.

La mine de ce général de l'armée romaine donne de l'effroi à ceux qui n'en ont pas des épées nues et de la mort assurée. D'une œillade[1] il perce les coupables jusqu'au cœur, et en les regardant il les punit.

N'est-ce pas là un effet de cette autorité qui vient du Ciel; de cette autorité, inhérente à la personne de celui qui l'a, distincte et séparée de l'autre autorité qui naît du pouvoir donné par la république? Cette seconde autorité est une certaine lumière de gloire et un certain caractère de grandeur que la vertu héroïque imprime sur le visage des hommes.

Dissertations politiques, I.

La religion chrétienne ; sa propagation par les supplices des martyrs.

Il ne paraît rien ici de l'homme, rien qui porte sa marque et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel, dans la naissance et dans le progrès de cette doctrine. Les ignorants l'ont per-

1. Cette expression ne serait plus reçue aujourd'hui dans le style relevé.

suadée aux philosophes. De pauvres pêcheurs ont été érigés en docteurs des rois et des nations. Ils ont pris dans leurs filets les orateurs et les poètes[1], les jurisconsultes et les mathématiciens.

Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et par les défaites : il a combattu, il a vaincu étant désarmé. Le monde, en apparence, avait ruiné l'Église ; mais elle a accablé le monde sous ses ruines. La force des tyrans s'est rendue au courage des condamnés. La patience de nos pères a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté.

Je ne m'étonne point que les Césars aient régné, et que le parti qui a été le victorieux ait été le maître. Mais si c'eût été le vaincu à qui l'avantage fût demeuré ; si les déroutes eussent fortifié Pompée et rétabli sa fortune ; si les proscriptions eussent grossi le parti d'un mort et lui eussent fait naître des partisans, véritablement il y aurait de quoi s'étonner d'un succès si éloigné du cours ordinaire des choses humaines. Nous voyons pourtant ici cet événement irrégulier et directement opposé à la coutume des choses du monde. Le sang des martyrs a été fertile, et la persécution a peuplé le monde de chrétiens. Les premiers persécuteurs, voulant éteindre la lumière qui naissait et étouffer l'Église au berceau, ont été contraints d'avouer leur faiblesse, après avoir épuisé leurs forces. Les autres qui l'attaquèrent depuis ne réussirent pas mieux dans leurs entreprises. L'ouvrage de Dieu n'a pu être défait par la main des hommes.

Socrate chrétien, Discours III.

1. C'est la métaphore de l'Évangile : voyez particulièrement saint Luc, chap. v, verset 10.

SAINT-ÉVREMOND.

Peu d'auteurs ont joui, auprès de leurs contemporains, d'une faveur aussi prononcée que Saint-Évremond : on recherchait d'autant plus ses ouvrages qu'il ne les publiait pas; il n'en circulait que des copies, reproduites, il est vrai, par des impressions furtives. C'était un seigneur plein d'esprit et fort goûté en société, mais trop enclin à la raillerie : ce penchant ruina sa fortune. Né près de Coutances en 1613, après avoir servi avec distinction sous le grand Condé et pris part à plusieurs de ses victoires, il se brouilla, pour quelques plaisanteries déplacées, avec ce prince, et, ce qui était plus grave, avec le premier ministre, le cardinal Mazarin. Contraint de sortir de France en 1661, il se réfugia en Angleterre, où il demeura jusqu'à sa mort, qui arriva en 1703. La permission de rentrer en France ne lui avait été accordée qu'après vingt-huit ans d'exil. On estime surtout ses *Réflexions sur le Génie du Peuple romain*, remarquables par la justesse de la pensée, quelquefois par la profondeur. Cette œuvre, la plus considérable que l'on ait de lui, est, d'ailleurs, de peu d'étendue; et, quant à ses autres écrits, ce ne sont guère que de petits traités ou des fragments; mais ils renferment presque tous des vues originales, que relève le mérite d'un style pur, ingénieux et délicat. Il a laissé, outre le travail que nous venons de citer, des morceaux d'histoire, de critique littéraire et de philosophie morale, des lettres enjouées et spirituelles, enfin des poésies, la plupart assez médiocres.

Situation et caractère des Romains et des Carthaginois au temps des guerres puniques.

D'où est venue la première guerre de Rome contre Carthage? le secours donné aux Tarentins en fut le prétexte, la conquête de la Sicile le véritable sujet. Les qualités principales des Romains étaient, à mon avis, le courage et la fermeté : entreprendre les choses

les plus difficiles, ne s'étonner d'aucun péril, ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste, les Carthaginois avaient sur eux une supériorité extraordinaire, soit pour l'industrie, soit pour l'expérience de la mer, soit pour les richesses que leur donnait le trafic de tout le monde, quand les Romains, naturellement assez pauvres, venaient de s'épuiser dans la guerre de Pyrrhus. A dire vrai, la vertu de ceux-ci leur tenait lieu de toutes choses. Un bon succès les animait à la poursuite d'un plus grand, et un événement fâcheux ne faisait que les irriter davantage. Il en arrivait tout autrement dans les affaires des Carthaginois, qui devenaient nonchalants dans la bonne fortune et s'abattaient aisément dans la mauvaise. Outre le différent naturel de ces deux peuples, la diverse constitution des républiques y contribuait beaucoup : Carthage étant établie sur le commerce et Rome fondée sur les armes, la première employait des étrangers pour ses guerres et les citoyens pour son trafic ; l'autre se faisait des citoyens de tout le monde, et de ces citoyens des soldats. Les Romains ne respiraient que la guerre, même ceux qui n'y allaient pas, pour y avoir été autrefois ou pour y devoir aller un jour.

A Carthage, on demandait toujours la paix au moindre mal dont on était menacé, tant pour se défaire des étrangers que pour retourner au commerce. On peut ajouter encore cette différence, que les Carthaginois n'ont rien fait de grand que par la vertu des particuliers, au lieu que le peuple romain a souvent rétabli par sa fermeté ce qu'avait perdu l'imprudence ou la lâcheté de ses généraux.

Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les Romains soient demeurés victorieux : car ils avaient les qualités principales qui rendent un peuple maître de l'autre[1].

Réflexions sur les divers génies du peuple romain.

1. Sur l'état politique et moral de Carthage, à l'époque de la

Annibal.

Avec toute sa fermeté et tout son bon sens, il n'y avait plus de république romaine[1], si Carthage eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit Rome pour son salut; mais, tandis qu'on remerciait un consul qui avait fui[2] de n'avoir pas désespéré de la république, on accusait à Carthage Annibal victorieux.

Ce général était presque toujours sans vivres et sans argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la guerre : nulle ressource au premier mauvais succès, et beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvait pas de quoi entretenir diverses nations qui suivaient plutôt sa personne qu'elles ne dépendaient de sa république.

Pour contenir tant de peuples différents, il ajoutait à sa naturelle sévérité une dureté concertée[3] qui le faisait redouter des uns, tandis que sa vertu le faisait révérer des autres. Il faisait la guerre aux Romains avec toute sorte de rigueur, et traitait leurs alliés avec beaucoup de douceur et de courtoisie, cherchant à ruiner ceux-là tout à fait et à détacher ceux-ci de leur alliance. Procédé bien différent de celui de Pyrrhus, qui gardait toutes ses civilités pour les Romains et les mauvais traitements pour leurs alliés.

Quand je songe qu'Annibal est parti d'Espagne où il n'avait rien de fort assuré, qu'il a traversé les Gaules, qu'on devait compter pour ennemies, qu'il a passé les Alpes pour faire la guerre aux Romains, qui

première guerre punique, lire le chap. XII, § 1, de l'*Histoire des Romains*, de M. V. DURUY.

1. Tour vif, mais inversion un peu dure, pour : il n'y avait plus de république romaine, quels que fussent la fermeté et le bon sens dont elle avait fait preuve...

2. Térentius Varron ; voyez TITE-LIVE, livre XXII, ch. LXI.

3. C'est-à-dire *préméditée, étudiée, calculée.*

venaient de chasser les Carthaginois de la Sicile; quand je songe qu'il n'avait en Italie ni places, ni magasins, ni secours assurés, ni la moindre espérance de retraite, je me trouve étonné de la hardiesse de son dessein. Mais lorsque je considère sa valeur et sa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, et le tiens encore au-dessus de l'entreprise[1].

Ibid.

Plutarque.

Montaigne[2] a trouvé beaucoup de rapport entre Plutarque et Sénèque : tous deux grands philosophes, grands prêcheurs de sagesse et de vertu. Les opinions de Plutarque, comme dit le même Montaigne, sont plus douces et plus accommodées à la société ; celles de Sénèque plus fermes selon lui, plus austères et plus dures selon moi. Plutarque insinue doucement la sagesse, et veut rendre la vertu familière dans les plaisirs même. Sénèque ramène tous les plaisirs à la sagesse, et tient le seul philosophe heureux. Plutarque naturel, et persuadé le premier, persuade aisément les autres. L'esprit de Sénèque s'anime à la vertu ; et comme si ce lui était chose étrangère, il a besoin de se surmonter lui-même.

A dire vrai, les *Vies des Hommes illustres* sont le chef-d'œuvre de Plutarque, et, à mon jugement, un des plus beaux ouvrages du monde. Vous y trouvez ces grands hommes exposés en vue, et retirés chez

1. On peut rapprocher de ce morceau le portrait d'Annibal, tracé par Tite-Live, *Hist.*, livre XXI, ch. IV. — Il sera curieux également de lire le jugement de Thiers sur Annibal. Nous l'avons donné à la page 373 des *Morceaux choisis* pour la Classe de Troisième.

2. Notre plus grand prosateur du seizième siècle ; voyez les *Essais*, livre II, ch. X.

eux-mêmes : vous les voyez dans la pureté du naturel, et dans toute l'étendue de l'action[1]. Il y a une force naturelle, dans le discours de Plutarque, qui égale les plus grandes actions; mais il n'oublie ni les médiocres ni les communes : il examine avec soin le train ordinaire de la vie. Pour ses comparaisons[2], que Montaigne a trouvées admirables, elles me paraissent aussi fort belles[3].

Ibid.

1. C'est-à-dire *dans leur vie privée* et *dans leur vie publique*.

2. Ou *parallèles* que Plutarque établit entre les hommes dont il a raconté la vie et jugé les actions.

3. Il n'est pas inutile de rappeler, à l'honneur de Plutarque, si admiré ou plutôt si aimé de Montaigne et de Rousseau, une belle lettre de Henri IV à sa femme, Marie de Médicis. « Vous ne m'auriez rien su mander, lui écrivait-il le 3 septembre 1601, qui me fût plus agréable que la nouvelle du plaisir de lecture qui vous a prise. Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté : l'aimer, c'est m'aimer : car il a été l'instituteur de mon bas âge. Ma bonne mère, à qui je dois tout, qui avait une affection si grande de veiller à mes bons déportements (*mouvements*), et ne voulait pas, ce disait-elle, voir en son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mains, encore que je fusse à peine plus qu'un enfant à la mamelle. Il m'a été comme ma conscience, et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnêtetés et maximes excellentes pour ma conduite et pour le gouvernement de mes affaires. »

PASCAL.

Blaise Pascal, qui réunit au don de l'invention dans les sciences le mérite de l'écrivain supérieur, naquit à Clermont-Ferrand en 1623, dans une famille également distinguée par le rang et par les vertus. Dès son enfance, il devina plutôt qu'il n'apprit les règles de la géométrie: et plusieurs découvertes scientifiques signalèrent sa première jeunesse, quoiqu'on se fût efforcé, pour ménager sa santé toujours délicate, de lui dérober les moyens de se livrer à l'étude; mais, par la force et la profondeur de sa réflexion personnelle, il suppléait aux livres qui lui étaient refusés. Des discussions religieuses, auxquelles il prit part, le firent auteur en 1656. Ses *Provinciales*, qui parurent cette année-là, marquèrent par la perfection du style l'époque de maturité de la langue et de la littérature française[1]. Il en préparait un autre, qui lui eût été sans doute encore supérieur, lorsqu'il mourut en 1662, avant d'avoir atteint sa quarantième année, et après avoir langui fort longtemps. On a recueilli pieusement les fragments de ce livre, qu'il destinait à la défense du christianisme, et on les a publiés très fréquemment sous le nom de *Pensées*[2].

Jésus-Christ : son abnégation.

Quel homme eut jamais plus d'éclat! Le peuple juif tout entier le prédit, avant sa venue. Le peuple gentil[3]

1. Comment Pascal s'est-il élevé à la perfection dans l'art d'écrire? par le travail et la persévérance : en se corrigeant sans cesse. Voici ce que nous apprend Nicole dans un éloge qu'il lui a consacré : « La sévérité qu'il déployait rarement à l'égard des ouvrages des autres, il ne manquait jamais de l'exercer sur les siens: de manière que la même rédaction que tout le monde avait jugée parfaite au premier coup d'œil, Pascal, plus difficile pour lui-même, n'hésitait pas à la retravailler et à la recommencer entièrement jusqu'à six ou dix reprises. »

2. Le véritable texte de cet ouvrage a été publié pour la première fois par M. Prosper Faugère.

3. C'est-à-dire le peuple étranger à la foi. Chez les Romains, on

l'adore, après sa venue. Les deux peuples gentil et juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de cet éclat? De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans trois ans, il passe pour un imposteur; les prêtres et les principaux le rejettent; ses amis et ses plus proches le méprisent. Enfin il meurt trahi par un des siens, renié par l'autre et abandonné par tous.

Quelle part a-t-il donc à cet éclat? Jamais homme n'a eu tant d'éclat; jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnaissable, et il n'a rien eu pour lui[1].

Pensées.

Où réside la dignité de l'homme.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant[2]. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau, suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt;

donnait le nom de *gentiles* aux parents collatéraux. Les Juifs appelèrent ainsi tous ceux qui n'étaient pas de leur nation.

1. On peut comparer ce passage à un morceau de Balzac sur l'*Homme-Dieu*, qui se trouve dans le *Socrate chrétien*. Il faut lire aussi le beau chapitre du *Génie du Christianisme* (4e partie, liv. III), intitulé : *De Jésus-Christ et de sa Vie*, et dans lequel Chateaubriand nous montre « le Christ ne respirant que l'amour de Dieu et des hommes, infiniment supérieur à la gloire du monde et poursuivant, à travers les douleurs, la grande affaire de notre salut ».

2. Quelle image saisissante ! quelle forte antithèse ! Le génie de Pascal excelle à marquer en des traits ineffaçables ces contrastes de faiblesse et de grandeur qui se mêlent et se heurtent dans la nature humaine. Le but des *Pensées* était de montrer que la religion chrétienne peut seule par ses dogmes concilier ces oppositions, expliquer le mystère de la vie, et consoler nos misères sans exalter notre orgueil.

et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

L'homme est visiblement fait pour penser : c'est toute sa dignité et tout son mérite; et tout son devoir est de penser comme il faut.

Ibid.

L'homme ne peut trouver son bonheur qu'en Dieu.

Tous les hommes recherchent[1] d'être heureux : cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Et cependant, depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. Une épreuve si longue, si continuelle et si uniforme, devrait bien nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien par nos efforts; mais l'exemple ne nous instruit point.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois[2] dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même. Lui seul est son véritable bien, et c'est en vain, ô hommes, que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères.

Ibid.

1. Tour tombé en désuétude : maintenant, on dirait plutôt *s'efforcent, souhaitent.*
2. Avant le péché originel.

Un juste expose ses principes de conduite.

J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens, parce qu'ils donnent le moyen d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde. Je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes. J'essaye d'être juste, véritable, sincère et fidèle à[1] tous les hommes, et j'ai une tendresse de cœur pour ceux que Dieu m'a unis plus étroitement, et, soit que je sois seul ou à la vue des hommes, j'ai en toutes mes actions la vue de Dieu[2] qui doit les juger, et à qui je les ai toutes consacrées. Voilà quels sont mes sentiments; et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute la gloire en est due, n'ayant[3] de moi que la misère et l'erreur.

Ibid.

Le pécheur pénitent s'adresse à Dieu.

Seigneur, jusqu'ici j'ai toujours été sourd à vos inspirations, j'ai méprisé vos oracles : j'ai jugé au contraire de ce que[4] vous jugez; j'ai contredit aux[5] saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de votre Père éternel, et suivant lesquelles

1. A l'égard de...
2. On dirait plutôt aujourd'hui : *J'ai en vue, dans toutes mes actions, Dieu.*
3. Attendu que, puisque je n'ai...
4. D'une manière contraire à celle dont...
5. On dit aujourd'hui : *Contredire quelqu'un, contredire quelque chose.*

vous jugerez le monde. Vous dites : « Bienheureux sont ceux qui pleurent, et malheur à ceux qui sont consolés ! » Et moi j'ai dit : « Malheureux ceux qui gémissent, et très heureux ceux qui sont consolés ! » J'ai dit : « Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse et d'une santé robuste ! » Et pourquoi les ai-je réputés heureux, sinon parce que tous ces avantages leur fournissaient une facilité très ample de vous offenser ! Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer[1] plus de soins et de veilles à votre service et pour l'assistance du prochain, mais parce qu'à sa faveur je pouvais m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, et en mieux goûter les funestes plaisirs. Faites-moi la grâce, Seigneur, de réformer ma raison corrompue, et de conformer mes sentiments aux vôtres. Que je m'estime heureux dans l'affliction, et purifiez tellement mes sentiments qu'ils ne répugnent[2] plus aux vôtres. Car, Seigneur, votre royaume est dans vos fidèles ; et je le trouverai dans moi-même, si j'y trouve votre esprit et vos sentiments.

Ibid.

Prière d'un malade.

Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose : c'est qu'il est bon de vous suivre, et qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela, je ne sais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses ; je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, des biens

1. Ce verbe était fréquemment pris alors dans le sens de *consumer* et d'*employer*.

2. Qu'ils ne soient plus *contraires, opposés* aux vôtres. C'est le sens du verbe latin *repugnare*.

ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes, et qui est caché dans les secrets de votre providence, que j'adore, et que je ne veux pas approfondir. Faites donc, Seigneur, que, tel que je sois, je me conforme à votre volonté, et qu'étant malade, comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire; et vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances que vous avez été reconnu de vos disciples, et c'est par les souffrances que vous reconnaissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnaissez-moi donc pour votre disciple dans les maux que j'endure, et dans mon corps et dans mon esprit, pour les offenses que j'ai commises. Et parce que rien n'est agréable à Dieu s'il ne lui est offert par vous, unissez ma volonté à la vôtre, et mes douleurs à celles que vous avez souffertes. Faites que les miennes deviennent les vôtres. Unissez-moi à vous; remplissez-moi de vous et de votre Esprit saint; entrez dans mon cœur et dans mon âme, pour y porter mes souffrances, afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi, ô mon Sauveur! et qu'ainsi ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de la gloire qu'elles vous ont acquise.

Ibid.

Comment il faut envisager la mort.

Ne considérons pas la mort comme les païens, mais comme les chrétiens, c'est-à-dire avec l'espérance, comme saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilège spécial des chrétiens. Ne considérons plus un corps comme un cadavre infect, car la nature trompeuse se le figure de la sorte; mais comme le temple

inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend. Car nous savons que les corps saints sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts. Ne considérons donc plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère, mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus son âme comme réduite au néant, mais comme vivifiée et unie au souverain Vivant : et corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme..... Sans Jésus-Christ, la mort est horrible; elle est détestable, et l'horreur de la nature ; en Jésus-Christ, elle est tout autre : elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en Jésus-Christ, jusqu'à la mort[1] : et c'est pourquoi il a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances[2].

Ibid.

1. *Même* la mort...

2. On peut lire le développement de ces grandes idées dans le sermon de Bossuet sur *la mort*.

Mme DE SÉVIGNÉ.

Mme de Sévigné, la plus aimante des mères, se plaça, sans y songer, au rang de nos auteurs classiques. Petite-fille de Mme de Chantal, qui partagea les bonnes œuvres de saint François de Sales, elle naquit à Paris le 5 février 1626, perdit son père presque aussitôt, épousa fort jeune le marquis de Sévigné, officier d'une valeur brillante, mais d'une conduite dissipée, et demeura veuve après sept ans de mariage. Elle n'eut plus dès lors qu'un but, celui de vivre pour ses deux enfants, s'appliquant à rétablir pour eux sa fortune, qui avait été compromise, et à leur donner une excellente éducation. Ses soins éclairés profitèrent peu toutefois à son fils, qui demeura médiocre en dépit d'elle; mais, grâce à son tendre dévouement, sa fille, si connue sous le nom de Mme de Grignan, devint une personne fort distinguée[1]. C'est à elle que s'adressent d'ordinaire ces lettres où se montrent en foule, avec les qualités de l'esprit le plus vif et le plus délicat, les dons les plus précieux du cœur, et qui offrent des modèles non seulement du style épistolaire, mais de l'art d'écrire dans tous les genres. Mme de Sévigné mourut en 1696, la même année que La Bruyère, et un an après Nicole et La Fontaine, qu'elle admirait beaucoup.

Le printemps à Livry[2].

Je vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de mai ; le rossignol, le coucou, la fauvette ont ouvert le printemps dans nos forêts; je m'y suis promenée tout le soir toute seule; j'y ai trouvé toutes mes tristes

1. La Fontaine l'a célébrée au commencement d'une de ses *Fables*, livre IV, fable 1.

2. Livry est à quelques lieues de Paris. C'était l'abbaye de l'abbé de Coulanges, oncle de Mme de Sévigné. Un des traits qui distinguent Mme de Sévigné est l'amour de la nature, assez rare dans le siècle de Louis XIV, si l'on excepte La Fontaine et Fénelon.

pensées[1]; mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête. Ce soir je m'en retourne à Paris, pour faire mon paquet et vous l'envoyer.

Lettre du 29 avril 1671, à Mme de Grignan.

L'automne à Livry.

Je quitte ce lieu à regret : la campagne est encore belle; cette avenue et tout ce qui était désolé des chenilles, et qui a pris la liberté de repousser avec votre permission, est plus vert qu'au printemps dans les plus belles années. Les petites et les grandes palissades sont parées de ces belles nuances de l'automne, dont les peintres font si bien leur profit. Les grands ormes sont un peu dépouillés, et l'on n'a point de regret à ces feuilles picotées; la campagne en gros est encore toute riante ; j'y passais ma journée seule avec des livres; je ne m'ennuyais que comme je m'ennuierai partout, ne vous ayant plus.

Lettre du 2 novembre 1679, à la même.

Un hiver en Provence.

Madame de Chaulnes[2] me mande que je suis très heureuse d'être ici avec un beau soleil; elle croit que tous nos jours sont filés d'or et de soie. Hélas !

1. Mme de Sévigné était depuis peu séparée de sa fille, qui avait été rejoindre son mari en Provence.

2. Femme du gouverneur de Bretagne, et amie de Mme de Sévigné.

mon cousin, nous avons cent fois plus de froid ici qu'à Paris. Nous sommes exposés à tous les vents : c'est le vent du midi, c'est la bise, c'est à qui nous insultera ; ils se battent entre eux pour avoir l'honneur de nous renfermer dans nos chambres ; toutes nos rivières sont prises : le Rhône, ce Rhône si furieux, n'y résiste pas ; nos écritoires sont gelées ; nos plumes ne sont pas conduites par nos doigts, qui sont transis ; nous ne respirons que de la neige ; nos montagnes sont charmantes dans leur excès d'horreur ; je souhaite tous les jours un peintre pour bien représenter l'étendue de toutes ces épouvantables beautés : voilà où nous en sommes. Contez un peu cela à notre duchesse de Chaulnes, qui nous croit dans des prairies avec des parasols, nous promenant à l'ombre des orangers.

Lettre du 3 février 1695, à M. de Coulanges.

Voyage de Mme de Grignan[1]. Inquiétudes de sa mère.

Je reçois vos lettres, comme vous avez reçu ma bague ; je fonds en larmes en les lisant ; il semble que mon cœur veuille se fendre par la moitié ; il semble que vous m'écriviez des injures, ou que vous soyez malade, ou qu'il vous soit arrivé quelque accident, et c'est tout le contraire : vous m'aimez, ma chère enfant, et vous me le dites d'une manière que je ne puis soutenir sans des pleurs en abondance. Vous continuez votre voyage sans aucune aventure fâcheuse, et lorsque j'apprends tout cela, qui est justement tout ce qui

1. Françoise-Marguerite de Sévigné, née en 1646, avait épousé en 1669 le comte de Grignan, lieutenant général et vice-gouverneur de Provence. Mme de Grignan, après un premier séjour en Provence, était revenue passer quelques mois auprès de sa mère. Elle la quittait dans les premiers jours du mois de février 1671.

me peut être le plus agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous avisez donc de penser à moi, vous en parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos sentiments que vous n'aimez à me les dire. De quelque façon qu'ils me viennent, ils sont reçus avec une tendresse et une sensibilité qui n'est comprise que de ceux qui savent aimer comme je fais. Vous me faites sentir pour vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse ; mais si vous songez à moi, ma pauvre bonne, soyez assurée aussi que je pense continuellement à vous : c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle ; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir. Rien ne me donne de distraction ; je suis toujours avec vous : je vois ce carrosse qui avance toujours, et qui n'approchera jamais de moi ; je suis toujours dans les grands chemins ; il me semble même que j'ai quelquefois peur qu'il ne verse ; les pluies qu'il fait depuis trois jours me mettent au désespoir ; le Rhône me fait une peur étrange. J'ai une carte devant les yeux ; je sais tous les lieux où vous couchez. Vous êtes ce soir à Nevers, et vous serez dimanche à Lyon, où vous recevrez cette lettre. Je n'ai pu vous écrire qu'à Moulins par Mme de Guénégaud. Je n'ai reçu que deux de vos lettres ; peut-être que la troisième viendra : c'est la seule consolation que je souhaite ; pour d'autres, je n'en cherche pas. Je suis entièrement incapable de voir beaucoup de monde ensemble ; cela viendra peut-être, mais il n'est pas venu. Si vous voulez me faire un véritable plaisir, ayez soin de votre santé, dormez dans ce joli petit lit, mangez du potage, et servez-vous de tout le courage qui me manque. Je ferai savoir des nouvelles de votre santé. Continuez de m'écrire. Tout ce que vous avez laissé d'amitié ici est augmenté ; je ne finirais point à vous faire des baise-mains, et à vous dire l'inquiétude où l'on est de votre santé[1].

Lettre du 9 février 1671, à Mme de Grignan.

1. L'éloignement de Mme de Grignan fut la grande tristesse de

Mort du chancelier Séguier[1].

Cette nuit, madame la princesse de Conti[2] est tombée en apoplexie; elle n'est pas encore morte, mais elle n'a aucune connaissance; elle est sans pouls et sans parole; on la martyrise pour la faire revenir; il y a cent personnes dans sa chambre, trois cents dans sa maison; on pleure, on crie : voilà tout ce que j'en sais jusqu'à présent. Pour M. le chancelier, il est mort très assurément, mais mort en grand homme. Son bel esprit, sa prodigieuse mémoire, sa naturelle éloquence, sa haute piété, se sont rassemblés aux derniers jours de sa vie : la comparaison du flambeau qui redouble sa lumière en finissant est juste pour lui. Mascaron[3] l'assistait et se trouvait confondu par ses réponses et par ses citations : il paraphrasait le *Miserere*, et faisait pleurer tout le monde; il citait la sainte Écriture et les Pères mieux que les évêques dont il était environné; enfin sa mort est une des plus belles et des plus extraordinaires choses du monde.

la vie de Mme de Sévigné. Cette âme si vive et si tendre rencontre partout, dans l'expression de ce sentiment, les tours les plus variés et les plus naturels. Cf. la lettre du 29 janvier 1672 : « Ma chère enfant, je n'en puis plus; votre souvenir me tue en mille occasions; j'ai pensé mourir dans ce jardin, où je vous ai vue si souvent. » Et la lettre du 27 mai 1675 : « Ne blâmez point, mon enfant, ce que je sentis en rentrant chez moi : quelle différence ! quelle solitude ! quelle tristesse ! Votre chambre, votre cabinet, votre portrait ! ne plus trouver cette aimable personne !... »

1. Pierre Séguier (1588-1672) devint garde des sceaux en 1633 et chancelier de France en 1635. Pendant la Fronde il demeura fidèle à la cour. Il présida le conseil où furent rédigées les ordonnances de 1666 et 1670 connues sous le nom de *Code Louis*. Après la mort de Richelieu, il était devenu le protecteur de l'Académie française.

2. C'était une des nièces de Mazarin, qui avait épousé Armand de Bourbon, prince de Conti, frère cadet du grand Condé. On voit dans la lettre suivante de Mme de Sévigné (du 5 février) que cette princesse mourut quelques heures plus tard.

3. Ce célèbre prédicateur prononça l'oraison funèbre de Séguier.

Ce qui l'est encore plus, c'est qu'il n'a point laissé de grands biens : il était aussi riche en entrant à la cour qu'il l'était en mourant. La mort découvre bien des choses, et ce n'est point de sa famille que je tiens tout ceci : on les voit. Nous avons fait aujourd'hui nos stations, Mme de Coulanges et moi. Mme de Verneuil[1] est si mal, qu'elle n'a pu voir le monde. On ne sait encore qui aura les sceaux[2].

Lettre du 3 février 1672, à Mme de Grignan.

Éloge de Turenne[3].

Je voudrais mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaires ; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci; ce fleuve, qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une si belle mémoire : elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld avec Mme de Lavardin, Mme de La Fayette et M. de Marsillac. M. le premier[4] y vint : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros ; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte était profondément gravée dans les cœurs :

1. Fille du chancelier Séguier.

2. M. d'Aligre les reçut peu après, mais comme un *dépôt*, disait Mme de Sévigné : il avait quatre-vingts ans.

3. Turenne avait été tué le 27 juillet 1675, au moment où il allait en venir aux mains à Salzbach avec Montécuculli, général autrichien.

4. Le premier écuyer, M. de Béringhen, homme droit et d'un courage calme, dont les lettres et les mémoires du temps donnent l'idée la plus honorable.

vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme : tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on était déjà ; enfin ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui : il n'est tombé dans la tête de personne qu'elle ne fût pas en bon état ; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur : sa conversion si sincère[1] nous a paru comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes : une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je dit comment il rhabilla ce régiment anglais ? Il lui en coûta plusieurs milliers de francs, et il resta sans argent. Les Anglais ont dit à M. de Lorges qu'ils achèveraient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne, mais qu'après cela ils se retireraient, ne pouvant obéir à d'autres qu'à lui. Il y avait de jeunes soldats qui s'impatientaient un peu dans les marais, où ils étaient dans l'eau jusqu'aux genoux ; et les vieux soldats leur disaient : « Quoi ! vous vous plaignez ? on voit bien que vous ne connaissez pas M. de Turenne. Il est plus fâché que nous quand nous sommes mal ; il ne songe, à

1. Instruit par Bossuet, qui composa pour lui son livre de l'*Exposition de la Doctrine catholique*, Turenne avait abjuré le protestantisme. On peut voir encore de touchants détails sur sa piété dans la lettre de Mme de Sévigné, du 12 août 1675.

l'heure qu'il est, qu'à nous tirer d'ici ; il veille quand nous dormons : c'est notre père ; on voit bien que vous êtes jeunes » ; et ils les rassuraient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai. Je reviens à son âme : c'est donc une chose à remarquer que nul ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts comme une des plus belles et des meilleures âmes qui soient jamais sorties de ses mains. Méditez sur cette confiance générale de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui ; enfin personne n'a osé douter de son repos éternel. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette grande perte.

Écoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avait fait connaissance avec un berger qui savait très bien les chemins et le pays ; il allait seul avec lui, et faisait poster ses troupes selon la connaissance que cet homme lui donnait ; il aimait ce berger, et le trouvait d'un sens admirable ; il disait que le colonel Bec était venu comme cela, et qu'il croyait que ce berger ferait sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye[1] : « Tout de bon, il me semble que cela n'est pas trop mal, et je crois que M. de Montécuculli trouverait assez bien ce que l'on vient de faire. » Il est vrai que c'était un chef-d'œuvre d'habileté. M^me^ de Villars a vu une autre relation depuis le jour du combat, où l'on dit que, dans le passage du Rhin, le chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et de prudence. Dieu le conserve ! car le courage de M. de Turenne semble être passé à nos ennemis : ils ne trouvent plus rien d'impossible.

Lettre du 16 août 1675, à la même.

1. Celui-ci était son beau-frère.

Mme de Sévigné aux Rochers[1]. Les enfants de Mme de Grignan. De la lecture.

Vraiment, vous me gâtez bien, et mes amis de Paris aussi : à peine le soleil remonte du saut d'une puce[2], que vous me demandez de votre côté quand vous m'attendrez à Grignan; et mes amies me prient de leur fixer, dès cette heure, le temps de mon départ, afin d'avancer leur joie. Je me suis trop flattée de ces empressements, et surtout des vôtres, qui ne souffrent point de comparaison. Je vous dirai donc, ma chère comtesse, avec sincérité, que, d'ici au mois de septembre, je ne puis recevoir aucune pensée de sortir de ce pays. Du reste, je ne vous dis point que vous êtes mon but, ma perspective, vous le savez bien. Vous me dites la plus tendre chose du monde, en souhaitant de ne point voir la fin des heureuses années que vous me souhaitez[3]. Nous sommes bien loin de nous rencontrer dans nos souhaits : car je vous ai mandé une vérité qui est bien juste et bien à sa place, et que Dieu sans doute voudra bien exaucer, qui est de suivre l'ordre tout naturel de la sainte Providence : c'est ce qui me console de tout ce chemin laborieux

1. Le château des Rochers est à 6 kilomètres de Vitré (Ille-et-Vilaine). — Voir, sur les Rochers, la lettre du 31 mai 1671 dont un extrait a été donné à la page 160 des *Morceaux choisis* à l'usage de la Classe de Seconde.

2. La lettre est, en effet, datée du 15 janvier. Mme de Sévigné fait allusion au proverbe populaire : *A la Sainte-Luce du saut d'une puce*, « phrase elliptique, dit Littré, qui signifie que, du 23 décembre, fête de sainte Luce, dans l'ancien calendrier, les jours croissent d'une quantité imperceptible. Il s'ensuit que le proverbe a près de trois siècles : car depuis 1582 la Sainte-Luce se trouve le 13 décembre, époque après laquelle les jours diminuent encore sensiblement. »

3. On comprend que Mme de Grignan avait souhaité mourir avant sa mère, pour ne pas avoir la douleur de lui survivre.

de la vieillesse; ce sentiment est raisonnable; et le vôtre trop extraordinaire[1] et trop aimable.

Votre enfant[2] m'a écrit encore une jolie lettre pour me souhaiter une heureuse année : il me paraît désolé à Kaysersloutre[3]; il dit que rien ne l'empêche de venir à Paris, mais qu'il attend les ordres de Provence; que c'est ce ressort qui le fait agir. Je trouve que vous le faites bien languir : sa lettre est du 2; je le croyais à Paris : faites-l'y donc venir, et qu'après une petite apparition, il coure vous embrasser. Ce petit homme me paraît en état que si vous trouviez un bon parti, Sa Majesté lui accorderait aisément la survivance de votre très belle charge. Vous trouvez que son caractère et celui de Pauline[4] ne se ressemblent nullement; il faut pourtant que certaines qualités du cœur soient chez l'un et chez l'autre; pour l'humeur, c'est une autre affaire. Je suis ravie que ses sentiments[5] soient à votre fantaisie : je lui souhaiterais un peu plus de penchant pour les sciences, pour la lecture; cela peut venir. Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais[6] que de ne point

1. Le mot est pris dans son sens rigoureux : *ce qui est hors de l'ordre naturel des choses.*

2. Le fils de Mme de Grignan, son *dauphin*, comme disait Mme de Sévigné, était né en 1671. A dix-sept ans, il débutait en qualité de volontaire au siége de Philippsbourg (1688). Marié à la fille d'un fermier général nommé Saint-Amand, il prit part au début de la guerre de la Succession d'Espagne, tomba malade après la bataille d'Hochstedt (1703), et sa femme n'arriva que pour recevoir son dernier soupir.

3. *Kaiserslautern*, aujourd'hui ville de Prusse, non loin de Deux-Ponts et de Landau. Mme de Sévigné s'amuse à écorcher les noms allemands. « Un diantre de lieu, dit-elle encore, bien difficile à prononcer. Cela se nomme *Keisersloutre* ou *Caseloutre* ou *Caserloutre*. » — Le marquis de Grignan s'y trouvait alors en quartier d'hiver, et il demandait que ses parents sollicitassent pour lui un congé.

4. La fille de Mme de Grignan, qui devint Mme de Simiane, née en 1674 et morte en 1737.

5. Ceux de son fils, le marquis de Grignan.

6. Des livres mal écrits, mal composés.

aimer à lire ; les romans, les comédies ; les Voiture, les Sarrazin, tout cela est bientôt épuisé ; a-t-elle tâté de Lucien ? Est-elle à portée des *Petites Lettres*[1] ? Ensuite, il faut l'histoire ; si on a besoin de lui pincer le nez pour lui faire avaler, je la plains. Quant aux beaux livres de dévotion, si elle ne les aime point, tant pis pour elle : car nous ne savons que trop que, même sans dévotion, on les trouve charmants. A l'égard de la morale, comme elle n'en ferait pas un si bon usage que vous, je ne voudrais point du tout qu'elle mît son petit nez ni dans Montaigne, ni dans Charron, ni dans les autres de cette sorte : il est bien matin pour elle. La vraie morale de son âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires, par les exemples ; je crois que c'est assez. Si vous lui donnez un peu de votre temps pour causer avec elle, c'est assurément ce qui serait le plus utile : je ne sais si tout ce que je dis vaut la peine que vous le lisiez ; je suis bien loin d'abonder dans mon sens[2].

Lettre du 15 janvier 1690, à la même.

1. C'est-à-dire est-elle capable de lire et de goûter les *Lettres provinciales* de Pascal ?

2. On ne saurait présenter une page qui réunisse mieux les qualités de Mme de Sévigné : le sérieux de la pensée et la gaieté de l'expression, la sagesse et la mesure, l'équilibre d'un esprit bien fait et cette vivacité d'images qui colore et anime toutes choses. On sent que la tendresse de Mme de Sévigné s'inquiète de cette paresse d'esprit de son petit-fils. Elle l'invite à se garantir « contre deux mauvaises bêtes, l'ennui ou l'oisiveté ». Ayant appris qu'il jouait : « Je lui ai fait entrevoir, écrit-elle à sa fille, que c'est sa ruine. S'il joue peu, il perdra peu ; mais *c'est une petite pluie qui mouille ;* s'il joue mal, il sera trompé ; il faudra payer, et s'il n'a point d'argent, ou il manquera de parole, ou il prendra sur son nécessaire. »

BOSSUET.

Dijon fut la patrie de Bossuet, qui naquit en 1627, au sein d'une de ces familles de notre ancienne magistrature vouées au double culte de la vertu et du savoir. On y comprenait tout le prix d'une bonne éducation : aussi fut-il envoyé de très bonne heure à Paris, dans le célèbre collège de Navarre, qui avait compté Henri IV et Richelieu parmi ses élèves, et où il fit lui-même de très fortes études. Plus tard il devait payer un tribut de reconnaissance au chef de ce collège, à son maître Cornet, en composant son oraison funèbre. Les talents et la vocation de Bossuet éclatèrent, d'ailleurs, dès sa première jeunesse. On rapporte qu'à seize ans il prononçait, devant l'auditoire spirituel de l'hôtel de Rambouillet, de petits discours religieux très admirés. A vingt ans il soutenait avec éclat des thèses de théologie, et dans la foule de ceux qui assistaient à ces épreuves était le prince de Condé. Entre le héros et l'orateur futur s'établissait dès lors une amitié qui ne se démentit jamais. Après avoir reçu les ordres en 1652, Bossuet résida quelques années à Metz, devenu le séjour de son père[1]; mais la réputation que ne tardèrent pas à lui acquérir des panégyriques de saints et des sermons qu'il y prononça le rappela bientôt à Paris. Dès 1659 il prêcha devant Louis XIV avec un tel succès, que ce prince, si bon juge du mérite, et qui excellait à l'encourager, écrivit au père de Bossuet pour le féliciter d'avoir un tel fils. Ses prédications et ses travaux, qui ramenèrent en un court espace de temps beaucoup d'âmes à la foi, le firent élever à l'évêché de Condom (1669), d'où il passa dans la suite à celui de Meaux. Un plus mémorable honneur l'attendait toutefois : lorsque Louis XIV, au comble de la gloire, voulut donner un précepteur à son fils unique, il désigna Bossuet; et ce fut pour l'éducation du grand Dauphin que celui-ci rédigea plusieurs de ses ouvrages. Du reste, il recherchait si peu le renom d'auteur, qu'il ne songeait pas même d'ordinaire à publier ses livres : un grand nombre ne parut qu'après lui et ne fut sauvé que par de très heureux hasards[2]. Bossuet, n'eut jamais, en effet, pour but que de

1. Celui-ci était conseiller au parlement de cette ville.
2. Le *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, dé-

remplir dans toute leur étendue ses différentes obligations et de faire, par la plume comme par la parole, triompher la vérité. Ainsi il mérita, en ne poursuivant que l'accomplissement de son devoir, d'être proclamé le plus éloquent de tous les hommes. On lui décerna encore, de son vivant, un autre titre, celui de Père de l'Église. La postérité le lui a justement confirmé; elle a reconnu que la théologie n'avait pas trouvé, chez les modernes, de plus imposante voix que Bossuet. Pour lui, jusqu'à la fin de sa laborieuse carrière, tout entier à l'instruction des fidèles de son diocèse, son unique ambition fut d'édifier par ses vertus ceux qu'il éclairait de ses conseils. Il mourut dans un voyage à Paris en 1704, âgé de soixante-dix-sept ans. L'Académie française l'avait admis dans son sein depuis 1671.

Caractère du peuple romain; son amour de la liberté.

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé[1], le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie qui fut jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre : car, parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres.

signé aussi par le nom d'*Introduction à la Philosophie*, fut notamment retrouvé dans les papiers de Fénelon : l'archevêque de Cambrai avait emprunté à Bossuet, pour l'éducation du duc de Bourgogne, l'ouvrage que celui-ci avait composé pour celle du grand Dauphin, et qu'il n'avait pas pensé à réclamer.

1. Il sera intéressant de comparer avec cette page de Bossuet le morceau de Balzac cité page 2.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un État où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes[1].

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avait, même sous ses rois, une liberté qui ne convient guère à une monarchie réglée : car, outre que les rois étaient électifs, et que l'élection s'en[2] faisait par tout le peuple, c'était encore au peuple assemblé à confirmer les lois et à résoudre la paix ou la guerre. Il y avait même des cas particuliers où les rois déféraient au peuple le jugement souverain : témoin Tullus Hostilius, qui, n'osant ni condamner ni absoudre Horace, comblé tout ensemble et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple[3]. Ainsi les rois n'avaient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes[4], d'y proposer les affaires, de maintenir les lois et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein que vous avez vu de réduire[5] Rome en république, il augmenta dans un peuple déjà si libre l'amour de la liberté; et de là vous pouvez juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée tout entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir

1. Montesquieu a également défini la liberté : « le droit de faire tout ce que les lois permettent ».

2. Il faudrait mieux dire *et que leur élection...*, le pronom *en* devant plutôt rappeler des choses inanimées.

3. La cause, portée d'abord devant les duumvirs, fut déférée au peuple, qui prononça l'absolution du coupable, mais obligea le père à payer une amende, pour que le crime ne parût pas rester sans expiation. Voir TITE-LIVE, livre I, ch. XXVI.

4. C'est-à-dire les assemblées établies par les lois.

5. Ce verbe se prend généralement dans une acception défavorable, qu'il n'a pas ici.

à ses yeux ses deux enfants, qui s'étaient laissé entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisaient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyait ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille[1] ! Il ne faut plus s'étonner si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsenna les prit en sa protection. Les Romains, presque affamés, lui firent connaître, par leur fermeté, qu'ils voulaient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat; et Rome entière fit dire à ce roi puissant, qui venait de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque, résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevrait plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsenna, étonné de la fierté de ce peuple et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers[2], résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savaient si bien défendre.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi avez-vous vu que, dans leurs commencements, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux; au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien[3] de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui,

1. On peut lire cette scène si dramatique dans Plutarque (*Vie de Valérius Publicola*, 4-8). Plutarque, sans condamner ni approuver expressément l'acte de Brutus, fait entendre que cet exemple de sévérité barbare était peut-être nécessaire à l'affermissement de la liberté : « Car, ajoute-t-il, les Romains sont persuadés que Romulus eut moins à faire pour fonder Rome, que Brutus pour établir la république. »

2. Mucius Scévola, Horatius Coclès et Clélie.

3. Pour : « parce qu'il n'y a rien de plus libre ».

ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisaient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient[1], vivre d'épargne et de travail : voilà quelle était leur vie ; c'est de quoi ils soutenaient leur famille, qu'ils accoutumaient à de semblables travaux.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus longtemps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différaient peu des paysans, et n'avaient d'éclat ni de majesté qu'en public et dans le sénat. Du reste[2], on les trouvait occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les allait quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquents dans l'histoire romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avaient que de la vaisselle de terre ; et le premier, à qui les Samnites en offraient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'était point d'en avoir, mais de commander à qui en avait. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avaient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération durait encore pendant les guerres puniques. Dans la première, on voit Régulus, général des armées romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus, qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivait selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre.

1. L'expression est toute latine : *Se fraudare victu suo* (Tite-Live).

2. C'est-à-dire *dans le reste de leur vie*, quand ils n'étaient pas dans l'exercice de leurs fonctions publiques.

Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étaient méprisées : la modération et l'innocence des généraux romains faisaient l'admiration des peuples vaincus[1].

Discours sur l'Histoire universelle, IIIe Partie, ch. VI.

Le sénat.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout dans les grandes occasions, et surtout dans les grands périls. Alors, on voyait tout le peuple tourner les yeux sur cette sage compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles.

Une longue expérience avait appris aux Romains que de là étaient sortis tous les conseils qui avaient sauvé l'État. C'était dans le sénat que se conservaient les anciennes maximes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république. C'était là que se formaient les desseins qu'on voyait se soutenir par leur propre suite ; et ce qu'il y avait de plus grand dans le sénat, est qu'on n'y prenait jamais de résolutions plus vigoureuses que dans les grandes extrémités.

Ce fut au plus triste état de la république, lorsque, faible encore, et dans sa naissance, elle se vit tout ensemble et divisée au dedans par les tribuns, et pressée au dehors par les Volsques, que Coriolan

1. Cependant les beaux jours de la république étaient passés, et la décadence des mœurs romaines commença après la troisième guerre punique. Le peuple, vainqueur en Afrique et en Asie, et délivré ainsi de toute crainte, se jeta dans les guerres civiles, où périrent ces vertus publiques qui avaient élevé Rome à un degré de fortune si extraordinaire.

irrité menait contre sa patrie ; ce fut, dis-je, en cet état, que le sénat parut le plus intrépide[1]. Le décret qu'il donna, de ne rien accorder par force, passa pour une loi fondamentale de la politique romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république. Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les faibles conseils n'ont été seulement écoutés. Ils étaient toujours plus traitables victorieux que vaincus : tant le sénat savait maintenir les anciennes maximes de la république, et tant il y savait confirmer le reste des citoyens.

La conduite du sénat romain, si forte contre les ennemis, n'était pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avaient quelquefois pour le peuple une juste condescendance, comme lorsque, dans une extrême nécessité, non seulement ils se taxèrent eux-mêmes plus haut[2] que les autres, ce qui leur était ordinaire, mais encore qu'ils déchargèrent le menu peuple de tout impôt, ajoutant « que les pauvres payaient un assez grand tribut à la république, en nourrissant leurs enfants[3] ».

Le sénat montra, par cette ordonnance, qu'il savait en quoi consistaient les vraies richesses d'un État ; et un si beau sentiment, joint aux témoignages d'une bonté paternelle, fit tant d'impression dans l'esprit des peuples, qu'ils devinrent capables de soutenir les dernières extrémités pour le salut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritait d'être blâmé, le sénat le faisait aussi avec une gravité et une vigueur digne de cette sage compagnie. Je n'entreprends pas ici de vous dire combien il a livré aux ennemis de citoyens

1. Coriolan, à la tête des Volsques, avait mis le siége devant Lavinium. Le peuple effrayé voulait qu'on rapportât le décret d'exil prononcé contre Coriolan. Le sénat rejeta formellement cette proposition. Voir PLUTARQUE, *Vie de Coriolan*, chap. XXI-XXXV.

2. C'est-à-dire s'imposèrent des taxes plus fortes.

3. TITE-LIVE, liv. II, chap. IX.

parjures qui ne voulaient pas leur tenir parole, ou qui chicanaient sur leurs serments; combien il a condamné de mauvais conseils qui avaient eu d'heureux succès; je vous dirai seulement que cette auguste compagnie n'inspirait rien que de grand au peuple romain, et donnait en toutes rencontres une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle était que la réputation était le plus ferme appui des États.

On peut croire que dans un peuple si sagement dirigé les récompenses et les châtiments étaient ordonnés avec grande considération[1]. Le sénat, dont l'approbation tenait lieu de récompense, savait louer et blâmer quand il fallait. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnaient publiquement aux soldats et aux officiers la louange ou le blâme qu'ils méritaient; mais eux-mêmes ils attendaient en suspens le jugement du sénat, qui jugeait de la sagesse des conseils, sans se laisser éblouir par le bonheur des événements[2]. Les louanges étaient précieuses, parce qu'elles se donnaient avec connaissance; le blâme piquait au vif les cœurs généreux, et retenait les plus faibles dans le devoir. Les châtiments qui suivaient les mauvaises actions tenaient les soldats en crainte, pendant que les récompenses et la gloire bien dispensées les élevaient au-dessus d'eux-mêmes.

Qui peut[3] mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'État la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes[4]

1. Étaient ordonnés avec grand examen.

2. Le mot *événement* a ici un sens tout à fait conforme à son radical latin (*e venio*), l'issue, le résultat.

3. *Qui peut*, pour : « celui qui peut ».

4. Malgré l'autorité d'assez nombreux exemples, tirés des meilleurs auteurs, il est plus correct de placer le verbe *être* au pluriel, lorsque le mot suivant est un substantif pluriel. On dira donc : *Ce sont les grands hommes...*

qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats, et si hardie dans les entreprises? c'est l'opinion reçue dès l'enfance, et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour. Tous les Romains étaient nourris dans ces sentiments, et le peuple disputait avec la noblesse à qui agirait le plus par ces vigoureuses maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même était exercée par les travaux ; on n'y entendait parler que de la grandeur du nom romain. Il fallait aller à la guerre quand la république l'ordonnait, et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les pères qui n'élevaient pas leurs enfants dans ces maximes, et comme il fallait pour les rendre capables de servir l'État, étaient appelés en justice par les magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train[1], les grands hommes se font les uns les autres : et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard; mais c'est que l'État romain, constitué de la manière que nous avons vue, était, pour ainsi parler, du tempérament qui devait être le plus fécond en héros.

Un État qui se sent ainsi formé, se sent aussi en même temps d'une force incomparable, et ne se croit jamais sans ressource. Aussi voyons-nous que les Romains n'ont jamais désespéré de leurs affaires, ni

1. Cette expression, aujourd'hui familière, était fort bien reçue au dix-septième siècle dans le style relevé.

quand Porsenna, roi d'Étrurie, les affamait dans leurs murailles ; ni quand les Gaulois, après avoir brûlé leur ville, inondaient tout leur pays, et les tenaient serrés dans le Capitole; ni quand Pyrrhus, roi des Épirotes, aussi habile qu'entreprenant, les effrayait par ses éléphants, et défaisait toutes leurs armées; ni quand Annibal, déjà tant de fois vainqueur, leur tua encore plus de cinquante mille hommes et leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

Ibid., IIIe Partie, ch. VI.

Rome livrée aux barbares en punition de son attachement à l'idolâtrie.

Rome, qui avait vieilli dans le culte des idoles, avait une peine extrême à s'en défaire, même sous les empereurs chrétiens, et le sénat se faisait un honneur de défendre les dieux de Romulus, auxquels il attribuait toutes les victoires de l'ancienne république. Les empereurs étaient fatigués des députations de ce grand corps, qui demandait le rétablissement de ses idoles, et qui croyait que corriger Rome de ses vieilles superstitions était faire injure au nom romain. Ainsi cette compagnie, composée de ce que l'empire avait de plus grand, et une immense multitude de peuple où se trouvaient presque tous les plus puissants de Rome, ne pouvaient être retirées de leurs erreurs, ni par la prédication de l'Évangile, ni par un si visible accomplissement des anciennes prophéties, ni par la conversion de presque tout le reste de l'empire, ni enfin par celle des princes, dont tous les décrets autorisaient le christianisme. Au contraire, ils continuaient à charger d'opprobres l'Église de Jésus-Christ, qu'ils accusaient encore, à l'exemple de leurs

pères, de tous les malheurs de l'empire[1], toujours prêts à renouveler les anciennes persécutions, s'ils n'eussent été réprimés par les empereurs. Les choses étaient encore en cet état au quatrième siècle de l'Eglise et cent ans après Constantin, quand Dieu enfin se ressouvint de tant de sanglants décrets du sénat contre les fidèles, et tout ensemble des cris furieux dont le peuple romain, avide du sang chrétien, avait si souvent fait retentir l'amphithéâtre. Il livra donc aux barbares cette ville « enivrée du sang des martyrs », comme parle saint Jean[2]. Dieu renouvela sur elle les terribles châtiments qu'il avait exercés sur Babylone : Rome même est appelée de ce nom. Cette nouvelle Babylone, imitatrice de l'ancienne, comme elle, enflée de ses victoires, triomphante dans ses délices et dans ses richesses, souillée de ses idolâtries et persécutrice du peuple de Dieu, tombe aussi comme elle d'une grande chute, et saint Jean chante sa ruine[3]. La gloire de ses conquêtes, qu'elle attribuait à ses dieux, lui est ôtée : elle est en proie aux barbares, prise trois ou quatre fois[4], pillée, saccagée, détruite. Le glaive des barbares ne pardonne qu'aux chrétiens. Une autre Rome toute chrétienne sort des cendres de la première; et c'est seulement après l'inondation des barbares que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on voit non seulement détruits, mais encore oubliés.

Ibid., IIIe Partie, ch. I.

1. Ces accusations ont été souvent et admirablement réfutées, surtout par Tertullien, dans son *Apologétique* (ou *Défense du Christianisme*), et par saint Augustin, dans son beau livre *De la Cité de Dieu.*

2. *Apocalypse*, ch. XVII.

3. *Ibid.*, ch. XVIII.

4. C'est-à-dire par Alaric Ier, roi des Wisigoths, en 410, par Genséric, roi des Vandales, en 455, et par Odoacre, roi des Hérules, en 476.

Étude des auteurs latins faite par le grand Dauphin sous la direction de Bossuet.

Entre les poètes, ceux qui ont plu davange au Dauphin sont Virgile et Térence; et entre les historiens, ç'a été Salluste et César. Il admirait le dernier, comme un excellent maître pour faire de grandes choses et pour les écrire. Il le regardait comme un homme de qui il fallait apprendre à faire la guerre. Nous suivions ce grand capitaine dans toutes ses marches, nous lui voyions faire ses campements, mettre ses troupes en bataille, former et exécuter ses desseins; louer et châtier à propos ses soldats, les exercer au travail, leur élever le cœur par l'espérance, les tenir toujours en haleine; conduire une puissante armée sans endommager le pays; retenir dans le devoir ses troupes par la discipline, et ses alliés par la foi et la protection; changer sa manière selon les lieux où il faisait la guerre, et selon les ennemis qu'il avait en tête[1]; aller quelquefois lentement, mais user le plus souvent d'une si grande diligence, que l'ennemi, surpris et serré de près, n'ait ni le temps de délibérer ni celui de fuir; pardonner aux vaincus, abattre les rebelles[2]; gouverner avec adresse les peuples subjugués et leur faire ainsi trouver sa victoire douce pour la mieux assurer.

On ne peut dire combien il s'est diverti agréablement et utilement dans Térence, et combien de vives images de la vie humaine lui ont passé devant les yeux en le lisant. Il a vu les trompeuses amorces de la volupté; les aveugles emportements d'une jeunesse que la flatterie a engagée dans un pas difficile et glissant, qui ne sait que devenir, et qui ne trouve le repos

1. Qu'il avait pour adversaires.

2. C'est la traduction de ce vers de Virgile, magnifique expression de la politique romaine, *Énéide*, livre VI, vers 853 :

Parcere subjectis et debellare superbos.

qu'en retournant à son devoir. Là le prince remarquait les mœurs et le caractère de chaque âge et de chaque passion, exprimés par cet admirable ouvrier [1] avec tous les traits convenables à chaque personnage, avec des sentiments naturels, et enfin avec cette grâce et cette bienséance que demandent ces sortes d'ouvrages.

Il faudrait faire un gros volume, pour rapporter toutes les remarques que nous avons faites sur chaque auteur, et principalement sur Cicéron, que nous avons admiré dans ses discours de philosophie, dans ses oraisons, et même lorsqu'il raillait librement et agréablement avec ses amis.

De l'Instruction de Mgr. le Dauphin, lettre de Bossuet au pape Innocent XI.

Le cheval dompté : ce que la force gagne à être réglée.

Voyez ce cheval ardent et impétueux, pendant que son écuyer le conduit et le dompte : que de mouvements irréguliers ! C'est un effet de son ardeur, et son ardeur vient de sa force, mais d'une force mal réglée. Il se compose [2], il devient plus obéissant sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le manie à droite et à gauche, le pousse, le retient, comme elle veut. A la fin il est dompté : il ne fait que ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéissance était encore désobéissante. Son ardeur s'est changée en force, ou plutôt, puisque cette force était en quelque façon dans cette ardeur, elle

1. *Ouvrier*, comme *artisan*, était alors synonyme d'*artiste*, d'*habile écrivain*.

2. C'est-à-dire il se règle, se modère. C'est bien le sens du verbe latin *componere*.

s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle se règle. Il ne faut plus d'éperon, presque plus de bride : car la bride ne fait plus l'effet de dompter l'animal fougueux. Par un petit mouvement, qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force ; et le paisible animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter : son action est tellement unie à celle de celui qui le mène, qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action [1].

Méditations sur l'Évangile, cent troisième jour.

En quoi les hommes diffèrent des animaux.

L'homme, animal superbe, qui veut s'attribuer à lui-même tout ce qu'il connaît d'excellent, et qui ne veut rien céder à son semblable, fait des efforts pour trouver que les bêtes le valent bien, ou qu'il y a peu de différence entre lui et elles [2]. Une si étrange dépravation, qui nous fait voir d'un côté combien notre orgueil nous enfle, et de l'autre combien notre sensualité nous ravilit, ne peut être corrigée que par une sérieuse considération des avantages de notre nature.

1. Buffon parle à peu près de la même manière : « Non seulement il (le cheval) fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. » (*Histoire Naturelle*, Quadrupèdes domestiques.)

2. C'est le paradoxe qu'ont soutenu certains philosophes, et Montaigne en particulier, prenant à la lettre le mot d'Aristote : « L'homme est tantôt plus, tantôt moins que la bête. » Il est difficile de croire à la bonne foi de ceux qui ont ainsi prétendu humilier la raison. « Leur dessein, dit l'auteur de la *Logique* de Port-Royal, n'était pas de parler raisonnablement, mais de faire un amas confus de tout ce qu'on peut dire contre les hommes ; ce qui est néanmoins un vice très contraire à la justesse de l'esprit et à la sincérité d'un homme de bien. »

Voici donc ce qu'elle a de grand, et dont nous ne voyons dans les animaux aucune apparence.

La nature humaine connaît Dieu : et voilà déjà, par ce seul mot, les animaux au-dessous d'elle jusqu'à l'infini. Car qui serait assez insensé pour dire qu'ils aient seulement le moindre soupçon de cette excellente nature qui a fait toutes les autres ?

La nature humaine, en connaissant Dieu, a l'idée du bien et du vrai, d'une sagesse infinie, d'une puissance absolue, d'une droiture infaillible, en un mot, de la perfection.

La nature humaine connaît l'éternité et des vérités éternelles, et elle ne cesse de les chercher au milieu de tout ce qui change : elle aperçoit l'ordre du monde, la beauté incomparable des astres, la régularité de leurs mouvements, les grands effets du cours du soleil, qui ramène les saisons et donne à la terre tant de différentes parures. Notre raison se promène par tous les ouvrages de Dieu, où voyant, et dans le détail et dans le tout, une sagesse d'un côté si éclatante, et de l'autre si profonde et si cachée, elle est ravie et se perd dans cette contemplation.

Alors apparaît à elle la belle et véritable idée d'une vie hors de cette vie, d'une vie qui se passe toute dans la contemplation de la vérité : elle voit qu'elle doit réduire toutes ses pensées à une seule, qui est celle de servir fidèlement ce Dieu dont elle est l'image.

Mais en même temps elle voit qu'elle doit aimer, pour l'amour de lui, tout ce qu'elle trouve honoré de cette divine ressemblance, c'est-à-dire tous les hommes.

De la Connaissance de Dieu et de soi-même, ch. v, § 6.

Aveuglement de l'homme : comme il se laisse asservir par les sens.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions : il ne peut souffrir sa pauvreté ; ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés ; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos ! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps, qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances ; elle tourne tous ses soins de ce côté-là ; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable ? Toi qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte ; en un mot, d'un corps qui, par sa mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau pour l'esprit.

Sermon pour la profession (c'est-à-dire l'entrée aux Carmélites) *de madame de la Vallière.*

Le chrétien doit toujours veiller sur lui-même et être prêt à quitter cette terre.

Une des plus belles circonstances de la délivrance des Israélites, c'est qu'on ne logeait point dans les déserts où ils furent conduits ; on y campait, on y était sous des pavillons, et sans cesse on enveloppait et on transportait ces maisons mobiles : figure du christianisme, où tout fidèle est voyageur[1]. Gardons-nous bien de nous arrêter à quoi que ce soit : passons par-dessus ; et toujours prêts à partir, toujours aussi prêts à combattre, veillons comme dans un camp. Qu'on y soit toujours en sentinelle[2]. Dans les camps vulgaires il y a plusieurs sentinelles disposées, afin que, toujours prêts à s'éveiller au premier signal, les soldats dorment un court somme, sans se plonger tout à fait dans le sommeil. Il y a plus, dans le campement de la vie chrétienne, chacun doit toujours veiller : chacun, en sentinelle sur soi-même, doit toujours être sur ses gardes contre un ennemi qui ne clôt point l'œil, « et qui toujours rôde autour de nous pour nous dévorer[3] ». Ne nous fions point au repos qu'il semble quelquefois nous donner : avec lui il n'y a ni paix, ni trêve, ni aucune sûreté que dans une veille perpétuelle.

Élévations sur les Mystères, neuvième semaine, dixième élévation.

1. Ces idées se retrouvent dans l'exorde du discours de Bossuet *sur l'Unité de l'Eglise*.

2. « L'esprit du christianisme est en effet, comme Bossuet le dit encore ailleurs, un esprit de courage et de fermeté. »

3. C'est ainsi que saint Pierre nous parle du démon dans sa première épître, ch. v, verset 8.

BOURDALOUE.

Bourdaloue naquit en 1632 à Bourges, la même année que Fléchier, qui avait deux mois de plus que lui. Il devait mourir en 1704 à Paris, un mois seulement après Bossuet. Comme celui-ci, dont il balança la gloire dans le genre du sermon, comme Fléchier, Fénelon et plusieurs autres, il confirma la réputation de ses talents par la sainteté de sa vie : car, on ne saurait s'empêcher de le remarquer en présence de ces grands hommes, l'éternel honneur de la littérature française ainsi que de la chaire sacrée, jamais tant de vertu ne rehaussa plus de génie que dans cette heureuse époque. Les sermons de Bourdaloue, que distinguent surtout la suite rigoureuse de la pensée et la vigueur du raisonnement, excitèrent dans la brillante société de la cour de Louis XIV le plus vif enthousiasme : ils traitent à fond de tous les sujets de la morale chrétienne, et principalement des mystères de la religion catholique. Bourdaloue excella aussi dans les panégyriques des saints et dans le genre de l'oraison funèbre. — S'il ne fut pas élevé aux dignités ecclésiastiques, pour lesquelles le désignait naturellement la supériorité de son mérite, c'est qu'il appartenait à la société des jésuites, dont les règlements ne lui permettaient pas de les accepter.

Perfection de la loi chrétienne.

Étudions bien cette loi, et plus nous l'approfondirons, plus elle nous paraîtra sage; soit qu'elle contredise nos plaisirs, soit qu'elle nous accorde certains divertissements honnêtes et modérés; soit qu'elle condamne nos entreprises, soit qu'elle nous permette certains soins convenables et souvent même nécessaires; soit qu'elle réprime notre ambition, soit qu'elle nous laisse la liberté de penser à nos besoins et de pourvoir par des voies légitimes à notre établisse-

ment[1]; soit qu'elle réprouve notre luxe, soit qu'elle approuve une bienséance modeste et chrétienne : partout nous découvrirons le même caractère de sagesse. Elle est donc parfaite, mais d'une perfection qui gagne le cœur en persuadant l'esprit; elle est parfaite, mais d'une perfection qui s'accommode à tous les états et à toutes les conditions des hommes; elle est parfaite, mais d'une perfection qui, bien loin de causer du trouble, règle tout, corrige tout, maintient tout dans l'ordre.

J'ajoute que, par une disposition d'ailleurs toute divine, comme elle n'a rien d'outré dans sa perfection, elle n'a rien aussi de lâche dans sa modération. Quelque effort qu'aient fait les hérésiarques pour la décrier sur cela, elle s'en est hautement défendue et en a même tiré sa gloire. En vain Tertullien lui a-t-il reproché son indulgence dans le pardon des péchés; en vain a-t-il déclamé contre les catholiques et les a-t-il appelés charnels; en vain a-t-il représenté l'Église de son temps comme un champ ouvert à toute sorte de licence : ses invectives n'ont servi qu'à marquer l'aigreur et l'amertume de son zèle, et n'ont fait impression que sur quelques esprits faibles[2]. Il est vrai que la loi chrétienne ne désespère pas les pécheurs; mais, sans les désespérer, elle leur inspire une crainte bien plus salutaire que le désespoir; et, sans leur ôter la confiance, elle sait bien rabattre leur présomption. Il est vrai qu'en toutes choses elle ne conclut pas à la damnation; mais, sans y conclure absolument, elle ne manque pas, sur mille sujets, d'en proposer le danger, d'une manière à saisir de

1. Ce mot se dit d'un emploi ou d'une charge qui fait que l'on est *établi* dans la société.

2. Tertullien naquit à Carthage vers 160 et mourut vers 245. Il partagea les erreurs de Montanus, hérésiarque phrygien du troisième siècle, dont le rigorisme fut condamné par l'Église. Il n'est pas douteux, d'ailleurs, que Bourdaloue, dans ce passage, ne s'adresse d'une manière indirecte aux jansénistes de son temps.

frayeur les saints mêmes. Il est vrai que, dans l'ordre des péchés, elle ne condamne pas tout comme mortel ; mais à quiconque connaît Dieu, à quiconque veut efficacement son salut, elle donne une grande horreur de tout péché, même du véniel. Il est vrai qu'elle distingue les préceptes des conseils ; mais elle déclare en même temps que le mépris des conseils dispose à la transgression des préceptes, et que l'un est une suite presque infaillible de l'autre.

Carême, Dimanche de la 2e semaine, Ire Partie.

Déceptions qui attendent l'ambitieux.

L'ambition montre à celui qu'elle aveugle, pour terme de ses poursuites, un état florissant où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis, où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui, et dont il est le plus sensiblement touché : savoir, de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces. Tout cela, rassemblé dans un point de vue [1], lui trace l'idée la plus agréable, et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur. Mais dans le fond ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de plus réel : c'est que, pour atteindre jusque-là, il y a une route à tenir, pleine d'épines et de difficultés : c'est que, pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agréments, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes, et toutes contraires à ses inclinations ; qu'il faut se miner [2] de réflexions et d'étude ; rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches ; avoir une at-

1. C'est-à-dire rassemblé au point où se dirige et s'arrête sa vue. C'est une image empruntée à l'art du dessin.
2. Se consumer, se fatiguer jusqu'à périr.

tention perpétuelle et sans relâche sur soi-même et sur les autres ; s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvements, n'être plus à soi et vivre dans le tumulte et la confusion.

Sermon sur l'ambition : XVIe dimanche après la Pentecôte.

Les joies de la charité.

Est-il pour des âmes bien nées un plaisir plus doux que de consoler les affligés, que d'essuyer leurs larmes, que de leur rendre le calme, la paix, la santé, la vie ; que d'être, après Dieu, leur espérance, leur refuge, leur bonheur ? Servez ici de témoins, vous qui l'avez goûté, ce plaisir si pur, ce plaisir si digne d'un cœur chrétien : dites-nous ce que vous avez senti lorsqu'entrant dans de pauvres retraites, et y paraissant l'aumône à la main, vous avez vu la sérénité se répandre sur tous les visages ; que vous avez vu père, mère, enfants, rassemblés autour de vous, vous accueillir comme des anges envoyés du ciel ; que vous avez vu des malades reprendre leurs forces et revoir le jour qu'ils semblaient avoir déjà perdu. En arrêtant le cours de tant de pleurs qu'arrachaient la tristesse et les douleurs les plus amères, avez-vous pu retenir les vôtres ? C'est à vous à nous l'apprendre, et qui ne vous en croira pas n'a, pour se convaincre, qu'à se mettre en état d'en faire la même épreuve que vous [1].

Exhortations, t. VIII.

1. Ce court passage suffit au moins pour montrer qu'il y aurait injustice à refuser à Bourdaloue l'émotion et le pathétique. Pour être sobre et contenue, cette émotion n'est pas moins pénétrante. Voir, sur ce point, les pages intéressantes de M. A. Feugère dans son livre : *Bourdaloue, sa Prédication et son Temps*, pages 131 et suiv.

LA BRUYÈRE.

La Bruyère vécut si modeste et si obscur que l'on ne connaît pas même avec certitude l'époque de sa naissance : les uns la placent à l'année 1639, d'autres en 1644, quelques-uns en 1646 ; nous avons préféré cette dernière date, autorisée par des recherches récentes. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il était né, non à Dourdan, comme l'indiquaient ses biographes, mais à Paris, sur la paroisse de Saint-Christophe en la Cité. On sait encore de lui qu'il venait d'acheter une charge de trésorier de France à Caen, lorsque, sur la désignation de Bossuet, qui l'avait apprécié à sa valeur, il fut chargé d'enseigner l'histoire au petit-fils du grand Condé [1] ; qu'ensuite il demeura avec une pension attaché à la personne de ce prince, et qu'il mourut en 1696, trois ans après avoir été reçu à l'Académie française. Tout annonce que, renfermé dans ses devoirs et l'étude, il n'aspira, philosophe pratique, qu'à fuir pour sa part les défauts et les travers dont il a laissé de si piquantes peintures. La cour, au milieu de laquelle il passa beaucoup d'années sans s'y mêler, fut pour lui un poste d'observation d'où il considéra à loisir et dessina les caractères des hommes. Comme moraliste, on l'estime et on l'aime, parce qu'il veut, avec un sourire sans amertume, corriger notre nature : moins sombre et moins absolu que Pascal, plus original que Nicole, et aussi profond que La Rochefoucauld, il est plus juste que ce dernier, en ce qu'il nous avertit et ne nous calomnie pas. Comme écrivain, sa réputation, qui suivit surtout sa mort, n'a point cessé de grandir. Sans rien perdre des qualités de son époque, il en a donné de nouvelles au style français, dont il a plus qu'aucun autre aiguisé la finesse. Il y a peu de livres, dans notre langue, on l'a dit avec raison, où l'on trouve autant de pensées justes, solides, bien rendues, et un choix aussi heureux et aussi varié d'excellentes expressions [2].

1. Saint-Simon nous a dit de cet obscur descendant d'un héros que s'il avait beaucoup de défauts et même de vices, on apercevait aussi chez lui des restes d'une éducation très soignée : ce qui semble témoigner en faveur de la part que La Bruyère avait prise à son instruction.

2. De là ce mot de Vauvenargues : « Il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qui ne se rencontre chez La Bruyère. »

Les manies, ou le fleuriste et l'amateur de prunes.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg : il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher ; vous le voyez planté[1], et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *Solitaire*[2] ; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il se lasse, il s'assied, il oublie de dîner : aussi est-elle nuancée, bordée ; elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire : Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point ; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées, et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange : il est curieux de fruits, vous n'articulez pas[3], vous ne vous faites pas entendre ; parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruits cette année, que les pêchers ont donné avec abondance ; c'est pour lui un idiome inconnu : il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce ; toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer ; il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié et prend l'autre. Quelle chair ! dit-il ; goûtez-

1. Excellente figure de langage qui identifie le fleuriste avec les tulipes de son jardin.

2. Espèce de tulipe.

3. Vous faites comme si vous ne prononciez pas distinctement, puisqu'il ne vous entend pas.

vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs : et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin, en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit ; que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune !

Des Caractères, ch. XIII, De la mode.

Acis ou le diseur de phébus [1].

Que dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas ; vous plairait-il de recommencer ? J'y suis moins encore. Je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous : « Il fait froid ? » Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites : « Il pleut, il neige. » Vous me trouvez bon visage et vous désirez de m'en féliciter ; dites : « Je vous trouve bon visage. » Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et, d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant ? Qu'importe, Acis ? est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de phébus ; vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement ; une chose vous manque : c'est l'esprit. Ce n'est pas tout : il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la

1. Phébus ou Apollon est le dieu des beaux-arts, souvent invoqué en vers prétentieux par les poètes, d'où le *phébus* (avec un *p* minuscule) s'est dit du langage emphatique et obscur. Vauvenargues a écrit : « La magnificence des idées avec de faibles idées est proprement du phébus. »

source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme ou vous entrez dans cette chambre ; je vous tire par votre habit et je vous dis à l'oreille : « Ne songez pas à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle ; ayez, si vous pouvez, un langage simple et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit ; peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

Ibid., ch. v, De la société et de la conversation.

De l'étude des langues, son utilité.

L'on ne peut guère charger l'enfance de la connaissance de trop de langues, et il me semble que l'on devrait mettre toute son application à l'en instruire : elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile et agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé et qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer ; et, si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui est consacré à l'usage que l'on doit en faire. Un si grand fonds ne se peut bien faire que lorsque tout s'imprime dans l'âme naturellement et profondément ; que la mémoire est neuve, prompte et fidèle[1]. Je suis persuadé que le petit nombre d'habiles, ou le grand nombre de gens superficiels, vient de l'oubli de cette pratique.

Ibid., ch. xiv, De quelques usages.

1. Cf. Quintilien, *Éducation de l'Orateur*, livre I, ch. xiv.

Le vrai philosophe, ou La Bruyère se peignant lui-même.

Je vais, Clitiphon, à votre porte ; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre. Vos gens me disent que vous êtes enfermé, et que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entière[1] : je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous êtes sorti. O homme important et chargé d'affaires, qui, à votre tour, avez besoin de mes offices[2], venez dans la solitude de mon cabinet : le philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter[3] : j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connaissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes ; mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant : passez jusqu'à moi sans me faire avertir. Vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? quelle interruption heureuse pour moi que celle qui vous est utile!

Ibid., ch. VI, Des biens de la fortune.

1. C'est-à-dire que *dans* une heure entière.
2. Ou *bons offices*, c'est-à-dire *services*.
3. Ce sont les plus grosses des planètes. Ce trait, d'ailleurs, s'applique bien à La Bruyère : son livre, particulièrement dans le dernier chapitre, nous offre le témoignage du goût vif et éclairé qu'il portait aux études astronomiques.

Pensées recueillies dans La Bruyère.

Quand une lecture vous élève l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon, et fait de main d'ouvrier[1].

La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

La véritable grandeur se laisse toucher et manier : elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel[2].

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement.

Il y a un goût dans la pure amitié, où ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres.

1. Voir sur ce mot la note 1 de la page 41.

2. La beauté d'une image consiste dans le rapport parfait de chaque terme avec l'objet comparé, qu'il soit exprimé ou sous-entendu. Cette pensée de La Bruyère est le modèle des comparaisons justes et naturelles.

FÉNELON.

Le seul nom de Fénelon rappelle ce que la vertu chrétienne a de plus aimable, ce que le style français a de plus pur[1]. Issu d'une ancienne et noble maison, qui avait déjà donné au pays plusieurs hommes distingués, il naquit dans un château du Périgord en 1651. De bonne heure entraîné par une vocation décidée vers l'état ecclésiastique, il étudia à Saint-Sulpice avec autant d'ardeur que de succès : ses talents ne furent pas moins précoces que ceux de Bossuet, dont il parut être le rival de son vivant, et auprès de qui l'admiration de la postérité l'a placé avec justice. S'il a moins d'élévation et de vigueur que ce grand homme, il a plus d'onction[2] et plus de charme. Ce caractère de son talent, se répandant sur toute sa conduite, le fit toujours aimer. Par ce don spécial de se concilier les cœurs il obtint un admirable succès dans l'éducation du duc de Bourgogne, le petit-fils de Louis XIV, dont il fut chargé, et pour laquelle il a composé ses plus célèbres ouvrages. Nommé ensuite archevêque de Cambrai, il ne se consacra pas avec moins de dévouement à ses fonctions épiscopales[3], répandant partout autour de lui les bons enseignements et le goût de la piété. Il mourut au commencement de 1715 quelques mois avant Louis XIV. Outre son *Traité de l'Existence de Dieu*, ses *Dialogues des Morts* et *sur l'Élo-*

1. « Veut-on dessiner, a dit le comte de Maistre, la grandeur idéale, qu'on essaye d'imaginer quelque chose qui surpasse Fénelon : on n'y réussira pas. » Et Vauvenargues, avant lui : « Admirable génie, quelle bonté de cœur, quelle sincérité se remarque dans tes écrits ! quel éclat de paroles et d'images ! » Cf. La Bruyère, *Discours de réception à l'Académie.*

2. L'abbé Maury a traité « de l'onction de Fénelon », dans le LXXIVe chapitre de son *Essai sur l'Éloquence de la Chaire*; cf. *ibid.*, le chapitre LIX.

3. On en jugera par ce fragment d'une de ses lettres, adressée de Cambrai à un de ses amis : « J'ai à visiter sept cent soixante et quatre villages. Vous ne serez pas surpris que je veuille faire mon devoir, vous que j'ai vu si scrupuleux sur le vôtre. » Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, a rendu un éclatant hommage au zèle pastoral de Fénelon : « Visites d'hôpitaux, dispensation large, mais judicieuse, d'aumônes, surveillance des communautés, rien ne lui échappait : il suffisait à toutes les fonctions de son état. »

quence, ses *Fables* et son *Télémaque*, il a laissé de nombreux écrits, qui offrent une lecture aussi salutaire à l'esprit qu'à l'âme, et entre lesquels se remarquent des *Sermons* où brillent de beaux traits d'éloquence. On signalera aussi sa *Lettre sur les occupations de l'Académie française* : il était devenu membre de ce corps en 1693.

Descente de Télémaque aux enfers[1].

Télémaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; et, dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux.

Pluton était sur un trône d'ébène : son visage était pâle et sévère, ses yeux creux et étincelants[2], son front ridé et menaçant : la vue d'un homme vivant lui était odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paraissait

1. Sur la composition *si antique et si neuve du Télémaque*, on consultera avec fruit, entre plusieurs morceaux importants, la notice de Villemain : l'éminent critique y montre bien la part d'invention propre à Fénelon, sans compter, dit-il, ce qu'il y a de créateur dans l'imitation des beautés étrangères, imitation qui ne semble ici avoir coûté aucun effort. « Rien n'est plus digne d'éloge que l'ordonnance de ce livre, ajoute Villemain, et l'on ne trouve pas moins de grandeur dans l'idée générale que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes. Le caractère le plus heureux dans cette riche variété de portraits, c'est celui du jeune Télémaque. Ce caractère offre le charme de la vertu et les vicissitudes de la faiblesse ; il n'en a pas moins de mouvement, parce qu'il tend à la perfection. »

2. . . . . Stant lumina flamma :

« Ses yeux sont fixes et étincelants », a dit Virgile, en appliquant ce trait à Charon, *Enéide*, VIe chant, vers 300. Plusieurs autres passages de ce chant doivent être rapprochés du morceau que nous avons emprunté au *Télémaque*.

Proserpine, qui attirait seule ses regards et semblait un peu adoucir son cœur : elle jouissait d'une beauté toujours nouvelle; mais elle paraissait avoir joint à ses grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Au pied du trône était la Mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle volaient les noirs soucis, les cruelles défiances, les vengeances, toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies ; les haines injustes ; l'avarice, qui se ronge elle-même; le désespoir, qui se déchire de ses propres mains; l'ambition forcenée, qui renverse tout ; la trahison, qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'envie, qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire; l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance; les spectres hideux, les fantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivants; les songes affreux; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnaient le fier Pluton, et remplissaient le palais où il habite[1].

Télémaque aperçoit bientôt le noir Tartare : il en sortait une fumée épaisse, dont l'odeur empestée donnerait la mort, si elle se répandait dans la demeure des vivants. Cette fumée couvrait un fleuve de feu et des tourbillons de flammes, dont le bruit, semblable à celui des torrents les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des

1. Cf. VIRGILE, *Énéide*. livre VI, vers 273 et suiv. — Voltaire, dans la *Henriade* (chant VII), fait une énumération semblable; il y a quelques beaux traits à retenir :

Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche;
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants :
Triste amante des morts, elle hait les vivants.....
L'ambition sanglante, inquiète, égarée.
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.....

abîmes, faisait qu'on ne pouvait rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque entra sans crainte dans ce gouffre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes qui avaient vécu dans les plus basses conditions, et qui étaient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il remarqua beaucoup d'impies hypocrites qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étaient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition et pour se jouer des gens crédules : ces hommes, qui avaient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des dieux, étaient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfants qui avaient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avaient livré leur patrie après avoir violé tous les serments, souffraient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avaient ainsi voulu; et voici leur raison : c'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchants comme le reste des impies; ils veulent encore passer pour bons, et font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les dieux dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leurs insultes.

Auprès de ceux-ci paraissent d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement : ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice, les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu; enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connaître à fond, et qui par là ont nui à la réputation des innocents.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui était punie comme la plus noire, c'est celle où l'on tombe

contre les dieux. « Quoi donc, disait Minos, on passe pour un monstre quand on manque de reconnaissance pour son père, ou pour un ami de qui on a reçu quelque secours ; et on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père même de qui on est né! Plus tous ces crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe. »

Là Télémaque aperçut des visages pâles, hideux et consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature ; ils n'ont point besoin d'autre châtiment de leur faute que leurs fautes mêmes ; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connaissance en eux[1] ; ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute ; mais ils sont réservés à la vengeance, qui distille sur eux goutte à goutte[2], et qui ne tarira

1. Ce désir et cette impuissance de mourir ont inspiré à un poète du seizième siècle (Agrippa d'Aubigné) des vers d'une rare énergie. S'adressant aux damnés, il leur dit :

Voulez-vous du poison ? en vain cet artifice.
Vous vous précipitez ? en vain le précipice.
Courez au feu brûler ? le feu vous gèlera ;
Noyez-vous ? l'eau est feu, l'eau vous embrasera ;
La peste n'aura plus de vous miséricorde ;
Étranglez-vous ? en vain vous tordez une corde ;
Criez après l'enfer ? de l'enfer il ne sort
Que l'éternelle soif de l'impossible mort.

2. Qui coule, se répand en eux... *Distiller* est rarement employé comme verbe neutre.

jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice ; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle est comme la foudre : sans rien détruire au dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi ; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance qui rend forcené[1].

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme si on avait ôté une montagne de dessus sa poitrine... ; à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur et du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître : il respirait et entrevoyait déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros.....

Mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosaient ces beaux lieux, et y faisaient sentir une délicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisaient résonner ces bocages de leur doux chant. On voyait tout ensemble les fleurs du printemps, qui naissaient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendaient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule ; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et

1. « Rien n'est plus philosophique et plus terrible, remarque Villemain, que les tortures morales placées par Fénelon dans le cœur des coupables ; et pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on trouverait difficilement ailleurs. »

autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs, n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue. Une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre[1] qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste[2] qu'une lumière : elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal. Elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abîme de joie, comme les poissons dans la mer. Ils ne veulent plus rien : ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances même, qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leur front couvert de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seraient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourraient pas même être

1. Alliance hardie d'expressions qui rappelle le vers de Corneille dans le combat du Cid contre les Maures :

Cette *obscure clarté* qui tombe des étoiles.

2. Le mot de *gloire* est pris ici dans le sens tout chrétien d'*éclat*, de *splendeur*.

émus[1]. Seulement, ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine, est peinte sur leurs visages; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent : c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte. Ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes; jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement[2]. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux : ils voient, ils goûtent, ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent tous ensemble les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux de ces âmes unies.

Aventures de Télémaque, liv. XVIII et XIX.

Démosthène et Cicéron[3].

Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'ad-

1. Cf. HORACE. *Odes*, livre III, ode III : « Si fractus, etc. »

2. Chateaubriand cite tout ce passage au chapitre VIII du livre VI du *Génie du Christianisme*, et il ajoute : « Fénelon a deviné cette félicité promise à la vertu par le christianisme; son Elysée est visiblement un paradis chrétien. »

3. Le parallèle de Démosthène et de Cicéron avait déjà été traité chez les anciens par Quintilien (*Éducation de l'Orateur*, livre X, ch. I, 106) et par Longin, *Traité du Sublime*, sect. XII, chap. X.

mire Cicéron plus que je fais : il embellit tout ce qu'il touche, il fait honneur à la parole; il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire; il a je ne sais combien de sortes d'esprit; il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine; mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse pas oublier. Démosthène paraît sortir de soi, et ne voir que la patrie; il ne cherche point le beau; il le fait sans y penser. Il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie, c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. Je suis charmé de ces deux orateurs; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthène.

Lettre à l'Académie.

De l'auteur parfait.

Je demande un poète aimable, proportionné au commun des hommes, qui fasse tout pour eux, et rien pour lui. Je veux un sublime si familier, si doux et si simple, que chacun soit d'abord tenté de croire qu'il l'aurait trouvé sans peine, quoique peu d'hommes soient capables de le trouver[1]. Je préfère l'aimable au surprenant et au merveilleux. Je veux un homme qui me fasse oublier qu'il est auteur[2], et qui se mette

1. Cf. HORACE, *Art poétique*, vers 248.

2. « Quand on voit le style naturel, dit Pascal dans ses *Pensées*, on est tout étonné et ravi : car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. »

comme de plain-pied en conversation avec moi. Je veux qu'il me mette devant les yeux un laboureur qui craint pour ses moissons, un berger qui ne connaît que son village et son troupeau, une nourrice attendrie par son petit enfant; je veux qu'il me fasse penser, non à lui et à son bel esprit, mais aux bergers qu'il fait parler.

Ibid.

Beauté de la sainte Écriture.

L'Écriture surpasse en naïveté, en vivacité, en grandeur, tous les écrivains de Rome et de la Grèce. Jamais Homère même n'a approché de la sublimité de Moïse dans ses cantiques, particulièrement le dernier[1], que tous les enfants des Israélites devaient apprendre par cœur. Jamais nulle ode grecque ou latine n'a pu atteindre à la hauteur des psaumes; par exemple celui qui commence ainsi : *Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, et il a appelé la terre*[2], surpasse toute imagination humaine. Jamais Homère ni aucun autre poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel *les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui, et qu'on enlève demain.* Tantôt ce prophète a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix; tantôt il s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui. Mais qu'y a-t-il, dans l'antiquité profane, de comparable au tendre Jérémie[3], déplorant

1. C'est celui où, suivant les paroles de Bossuet, « il confond l'ingratitude du peuple, en célébrant les bontés et les merveilles de Dieu ». Voyez, pour ce cantique, le *Discours sur l'Histoire universelle*, IIe partie, chap. III.

2. C'est le psaume XLIX.

3. Jérémie commença à prophétiser sous le règne de Josias (629 av. J. C.) : il prédit la prise de Jérusalem, et quand cette ville se

les maux de son peuple; ou à Nahum[1], voyant de loin, en esprit, tomber la superbe Ninive sous les efforts d'une armée innombrable! On croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots; tout est dépeint d'une manière vive qui saisit l'imagination; il laisse Homère loin derrière lui.

Lisez encore Daniel[2], dénonçant à Balthazar la vengeance de Dieu toute prête à fondre sur lui, et cherchez dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose qu'on puisse comparer à ces endroits-là. Au reste, tout se soutient dans l'Écriture; tout y garde le caractère qu'il doit avoir, l'histoire, le détail des lois, les descriptions, les endroits véhéments, les mystères, les discours de morale: enfin, il y a autant de différence entre les poètes profanes et les prophètes, qu'il y en a entre le véritable enthou-

fut rendue aux Babyloniens, il demeura en Judée. Les Juifs, s'étant révoltés contre le gouverneur, se retirèrent en Égypte pour échapper à la vengeance de Nabuchodonosor : Jérémie les suivit et périt sans doute victime de son zèle à reprocher au peuple de Dieu ses fréquentes ingratitudes.

1. C'est l'un des douze petits prophètes. Son nom en hébreu signifie *consolateur*. Il prédit la seconde ruine de Ninive par Nabopolassar et Astyage. Le Franc de Pompignan s'est efforcé, au dix-huitième siècle, de reproduire quelques traits de cette admirable poésie :

Malheur, malheur à toi, cité lâche et perfide,
Cité de sang prodigue et de trésors avide!
Entends le bruit des chars, le choc des boucliers,
Les clameurs du soldat, les coursiers qui frémissent,
Les champs qui retentissent
Sous les pas des coursiers.

Vois le glaive qui brille et les flèches qui volent,
Tes murs et ton pays que les flammes désolent,
Ton peuple mis en fuite après de vains efforts;
Des bataillons entiers qui sous le fer succombent,
Et des mourants qui tombent
Sur des monceaux de morts.

2. Voir sur Daniel le morceau de Rollin intitulé : *Prise de Babylone*, et cité dans le recueil pour la Classe de Sixième.

siasme et le faux. Les uns, véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres, s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine.

Dialogues sur l'Éloquence, III.

L'entrée de Fénelon à Carennac[1].

A LA MARQUISE DE LAVAL.

Oui, Madame, n'en doutez pas, je suis un homme destiné à des entrées magnifiques. Vous savez celle qu'on m'a faite à Bellac[2], dans votre gouvernement; je vais vous raconter celle dont on m'a honoré en ce lieu. M. de Rouffillac, pour la noblesse; M. Bosc, curé, pour le clergé; M. Rigaudie, prieur des moines, pour le corps monastique; et les fermiers de céans, pour le tiers état, viennent jusqu'à Sarlat[3] me rendre leurs hommages. Je marche accompagné majestueusement de tous ces députés; j'arrive au port de Carennac, et j'aperçois le quai bordé de tout le peuple en foule. Deux bateaux, pleins de l'élite des bourgeois, s'avancent, et en même temps je découvre que, par un stratagème galant, les troupes de ce lieu, les plus aguerries, s'étaient cachées dans un coin de la belle île que vous connaissez; de là elles vinrent en bon ordre de bataille me saluer avec beaucoup de mousquetades. L'air est déjà tout obscurci par la fumée de tant de coups, et l'on n'entend plus que le

1. Bourg du département du Lot. Il y avait à Carennac une abbaye de l'ordre de Cluny, dont Fénelon fut abbé jusqu'au moment où il devint archevêque de Cambrai. La lettre plaisante que Fénelon écrit à propos de son entrée à Carennac est datée du 22 mai 1681.

2. *Bellac*, sous-préfecture du département de la Haute-Vienne, à 38 kilomètres de Limoges.

3. *Sarlat*, sous-préfecture du département de la Dordogne, patrie de La Boëtie, l'ami de Montaigne.

bruit affreux du salpêtre. Le fougueux coursier que je monte, animé d'une noble ardeur, veut se jeter dans l'eau; mais moi, plus modéré, je mets pied à terre. Au bruit de la mousqueterie est ajouté celui des tambours. Je passe la belle rivière de Dordogne, presque toute couverte de bateaux qui accompagnent le mien. Au bord m'attendent gravement tous les vénérables moines en corps; leur harangue est pleine d'éloges sublimes; ma réponse a quelque chose de grand et de doux. Cette foule immense se fend pour m'ouvrir un chemin; chacun a les yeux attentifs pour lire dans les miens quelle sera sa destinée. Je monte ainsi jusques au château, d'une marche lente et mesurée, afin de me prêter pour un peu plus de temps à la curiosité publique. Cependant mille voix confuses font retentir des acclamations d'allégresse, et l'on entend partout ces paroles : « Il sera les délices de ce peuple. » Me voilà à la porte, déjà arrivé, et les consuls[1] commencent leur harangue par la bouche de l'orateur royal. A ce nom, vous ne manquerez pas de vous représenter ce que l'éloquence a de plus vif et de plus pompeux. Qui pourrait dire quelles furent les grâces de son discours? Il me compara au soleil; bientôt après je fus la lune; tous les autres astres les plus radieux eurent ensuite l'honneur de me ressembler; de là nous vînmes aux éléments et aux météores, et nous finîmes heureusement par le commencement du monde. Alors le soleil était déjà couché; et, pour achever la comparaison de lui à moi, j'allai dans ma chambre pour me préparer à en faire de même.

Correspondance.

1. C'était le titre que certaines villes du midi donnaient à leurs magistrats. Il équivalait à celui de *jurat* ou d'*échevin*.

MASSILLON.

On a nommé quelquefois Massillon le *Cicéron français* ou le *Racine de la chaire :* par là on a voulu peindre l'abondance et la douceur de son éloquence. Dans l'ordre des temps, c'est le dernier de nos grands orateurs sacrés; mais il ne l'a cédé à aucun de ses devanciers pour l'art de pénétrer dans tous les replis du cœur humain et d'en dévoiler les plus secrets mouvements; pour le style, bien qu'il soit demeuré au-dessous de Bossuet et de Fénelon, on ne peut qu'admirer, en général, la pureté, l'élégance et l'harmonie de son élocution[1]. A ces qualités il a su joindre aussi, en plus d'une rencontre, la rapidité et la vigueur.

Massillon, né dans la Provence, en 1663, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et y consacra beaucoup d'années d'abord à une retraite studieuse, ensuite aux fonctions de l'enseignement, avant d'aborder la carrière de la prédication, que redoutait sa modestie. Formé par ces travaux, les premiers discours qu'il prononça à Montpellier, où il avait été chargé d'une mission, lui acquirent une réputation si brillante qu'il fut mandé à Paris pour y prêcher le carême de 1699. Bourdaloue l'honora de son approbation; Louis XIV, qui l'entendit à Versailles, l'encouragea par une de ces félicitations dignes et judicieuses que lui suggérait son âme élevée; et les suffrages publics le placèrent dès lors à la tête des sermonnaires, parmi lesquels, peu après, il resta sans rival. Le régent, en 1717, le créa évêque de Clermont, et l'Académie française le reçut en 1719.

Après avoir fait pendant vingt-cinq ans, par sa charité et par ses vertus, l'édification et le bonheur de son diocèse, Massillon mourut, en 1742, presque au milieu du dix-huitième siècle, dont lui-même, comme on l'a remarqué avec raison, modèle accompli d'une conduite chrétienne, n'a pas laissé, dans ses compositions, de subir quelque influence. Une nouvelle génération d'écrivains avait succédé au grand siècle, qui, après Fontenelle, n'avait plus guère de représentants que d'Aguesseau, le plus intègre des magistrats, pur dans son

1. Voir l'abbé Maury, *Essai sur l'Éloquence de la Chaire*, chap. xxii et xxiii. Cf. *ibid.*, chap. lviii.

langage, mais trop solennel, et Saint-Simon, le plus passionné des grands seigneurs, d'un style plein d'énergie, mais peu correct. Montesquieu et Voltaire avaient donné plusieurs de leurs ouvrages; Buffon composait les premiers livres de son *Histoire Naturelle*, et bientôt J. J. Rousseau, faisant éclater à l'improviste son ardente éloquence, allait troubler par ses paradoxes les esprits et les âmes de ses contemporains.

Il faut se former à la vertu dès l'enfance.

On ne recueille dans un âge avancé que ce qu'on a semé les premières années de la vie. Si vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre [1], vous moissonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu ; que les caractères ne changent point ; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts et tous les penchants du premier âge, et que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, et de s'accoutumer, comme dit un prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse [2].

Et, en effet, quand nous n'aurions égard qu'à notre repos ; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux et paisibles, quel bonheur de prévenir, et d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant

1. C'est le nom sous lequel saint Paul est habituellement désigné par les prédicateurs chrétiens. On lit dans l'*Épitre aux Galates* (ch. VI, verset 8) : *Quæ enim seminaverit homo, et hæc metet.* « Ce que l'homme aura semé, il le recueillera. »

2. « Les jours de la jeunesse, écrivait le chancelier d'Aguesseau, sont les jours critiques du mérite et de la vertu. En vain vous voudrez rappeler dans la suite ces moments perdus et réparer l'erreur de ces premières années. Il est trop tard : le temps manque à celui qui n'a su en faire d'abord un bon usage, et, par un enchaînement fatal, la perte du premier âge est presque toujours suivie de celle de toute la vie. »

de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur, et qui font tout le malheur et toute l'amertume de notre vie ! Quel bonheur de s'être fait dans ses premières années des plaisirs innocents et tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violents et criminels, et de ne s'être pas rendu insupportables, par un long usage des passions vives et tumultueuses, la douceur et la tranquillité de la vertu et de l'innocence ! Que ces premières années passées dans la pudeur et dans l'horreur du vice attirent de grâces sur tout le reste de la vie[1] !

Sermon sur le délai de la conversion.

La mort du pécheur.

Le pécheur mourant, ne trouvant dans les souvenirs du passé que des regrets qui l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent, dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent, ne sait plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, et dont il ne doit plus attendre d'indulgence[2]. Il se roule dans ses propres horreurs; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même : il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de fa-

1. On retrouvera les mêmes idées dans un morceau de Fénelon intitulé : *Il faut s'attacher au goût des choses simples,* et cité dans nos extraits pour la Classe de Cinquième.

2. Admirable gradation qui peint d'une manière saisissante ce délaissement de l'impie qui demeure face à face avec les horreurs d'une mort prochaine et les troubles de sa conscience égarée.

rouche qui exprime les fureurs de son âme ; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et l'on ne sait si c'est le repentir ou le désespoir qui les a formés ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux ; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge ; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même : tout son corps frémit ; et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve, seule, aux pieds du tribunal redoutable.

Avent : Sermon sur la mort du pécheur et la mort du juste [1].

La mort du juste.

Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête ! Quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés qui les ont rendus célèbres ! Il me semble que le juste alors est comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avait marqué son tombeau : avant d'expi-

1. Ce sermon fut prononcé le jour des Morts. — La Harpe a cité « cette énergique et effrayante peinture, pour donner un exemple de cette vigueur d'expression qu'on est souvent tenté de refuser à ceux qui ont porté aussi loin que Massillon le mérite de l'élégance ».

rer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terre, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir, et qu'il laisse derrière lui, il y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé, les combats de tant de nations vaincues, les fatigues du désert, et, touchant enfin au terme heureux de tant de travaux et saluant de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces, et regarde la montagne sainte où il va expirer comme la récompense de ses travaux et le terme heureux de sa course.

L'âme juste, durant les jours de sa vie mortelle, n'osait regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle opérait son salut avec crainte et tremblement; elle frémissait à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes eux-mêmes seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde; mais, au lit de la mort, ah! le Dieu de paix qui se montre à elle calme ses agitations; ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance: elle perce déjà avec des yeux mourants le nuage de la mortalité qui l'environne encore, et voit cette patrie immortelle après laquelle elle avait tant soupiré, et où elle avait toujours habité en esprit; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avait unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce [1].

Ibid.

1. Voyez un tableau semblable dans le *Carême* de Massillon, 4e semaine, Jeudi. Il faut lire également, pour le comparer à ce morceau, l'admirable chapitre du *Génie du Christianisme* (liv. Ier,

Le Jugement dernier.

Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : « Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu si je meurs dans cette voie. » Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point; il n'est qu'un petit nombre de justes qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte; tout le reste est calme. On sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paraître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblants à qui l'on va prononcer ou une sentence de grâce, ou un arrêt de mort éternelle : car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de mort; c'est l'expérience de tous les siècles : tout ce que vous

chap. II), intitulé *l'Extrême-Onction*. « Déjà le fidèle entend les concerts des Séraphins; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine..... Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche : car ils croient qu'il sommeille encore, tant ce chrétien a passé avec douceur! »

trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand[1] que celui que vous auriez à rendre aujourd'hui; et sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous le demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez, je vous demande donc : Si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières[2]? Je vous le demande; vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même : vous seul, ô mon Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir, encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte : car ils en seront retran-

1. *A rendre*, faut-il sous-entendre dans ce membre de phrase.
2. C'est-à-dire à Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Lésa : voy. la *Genèse*, chap. XVIII.

chés au grand jour : paraissez maintenant, justes ; où êtes-vous ? Restes d'Israël, passez à la droite ; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu[1] : ô Dieu ! où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage[2] ?

Carême[3] : Sermon sur le petit nombre des élus.

1. Métaphore empruntée à l'Évangile de saint Matthieu, chap. XIII, verset 30.

2. C'est là un exemple du pathétique de la chaire, où Massillon a excellé. Lorsque ce sermon fut prononcé pour la première fois dans l'église de Saint-Eustache, on rapporte qu'au moment où l'orateur fit retentir ces célèbres paroles, tout l'auditoire frémit et se leva, frappé d'une admiration mêlée d'effroi, comme si le souverain Juge fût apparu prêt à séparer pour jamais les méchants des bons. — Voltaire, parlant de cette prosopopée, a dit : « Cette figure, parfaitement à sa place, et la plus hardie qu'on puisse employer, est l'un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les anciens et les modernes. »

3. Lundi de la troisième semaine de carême : on a souvent appelé ce recueil de sermons *Grand Carême*, par opposition au *Petit Carême*, prêché devant le roi Louis XV encore enfant.

MONTESQUIEU.

Lorsque Montesquieu naquit (en 1689, au château de la Brède, près de Bordeaux), la dynastie des Stuarts venait de succomber en Angleterre, et Jacques II cherchait un asile auprès de Louis XIV; lorsqu'il mourut (1755), la guerre désastreuse de Sept ans allait éclater, et déjà d'Argenson pouvait écrire ces graves paroles : « Tous les esprits se tournent au mécontentement, et tout chemine à une grande révolution. » Esprit hardi, mais sage, ami du progrès sans rompre avec le passé, Montesquieu fut un des hommes qui auraient pu, s'il eût été écouté, ménager au pays une transition sans violence entre l'ancien régime et les temps modernes. Destiné dès l'enfance à la magistrature, il devenait à vingt-cinq ans (1714) conseiller au Parlement de Guyenne, et deux ans après, président à mortier[1] de cette même compagnie. Il remplit ces fonctions judiciaires jusqu'en 1728, date où il céda sa charge. Après un livre frivole, où des parties sérieuses portaient déjà l'empreinte de son génie, Montesquieu, curieux de connaître et d'étudier les peuples chez eux, entreprit, en 1728, un grand voyage à travers l'Europe et séjourna en Angleterre pendant près de deux ans. De retour au château de la Brède, il écrivit les *Considérations sur les Causes de la Grandeur et de la Décadence des Romains* (1734), ouvrage le mieux composé de tous ceux de Montesquieu et resté le plus populaire. Ce fut seulement huit ans après, en 1742, que Montesquieu fit paraître à Genève son œuvre capitale : *De l'Esprit des Lois*. Souvent on a loué la richesse d'imagination et de savoir qui se montre dans ce dernier ouvrage : on peut dire qu'aucun, dans le dix-huitième siècle, ne renferme plus de vues justes et fécondes, de principes vrais et lumineux et plus de ces pensées efficaces, susceptibles de se réaliser par des applications pratiques.

1. Le *mortier* (ainsi appelé par assimilation de forme avec un mortier) était le bonnet que portaient les présidents comme marque de leur dignité.

Un Persan à Paris.

RICA A IBBEN [1].

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs [2], qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure ; enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable ! je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de

1. Rica et Usbek sont deux Persans qui sont venus visiter la France. De Paris ils écrivent à des amis restés en Perse. Ibben est l'un de ceux-là.

2. Ces comparaisons éclatantes sont naturelles dans la bouche d'un Oriental. Cependant Montesquieu a eu raison de se montrer très sobre dans l'emploi de ce style figuré, qui eût donné à ces lettres l'air d'un pastiche.

tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique : car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé et qu'on m'eût mis en occasion [1] d'ouvrir la bouche ; mais si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! monsieur est Persan ! C'est une chose bien extraordinaire ! comment peut-on être Persan ! »

Lettres Persanes, XXX.

Le décisionnaire[2] universel.

RICA A USBEK.

Je me trouvais l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques, et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire si universel ; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences, on parla des nouvelles du temps ; il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : Il faut que je me mette dans mon fort ; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse ; mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis fondés sur l'autorité de MM. Tavernier et Chardin[3].

1. Sans qu'on m'eût donné l'occasion, la faculté de parler.

2. C'est un homme qui décide sur tout rapidement et avec assurance. Le mot a été créé par Montesquieu lui-même.

3. Tavernier, né à Paris en 1605, mort en 1686, a laissé des *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, qui sont regardés

Ah! bon Dieu! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là? Il connaîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan[1] mieux que moi. Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler, et il décide encore[2].

Ibid., LXXII.

La seconde guerre punique. Annibal.

La seconde guerre punique est si fameuse que tout le monde la sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présentèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité[3].

Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébie et de Trasimène, après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne demanda point la paix. C'est que le sénat ne se départait jamais des maximes anciennes : il agissait avec Annibal comme il avait agi autrefois avec Pyrrhus, à qui il avait refusé de faire aucun accommodement tandis qu'il serait en Italie[4] ; et je trouve dans Denys d'Halicarnasse que, lors de la négociation de Coriolan, le sénat déclara qu'il ne violerait point ses coutumes anciennes;

comme très véridiques. — Chardin, né en 1643, mort en 1713, a publié un *Voyage en Perse*. Il avait fait, à plusieurs reprises, des séjours prolongés dans ce pays.

1. Ancienne capitale de la Perse.

2. Comparez le portrait d'Arrias par La Bruyère, au chapitre *De la Société et de la Conversation* du livre des *Caractères*.

3. Dans les dernières pages de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, Thiers compare Napoléon, sous le rapport des talents et de la destinée, à Alexandre, à Annibal, à César et à Charlemagne. Nous avons donné son jugement sur Annibal à la page 373 des *Morceaux choisis à l'usage de la Classe de Troisième*.

4. Revoir, à propos de ces maximes anciennes, le morceau de Bossuet intitulé : *le Sénat*, à la page 37 de ce volume.

que le peuple romain ne pouvait faire de paix tandis que les ennemis étaient sur ses terres; mais que, si les Volsques se retiraient, on accorderait tout ce qui serait juste.

Rome fut sauvée par la force de son institution[1]. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes : le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile, sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Annibal fût chassé de l'Italie.

D'un autre côté, le consul Térentius Varron[2] avait fui honteusement jusqu'à Venouse; cet homme, de la plus basse naissance, n'avait été élevé au consulat que pour mortifier la noblesse. Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe[3]; il vit combien il était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple: il alla au-devant de Varron, et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la république.

Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire celle de quelques milliers d'hommes) qui est si funeste à un État, mais la perte imaginaire[4] et le découragement qui le privent des forces mêmes que la fortune lui avait laissées.

Il y a des choses que tout le monde dit parce qu'elles ont été dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avoir point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vrai que d'abord la frayeur y fut extrême; mais il n'en est pas de la consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne

1. Par la force de ses principes politiques.

2. Caïus Térentius Varron s'était rendu populaire en déclamant contre le système de temporisation de Fabius Maximus.

3. C'est-à-dire de la malheureuse occasion qui était offerte à la noblesse de triompher du peuple.

4. La perte dont l'imagination exagère l'importance, la grandeur.

presque toujours en courage, comme de celle d'une vile populace, qui ne sent que sa faiblesse. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réussi, c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer partout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener son armée à Capoue, où elle s'amollit; mais l'on ne considère point que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cette armée, devenus riches après tant de victoires, n'auraient-ils pas trouvé partout Capoue[1]? Alexandre, qui commandait à ses propres sujets, prit, dans une occasion pareille, un expédient qu'Annibal, qui n'avait que des troupes mercenaires, ne pouvait pas prendre : il fit mettre le feu aux bagages de ses soldats, et brûla toutes leurs richesses et les siennes. On nous dit que Kouli-Khan[2], après la conquête des Indes, ne laissa à chaque soldat que cent roupies d'argent.

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencèrent à changer la fortune de cette guerre. Il n'avait pas été envoyé en Italie par les magistrats de Carthage; il recevait très peu de secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par la trop grande confiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée en-

1. On voit que Montesquieu accepte ici, en l'expliquant, ce que les historiens ont dit des *délices* de Capoue. Cette conséquence des victoires d'Annibal, selon Montesquieu, ne pouvait être évitée. Thiers, dans le morceau rappelé plus haut, dit au contraire : « Annibal fait de Capoue le centre de son empire, et ne s'endort pas, comme on l'a dit, dans les délices, qu'il ne sait pas goûter, mais repose, refait son armée amaigrie, amasse pour elle seule les richesses du pays, et, abandonné de sa lâche nation, appelant le monde entier à son aide, étendant la guerre à la Grèce, à l'Asie, il détruit sans cesse les forces envoyées contre lui, se maintient douze ans dans sa conquête, au point de faire considérer aux Romains sa présence en Italie comme un mal sans remède. »

2. Nadir-Chah ou Kouli-Khan, né en 1688, de conducteur de chameaux devint roi de Perse, attaqua l'empire du Grand-Mogol, s'empara de Delhi, revint avec d'immenses richesses et fut tué en 1747 par ses généraux révoltés.

semble[1], il battit les Romains ; mais lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons dans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places ou qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouvèrent trop petites; et il perdit en détail une grande partie de son armée. Les conquêtes sont aisées à faire, parce qu'on les fait avec toutes ses forces ; elles sont difficiles à conserver, parce qu'on ne les défend qu'avec une partie de ses forces.

Grandeur et Décadence des Romains, chap. IV.

Tibère.

Comme on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment, et couvrir les campagnes qu'elles conservaient, ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, et renversa, sous Tibère, avec violence.

Il y avait une *loi de majesté* contre ceux qui commettaient quelque attentat contre le peuple romain[2]. Tibère se saisit de cette loi, et l'appliqua, non pas aux cas pour lesquels elle avait été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étaient pas seulement les actions qui tombaient dans

1. Son armée en corps, en masse.

2. La *loi de majesté* datait de la république. Elle punissait de mort « quiconque était convaincu d'avoir nui à la grandeur ou à la dignité du peuple romain ». Sylla avait étendu cette loi aux paroles (Voy. Cic., *ad Fam.*, III, XI, 2). Comme l'empereur s'était en tout substitué au peuple, il appliqua la loi de majesté à garantir sa sécurité ou à satisfaire ses vengeances. Dans une de ses pages les plus vives, Camille Desmoulins a rapproché la loi de majesté de la loi révolutionnaire dite *des suspects*, montrant comment l'une et l'autre avaient servi à justifier les actes les plus odieux. Voy. *le Vieux Cordelier*, n° 111, frimaire an II.

le cas de cette loi, mais des paroles, des signes et des pensées même : car ce qui se dit dans ces épanchements de cœur que la conversation produit entre deux amis ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves : la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant partout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvait rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des temps précédents[1].

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés.

Et, comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instruments pour sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps de la république, le sénat qui ne jugeait point en corps les affaires des particuliers, connaissait, par une délégation du peuple, des crimes[2] qu'on imputait aux alliés. Tibère lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelait crime de *lèse-majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer; les sénateurs allaient au-devant de la servitude; sous la faveur

1. « Jamais, dit Tacite, plus de consternation et d'alarmes ne régnèrent dans Rome. On tremble devant ses plus proches parents; on n'ose ni s'aborder, ni se parler; connue, inconnue, toute oreille est suspecte. Même les choses muettes et inanimées inspirent de la frayeur. On promène sur les murs et sur les lambris des regards inquiets. » *Annales*, livre IV, ch. LX. On trouvera un tableau intéressant de cette époque dans le livre de M. G. Boissier : *L'Opposition sous les Césars*. Voir le chap. VI intitulé : *Les Délateurs*.

2. *Connaître de* est un terme de procédure qui signifie *avoir caractère* pour juger certaines causes. — La *délégation* est une commission qui donne à quelqu'un le droit d'agir au nom d'un autre.

de Séjan, les plus illustres d'entre eux faisaient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui régnait pour lors dans le sénat. Après que César eut vaincu le parti de la république, les amis et les ennemis qu'il avait dans le sénat concoururent également à ôter toutes les bornes que les lois avaient mises à sa puissance, et à lui déférer des honneurs excessifs. Les uns cherchaient à lui plaire, les autres à le rendre odieux[1]. Cela fit qu'il ne se défia point du sénat, et qu'il y fut assassiné; mais cela fit aussi que, dans les règnes suivants, il n'y eut point de flatterie qui fût sans exemple, et qui pût révolter les esprits.

Avant que Rome fût gouvernée par un seul, les richesses des principaux Romains étaient immenses, quelles que fussent les voies qu'ils employaient pour les acquérir : elles[2] furent presque toutes ôtées sous les empereurs; les sénateurs n'avaient plus ces grands clients qui les comblaient de biens; on ne pouvait guère rien prendre dans les provinces que pour César, surtout lorsque ses procurateurs, qui étaient à peu près comme sont aujourd'hui nos intendants, y furent établis[3]. Cependant quoique la source des richesses fût coupée, les dépenses subsistaient toujours; le train de vie était pris, et on ne pouvait plus le soutenir que par la faveur de l'empereur.

Auguste avait ôté au peuple la puissance de faire des lois, et celle de juger les crimes publics; mais il lui avait laissé, ou du moins avait paru lui laisser,

1. Les ennemis de César espéraient irriter contre lui la haine des Romains, les encourager à la révolte par le spectacle d'une toute-puissance qui ne souffrait plus de limites et menaçait toutes les libertés. L'expression de Montesquieu est d'une concision un peu obscure.

2. C'est-à-dire les *voies* employées pour s'enrichir.

3. Aussi les provinces furent-elles en réalité mieux administrées sous l'Empire : c'est le point sur lequel insistent habilement ceux qui ont prétendu réhabiliter le gouvernement de Tibère.

celle d'élire les magistrats. Tibère, qui craignait les assemblées d'un peuple si nombreux, lui ôta encore ce privilège et le donna au sénat, c'est-à-dire à lui-même[1]. Or, on ne saurait croire combien cette décadence du pouvoir du peuple avilit l'âme des grands. Lorsque le peuple disposait des dignités, les magistrats qui les briguaient faisaient bien des bassesses; mais elles étaient jointes à une certaine magnificence, qui les cachait, soit qu'ils donnassent des jeux ou de certains repas au peuple, soit qu'ils lui distribuassent de l'argent ou des grains : quoique le motif fût bas, le moyen avait quelque chose de noble, parce qu'il convient toujours à un grand homme d'obtenir par des libéralités la faveur du peuple. Mais lorsque le peuple n'eut plus rien à donner, et que le prince, au nom du sénat, disposa de tous les emplois, on les demanda et on les obtint par des voies indignes: la flatterie, l'infamie, les crimes, furent des arts nécessaires pour y parvenir.

Il ne paraît pourtant point que Tibère voulût avilir le sénat; il ne se plaignait de rien tant que du penchant qui entraînait ce corps à la servitude; toute sa vie est pleine de ses dégoûts là-dessus; mais il était comme la plupart des hommes, il voulait des choses contradictoires: sa politique générale n'était point d'accord avec ses passions particulières. Il aurait désiré un sénat libre et capable de faire respecter son gouvernement; mais il voulait aussi un sénat qui satisfît à tous les moments ses craintes, ses jalousies, ses haines; enfin l'homme d'État cédait continuellement à l'homme[2].

Nous avons dit que le peuple avait autrefois obtenu des patriciens qu'il aurait des magistrats de son corps qui le défendraient contre les insultes et les injustices

1. Voy. TACITE, *Annales*, livre I, chap. XV.

2. On remarquera ces phrases vives et rapides par lesquelles Montesquieu aime à achever ou à résumer tout un développement.

qu'on pourrait lui faire[1]. Afin qu'ils fussent en état d'exercer ce pouvoir, on les déclara sacrés et inviolables; et on ordonna que quiconque maltraiterait un tribun de fait ou par paroles serait sur-le-champ puni de mort. Or, les empereurs étant revêtus de la puissance des tribuns, ils en obtinrent les privilèges: et c'est sur ce fondement qu'on fit mourir tant de gens, que les délateurs purent faire leur métier tout à leur aise, et que l'accusation de lèse-majesté, ce crime, dit Pline, de ceux à qui on ne peut point imputer de crime, fut étendu à tout ce qu'on voulut[2].

Ibid., chap. XIV.

1. Les tribuns du peuple furent créés, l'an 493 avant Jésus-Christ, à la suite de la retraite du peuple sur le mont Sacré.

2. On a essayé, en France et en Allemagne, de réhabiliter le gouvernement et la personne même de l'empereur Tibère. Dans une thèse soutenue en 1853 devant la Faculté des lettres de Paris, M. Duruy défendit l'administration de Tibère; en 1863, un savant allemand, M. A. Stahr, a entrepris de prouver que Tibère était même sympathique. M. Boissier, dans le livre précédemment cité (pages 178 et suivantes), a résumé l'état de la question et présenté des conclusions très sages.

VOLTAIRE.

Peu d'hommes ont plus que Voltaire remué par leur génie et rempli de leur nom le monde ; aucun n'a plus fortement agi sur son temps. Pour lui on a épuisé les censures et les éloges : on se bornera à dire qu'il a justifié les unes et les autres. Il suffisait pourtant à sa gloire d'être le talent le plus universel, le plus brillant et le plus fécond écrivain du dix-huitième siècle ; son ardente ambition voulut encore renouveler les opinions humaines : il déclara la guerre aux plus saintes, aux plus inébranlables vérités. A cette lutte, qui troubla sa vie et pèse sur sa mémoire, furent consacrées surtout les années de sa longue vieillesse : elles lui permirent de voir les commencements du règne de Louis XVI, après que sa jeunesse avait vu la fin de celui de Louis XIV. Né, en effet, le 20 février 1694 à Châtenay, près de Paris, il ne mourut qu'en 1778, à Paris. La tragédie d'*Œdipe*, en 1718, fut le début de sa renommée. En 1726, une injure dont il voulut tirer vengeance le fit jeter à la Bastille, puis exiler au sortir de sa prison. Il passa en Angleterre et n'en revint que quelques années après. Menacé encore de perdre sa liberté, il se retira en 1734 à Cirey, sur la frontière de la Champagne et de la Lorraine, chez la marquise du Châtelet. Là s'écoulèrent pour lui quinze années d'une retraite féconde en travaux. Puis, après un séjour plein de déceptions à la cour de Frédéric II, roi de Prusse, il se fixa enfin, en 1758, à Ferney, à deux lieues de Genève. Il ne quitta qu'une seule fois cette résidence, en 1778, pour revoir Paris, où il mourut le 30 mai de cette même année. Émule, dans la prose, des maîtres de notre époque classique, Voltaire s'est, toutefois, élevé rarement au ton de la haute éloquence. Ses passions étaient plus vives et plus mobiles que ses convictions profondes et arrêtées. Le ton de légèreté et d'ironie, qui lui est trop ordinaire, se concilie peu, d'ailleurs, avec les grands mouvements de l'âme. Mais il excelle dans le style simple et tempéré : son langage, facile et animé d'une douce chaleur, offre les principales qualités de l'esprit français, la netteté, la clarté, l'élégance et la finesse.

Louis XIV.

Quoique la vie et la mort de Louis XIV eussent été glorieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritait. L'amour de la nouveauté, l'approche d'un temps de minorité, où chacun se figurait une fortune, tout fit recevoir la nouvelle de sa mort avec un sentiment qui allait plus loin que l'indifférence. Nous avons vu ce même peuple qui, en 1686, avait demandé au Ciel avec larmes la guérison de son roi malade, suivre son convoi funèbre avec des démonstrations bien différentes[1]. On prétend que la reine sa mère lui avait dit un jour dans sa grande jeunesse : « Mon fils, ressemblez à votre grand-père, et non pas à votre père. » Le roi en ayant demandé la raison : « C'est, dit-elle, qu'à la mort de Henri IV on pleurait, et qu'on a ri à celle de Louis XIII. »

Quoiqu'on lui ait reproché des petitesses, des duretés dans son zèle contre le jansénisme, trop de hauteur avec les étrangers dans ses succès, de trop grandes sévérités dans des choses personnelles, des guerres légèrement entreprises, l'embrasement du Palatinat[2], les persécutions contre les réformés, cependant ses grandes qualités et ses actions mises enfin dans la balance l'ont emporté sur ses fautes. Le temps, qui mûrit les opinions des hommes, a mis le

1. « J'ai vu, dit Voltaire dans une note, de petites tentes dressées sur le chemin de Saint-Denis. On y buvait, on y chantait, on y riait. Les sentiments des citoyens de Paris avaient passé jusqu'à la populace. »

2. Voir au chapitre XVI du *Siècle de Louis XIV* ce que dit Voltaire sur le second incendie du Palatinat (1689), dont Louvois fut le principal auteur. « Si le roi avait été témoin de ce spectacle, il aurait lui-même éteint les flammes. Il signa, du fond de son palais de Versailles et au milieu des plaisirs, la destruction de tout un pays, parce qu'il ne voyait dans cet ordre que son pouvoir et le malheureux droit de la guerre; mais, de plus près, il n'en eût vu que l'horreur. »

sceau à sa réputation, et, malgré tout ce qu'on a écrit contre lui, on ne prononcera point son nom sans respect, et sans concevoir à ce nom l'idée d'un siècle éternellement mémorable. Si l'on considère ce prince dans sa vie privée, on le voit à la vérité trop plein de sa grandeur, mais affable, ne donnant pas à sa mère de part au gouvernement, mais remplissant avec elle tous les devoirs d'un fils, et observant avec son épouse tous les dehors de la bienséance : bon père, bon maître, toujours décent en public, laborieux dans le cabinet[1], exact dans les affaires, pensant juste, parlant bien, et aimable avec dignité.

Louis XIV avait dans l'esprit plus de justesse et de dignité que de saillies; et, d'ailleurs, on n'exige pas qu'un roi dise des choses mémorables, mais qu'il en fasse. Ce qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, et de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment; mais on peut toujours dire des choses qui plaisent. Il s'en était fait une heureuse habitude[2]. C'était entre lui et sa cour un commerce continuel de tout ce que la majesté peut avoir de grâces, sans jamais se dégrader, et de tout ce que l'empressement de servir et de plaire peut avoir de finesse, sans l'air de la bassesse. Il était, surtout avec les femmes, d'une attention et

1. Les plaisirs ne dérobèrent jamais aux affaires le temps que le roi leur devait. Jusqu'à un âge avancé, Louis XIV travaillait huit heures par jour. Tout homme connu pouvait obtenir de lui une audience particulière, et tout citoyen avait le droit de lui présenter des requêtes et des projets. Voyez *Siècle de Louis XIV*, au chapitre XXIX, et la scène des *Fâcheux* entre Caritidès et Éraste donnée à la page 155 des *Morceaux choisis* pour la Classe de Sixième.

2. Saint-Simon, si sévère pour Louis XIV, lui reconnaît ce même mérite : « Jamais il ne lui échappa de dire rien de désobligeant à personne, et, s'il avait à reprendre, à réprimander ou à corriger, ce qui était fort rare, c'était toujours avec un air plus ou moins de bonté, presque jamais avec sécheresse, jamais avec colère. »

d'une politesse qui augmentait encore celle de ses courtisans; et il ne perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de ces choses qui flattent l'amour-propre en excitant l'émulation, et qui laissent un long souvenir.

Un jour, madame la duchesse de Bourgogne[1], encore fort jeune, voyant à souper un officier qui était très laid, plaisanta beaucoup et très haut sur sa laideur. « Je le trouve, madame, dit le roi encore plus haut, un des plus beaux hommes de mon royaume, car c'est un des plus braves. »

Un officier général, homme un peu brusque, et qui n'avait pas adouci son caractère dans la cour même de Louis XIV, avait perdu un bras dans une action, et se plaignait au roi, qui l'avait pourtant récompensé autant qu'on le peut faire pour un bras cassé : « Je voudrais avoir perdu aussi l'autre, dit-il, et ne plus servir Votre Majesté. — J'en serais bien fâché pour vous et pour moi », lui répondit le roi ; et ce discours fut suivi d'une grâce qu'il lui accorda. Il était si éloigné de dire des choses désagréables, qui sont des traits mortels dans la bouche d'un prince, qu'il ne se permettait pas même les plus innocentes et les plus douces railleries, tandis que des particuliers en font tous les jours de si cruelles et de si funestes.

Il se plaisait et se connaissait à ces choses ingénieuses, aux impromptus, aux chansons agréables; et quelquefois même il faisait sur-le-champ de petites parodies sur les airs qui étaient en vogue. Ces bagatelles servent au moins à faire voir que les agréments de l'esprit faisaient un des plaisirs de sa cour, qu'il entrait dans ces plaisirs, et qu'il savait, dans le particulier, vivre en homme aussi bien que représenter en monarque sur le théâtre du monde.

1. Fille du roi de Sardaigne, Victor-Amédée Ier, et femme de Louis, duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. Elle mourut en 1712, quelques jours seulement avant son mari.

Il aimait les louanges, et il est à souhaiter qu'un roi les aime, parce qu'alors il s'efforce de les mériter. Mais Louis XIV ne les recevait pas toujours, quand elles étaient trop fortes. Lorsque notre Académie, qui lui rendait toujours compte des sujets qu'elle proposait pour ses prix, lui fit voir celui-ci : *Quelle est de toutes les vertus du roi celle qui mérite la préférence ?* Le roi rougit, et ne voulut pas qu'un tel sujet fût traité[1]. Il souffrit les prologues de Quinault; mais c'était dans les plus beaux jours de sa gloire, dans le temps où l'ivresse de la nation excusait la sienne. Virgile et Horace, par reconnaissance, et Ovide par une indigne faiblesse, prodiguèrent à Auguste des éloges plus forts, et, si on songe aux proscriptions, bien moins mérités.

Si Corneille avait dit, dans la chambre du cardinal de Richelieu, à quelqu'un des courtisans : « Dites à monsieur le Cardinal que je me connais mieux en vers que lui », jamais ce ministre ne lui eût pardonné; c'est pourtant ce que Despréaux dit tout haut du roi dans une dispute qui s'éleva sur quelques vers que le roi trouvait bons, et que Despréaux condamnait. « Il a raison, dit le roi ; il s'y connaît mieux que moi[2]. »

Un jour, Louis XIV jouant au trictrac, il y eut un coup douteux. On disputait; les courtisans demeuraient dans le silence. Le comte de Gramont arrive. « Jugez-nous, lui dit le roi. — Sire, c'est vous qui avez tort, dit le comte. — Et comment pouvez-vous me donner le tort avant de savoir ce dont il s'agit? — Eh! Sire, ne voyez-vous pas que, pour peu que la

1. Voltaire ici est indulgent. Louis XIV souffrit des éloges dont l'excès ne peut être contesté. Ce fut, on peut le croire, son bon goût, plus que sa modestie, qui *rougit* de la question proposée par l'Académie française. « La modestie, a dit La Rochefoucauld, qui semble refuser les louanges, n'est, en effet (en réalité), qu'un désir d'en obtenir de plus délicates. »

2. Voir aussi l'histoire du madrigal de Louis XIV, racontée par Mme de Sévigné dans une lettre à M. de Pomponne, du 1er décembre 1664.

chose eût été seulement douteuse, tous ces messieurs vous auraient donné gain de cause? »

On a accusé Louis XIV d'un orgueil insupportable, parce que la base de sa statue, à la place des Victoires[1], est entourée d'esclaves enchaînés. On ne parlait que de ces quatre esclaves; mais ils figurent des vices domptés, aussi bien que des nations vaincues, le duel aboli, l'hérésie détruite : les inscriptions le témoignent assez. Elles célèbrent aussi la jonction des mers[2], la paix de Nimègue; elles parlent de bienfaits plus que d'exploits guerriers. D'ailleurs, c'est un ancien usage des sculpteurs de mettre des esclaves aux pieds des statues des rois. Il vaudrait mieux y représenter des citoyens libres et heureux ; mais enfin on voit des esclaves aux pieds du clément Henri IV et de Louis XIII, à Paris. A l'égard de la statue de la place de Vendôme, c'est la ville qui l'a érigée[3]. Les inscriptions latines qui remplissent les quatre faces de la base sont des flatteries plus grossières que celles de la place des Victoires. On y lit que Louis XIV ne prit jamais les armes que malgré lui. Il dément bien solennellement cette adulation, au lit de la mort, par des paroles dont on se souviendra plus longtemps que de ces inscriptions ignorées de lui, et qui ne sont que l'ouvrage de la bassesse de quelques gens de lettres.

Il résulte de tout ce qu'on vient de rapporter que le monarque aimait en tout la grandeur et la gloire. Un prince qui, ayant fait d'aussi grandes choses que

1. Cette statue avait été érigée par le duc de La Feuillade, maréchal de France, né en 1632 et mort en 1691. Détruite en 1792, cette statue a été, en 1821, remplacée par la statue équestre que l'on voit aujourd'hui.

2. Allusion au canal du Languedoc ou du Midi, qui joint, par la Garonne, l'Océan Atlantique à la Méditerranée. Décrété en 1666, le canal fut ouvert en 1681.

3. Cette statue en bronze de Louis XIV, fondue par Keller d'après Girardon, haute avec son piédestal de cinquante-deux pieds, fut également détruite en 1792.

lui, serait encore simple et modeste, serait le premier des rois, et Louis XIV le second[1].

Siècle de Louis XIV, chap. XXVIII.

Mort de Charles XII, roi de Suède.

Vaincu par les Russes à Pultava (27 juillet 1709), Charles XII s'était réfugié chez les Turcs. Ceux-ci, qui l'avaient d'abord soutenu contre Pierre Ier, l'abandonnèrent ensuite et lui ordonnèrent de quitter leur territoire. Après la célèbre résistance de Charles XII à Varnitza, près de Bender, il fut conduit comme prisonnier à Démotica, près d'Andrinople. Il simula une maladie, partit déguisé et arriva à Stralsund (Poméranie) le 11 novembre 1714. Cette ville fut prise l'année suivante. Malgré tant de revers, Charles XII forma de nouveaux projets, et, pour affaiblir le Danemark, qui n'avait cessé de le combattre, il voulut lui enlever la Norvège, qu'il envahit deux fois. Mais Charles XII fut tué le 11 décembre 1718 au siège de Frederickshald.

Charles partit une seconde fois pour la conquête de la Norvège, au mois d'octobre 1718. Il avait si bien pris toutes ses mesures, qu'il espérait se rendre maître en six mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges et des glaces, dans l'âpreté de l'hiver qui tue les animaux en Suède même, où l'air est moins rigoureux, que d'aller reprendre ses belles provinces d'Allemagne des mains

1. Pour compléter ce jugement général de Voltaire sur Louis XIV, il faudrait rapprocher quelques autres passages du *Siècle de Louis XIV*, ceux, par exemple, où l'historien parle du courage du roi (chap. IX), de son attention à exciter tous les génies de son siècle (chap. XIV), de sa fermeté dans les malheurs (au début du chap. XXVIII). Le trait cependant le plus glorieux pour Louis XIV est celui que Voltaire a marqué dans ces lignes remarquables : « Il ne sépara point sa propre gloire de l'avantage de la France, et il ne regarda pas le royaume du même œil dont un seigneur regarde sa terre, de laquelle il tire tout ce qu'il peut, pour ne vivre que dans les plaisirs. » *Siècle de Louis XIV*, chap. XXIX.

de ses ennemis : c'est qu'il espérait que sa nouvelle alliance avec le czar le mettrait bientôt en état de ressaisir toutes ces provinces; bien plus, sa gloire était flattée d'enlever un royaume à son ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tistedal, près de la Manche de Danemark, entre les villes de Bahus et d'Anslo, est située Frederickshald[1], place forte et importante, qu'on regardait comme la clef du royaume. Charles en forma le siège au mois de décembre. Le soldat, transi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie sous la glace : c'était ouvrir la tranchée dans une espèce de roc; mais les Suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais Charles n'en essuya de plus grandes. Sa constitution, éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles [2], s'était fortifiée, au point qu'il dormait en plein champ en Norvège, au cœur de l'hiver, sur de la paille ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes; et les autres, presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition qu'ayant entendu parler en Scanie [3] d'une femme nommée Johns Dotter, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau, lui qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de temps

1. La ville de Frederickshald se trouve à l'extrême frontière de la Norvège au sud-est, dans la préfecture de Smaalehnen. Le fleuve Tistedal, qui sépare la ville de la citadelle, se jette dans le Skager-Rack, appelé par Voltaire la *Manche* de Danemark. *Manche* se dit en géographie d'un étroit espace de mer resserré entre deux terres. Le Skager-Rack sépare, en effet, le Danemark de la Norvège.

2. Charles XII, en effet, était parti, le 8 mai 1700, de Stockholm, sa capitale, pour sa première campagne. Il n'y revint jamais.

3. Ancienne province de la Suède méridionale.

il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixième, au matin, il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Hesse, son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas, à la suite d'un si long jeûne, l'incommodât.

Avec ce corps de fer, gouverné par une âme si hardie et si inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit[1], il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 décembre, jour de saint André, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, et, ne trouvant pas la parallèle[2] assez avancée à son gré, il parut très mécontent. M. Mégret, ingenieur français, qui conduisait le siège, l'assura que la place serait prise dans huit jours. « Nous verrons », dit le roi; et il continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau[3] faisait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, et, appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque temps à considérer les travailleurs, qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles quand il s'agit de la mort d'un homme tel que Charles XII: ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur Mégret est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presque à demi corps à une batterie de canon pointée vis-à-vis l'angle où il était; il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français : l'un était M. Siquier, son aide de camp,

1. C'est-à-dire quel que fût le mauvais état de ses affaires.

2. *Parallèle* est un terme de fortification qui signifie la tranchée tracée parallèlement au côté de la place qu'on assiège, et dont le but est de resserrer graduellement les assiégés.

3. Le *boyau* fait communiquer les parallèles entre elles.

U. M. I. BIBLIOTHECA

homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Hesse; l'autre était cet ingénieur[1]. Le canon tirait sur eux à cartouches[2]; mais le roi, qui se découvrait davantage, était le plus exposé. A quelques pas derrière était le comte Schwerin, qui commandait la tranchée. Le comte Posse, capitaine aux gardes, et un aide de camp, nommé Kaulbar, recevaient des ordres de lui. Siquier et Mégret virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en poussant un grand soupir; ils s'approchèrent; il était déjà mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet; l'œil gauche était enfoncé et le droit entièrement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et était encore dans cette attitude[3]. A ce spectacle, Mégret, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose, sinon : « Voilà la pièce finie, allons souper. » Siquier court sur-le-champ avertir le comte Schwerin. Ils résolu-

1. L'ingénieur dont on vient de parler, M. Mégret.

2. On dirait plutôt aujourd'hui *à mitraille*.

3. On sait que la mort de Charles XII donna lieu à de graves soupçons dirigés contre son aide de camp, Siquier, lequel, dit-on, eût été l'instrument de Frédéric de Hesse, beau-frère du roi et son futur successeur. Ceux qui tiennent pour cette version relèvent cette *attitude* même, dont parle Voltaire, comme le mouvement d'un homme qui défend sa vie : « Siquier lui-même, dit Voltaire, donna lieu à cette fatale accusation qu'une partie de la Suède croit encore : il m'avoua qu'à Stockholm, dans une fièvre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suède; que même il avait, dans son accès, ouvert la fenêtre et demandé publiquement pardon de son parricide. Mais lorsque, dans sa guérison, il eut appris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. » L'histoire, en définitive, n'a pu faire la lumière complète sur la mort tragique de Charles XII.

rent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris : Siquier mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi ; en cet état, on transporta Charles, sous le nom du capitaine Carlberg, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp, et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le duc de Holstein, qui pouvait y prétendre [1].

Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse ; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède ; son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort ; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut

1. La couronne fut, en effet, donnée à Ulrique-Éléonore, sœur de Charles XII ; mais celle-ci, en 1720, abdiqua en faveur de son mari, Frédéric Ier, qui régna jusqu'en 1751.

pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États : il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté ; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire [1].

Histoire de Charles XII, liv. VIII.

Éloge de Boileau.

A M. HELVÉTIUS [2].

Je me gronde bien de ma paresse, mon cher et aimable ami ; mais j'ai été si indignement occupé de prose, depuis un mois, que j'osais à peine vous parler de vers. Mon imagination s'appesantit dans des études

1. Voltaire, on le voit, termine l'histoire de Charles XII plutôt par un jugement que par un portrait proprement dit. Il a lui-même, en effet, souvent condamné l'abus des portraits dans l'histoire. La Beaumelle lui ayant reproché de n'avoir pas *semé assez de portraits dans son ouvrage* : « J'ai toujours pensé, répondit-il, que c'est une espèce de charlatanerie de peindre autrement que par les faits les hommes publics avec lesquels on n'a pu avoir de liaisons. » Il est vrai que certaines écoles modernes d'historiens ont donné au portrait une place excessive.

2. Fils d'un médecin d'origine hollandaise, Helvétius, né à Paris en 1715, était à vingt-trois ans fermier général. Après s'être essayé dans les sciences et dans la poésie, il voulut se consacrer à la phi-

qui sont à la poésie ce que des garde-meubles sombres et poudreux sont à une salle de bal bien éclairée. Il faut secouer la poussière pour vous répondre [1]. Vous m'avez écrit, mon charmant ami, une lettre où je reconnais votre génie. Vous ne trouvez point Boileau assez fort; il n'a rien de sublime, son imagination n'est point brillante, j'en conviens avec vous : aussi il me semble qu'il ne passe point pour un poète sublime, mais il a bien fait ce qu'il pouvait et ce qu'il voulait faire. Il a mis la raison en vers harmonieux; il est clair, conséquent, facile, heureux dans ses transitions; il ne s'élève pas, mais il ne tombe guère. Ses sujets ne comportent pas cette élévation dont ceux que vous traitez sont susceptibles. Vous avez senti votre talent, comme il a senti le sien. Vous êtes philosophe, vous voyez tout en grand; votre pinceau est fort et hardi. La nature en tout cela vous a mis, je vous le dis avec la plus grande sincérité, fort au-dessus de Despréaux [2]; mais ces talents-là, quelque grands qu'ils soient, ne seront rien sans les siens. Vous avez d'autant plus besoin de son exactitude, que la grandeur de vos idées souffre moins la gêne et l'es-

losophie, quitta, en 1750, sa ferme générale, et écrivit le livre *De l'Esprit*, dans lequel il professe le plus grossier matérialisme. Comme il était riche, et qu'il se montrait fort prévenant à l'égard des gens de lettres qu'il réunissait à sa table, Mme du Deffand l'appelait « le maître d'hôtel de la philosophie ». Il mourut en 1771.

1. Dans les mois qui précédaient, Voltaire, en effet, s'était beaucoup occupé de mathématiques et de physique. Mme du Châtelet avait critiqué un mémoire de M. de Mairan sur « la mesure des forces vives et sur leur nature »; Voltaire, de son côté, avait défendu M. de Mairan contre la marquise. « Je soutins effrontément, écrit Voltaire plusieurs années après, le parti de M. de Mairan contre vous deux (Mme du Châtelet et Kœnig); et ce qu'il y eut de plaisant, c'est que, lorsque cette dame écrivit ensuite contre M. de Mairan sur ce point de mathématique, je corrigeai son ouvrage et j'écrivis contre elle. » (17 novembre 1752.)

2. Ce sont là des éloges, dont Voltaire n'est jamais avare, mais qu'il faut se garder de prendre au sérieux. Les compliments de cette nature, sous sa plume, précèdent même souvent la critique et sont destinés à la faire accepter de bonne grâce.

clavage. Il ne vous coûte point de penser, mais il vous coûte infiniment d'écrire. Je vous prêcherai donc éternellement cet art d'écrire que Despréaux a si bien connu et si bien enseigné, ce respect pour la langue, cette liaison, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art, et cette apparence de facilité qu'on ne doit qu'au travail. Un mot mis hors de sa place gâte la plus belle pensée. Les idées de Boileau, je l'avoue encore, ne sont jamais grandes, mais elles ne sont jamais défigurées; enfin, pour être au-dessus de lui, il faut commencer par écrire aussi nettement et aussi correctement que lui.

Votre danse haute ne doit pas se permettre un faux pas; il n'en fait point dans ses petits menuets. Vous êtes brillant de pierreries; son habit est simple, mais bien fait. Il faut que vos diamants soient bien mis en ordre, sans quoi vous auriez un air gêné avec le diadème en tête. Envoyez-moi donc, mon cher ami, quelque chose d'aussi bien travaillé que vous imaginez noblement; ne dédaignez point tout à la fois d'être possesseur de la mine et ouvrier de l'or qu'elle produit. Vous sentez combien, en vous parlant ainsi, je m'intéresse à votre gloire et à celle des arts. Mon amitié pour vous a redoublé encore à votre dernier voyage. J'ai bien la mine de ne plus faire de vers. Je ne veux plus aimer que les vôtres.

Lettres de Voltaire, 20 juin 1741.

Une lettre de réconciliation.

A M. L'ABBÉ TRUBLET [1].

Votre lettre et votre procédé généreux, monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et

1. Né à Saint-Malo en 1697, mort en 1770, l'abbé Trublet, écrivain ingénieux parfois, mais plus souvent maniéré, avait eu l'im-

votre livre vous faisait soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre : vous aviez imprimé que je vous faisais bâiller, et moi j'ai laissé imprimer que je me mettais à rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, et que je suis mauvais plaisant; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens.

Je suis fort content, monsieur, de votre harangue, et très reconnaissant de la bonté que vous avez de me l'envoyer..... Je suis obligé, en conscience, de vous dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que, dans le fond, je suis bon homme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela est bon pour la santé. D'ailleurs, je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres ennemis qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé un évêché ou une place de fermier général. C'est donc par pure modestie que je leur ai donné enfin sur les doigts.

prudence de s'attaquer à Voltaire. Dans un chapitre de ses *Essais sur la Littérature et la Morale* intitulé : *De la poésie et des poètes*, il avait écrit que *la Henriade* « faisait bâiller en la lisant ». Voltaire s'en vengea en disant de lui dans *le Pauvre Diable :*

L'abbé Trublet avait alors la rage
D'être à Paris un petit personnage;
Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage,
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser.....

L'abbé Trublet remplaça cependant le maréchal de Belle-Isle à l'Académie française (1761), et il envoya à Voltaire son discours avec une dédicace flatteuse.

Croyez, monsieur, que je fais une grande différence entre vous et eux; mais je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV, les uns en vers, les autres en prose, quelques-uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avais l'honneur d'être; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite charlatanerie: je sens parfaitement la valeur de ce néant; mais comme je sens également le néant de tout le reste, j'imite le *Vejanius* d'Horace :

. . . . . Vejanius, armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro [1].

C'est de cette retraite que je vous dis très sincèrement que je trouve des choses utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait; que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé; que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle; que votre procédé me désarme pour jamais; que bonhomie vaut mieux que raillerie, et que je suis, monsieur mon cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable estime et sans compliment, comme si de rien n'était, votre, etc.[2].

Ibid., 27 avril 1761.

1. « Vejanius vit caché à la campagne, après avoir fixé ses armes sur la porte du temple d'Hercule. » HORACE, *Épîtres*, livre I, épître I, vers 4.

2. L'abbé Trublet répondit à Voltaire (10 mai 1761) : « Mille grâces, monsieur et très illustre confrère, de la réponse dont vous m'avez honoré. Elle est aussi ingénieuse qu'obligeante, et, ce qui vaut mieux encore, elle est très gaie. C'est la preuve de votre bonne santé, la seule chose qui vous reste à prouver. Puissiez-vous la conserver longtemps, et avec elle tous les agréments et tout le feu de votre génie! C'est le vœu de vos ennemis mêmes; et s'ils n'aiment pas votre personne, ils aiment vos ouvrages; il n'y a point d'exception là-dessus; et malheur à ceux qu'il faudrait excepter! »

BUFFON.

Né en 1707, à Montbard en Bourgogne, Buffon fut parmi nous l'historien de la nature, comme Aristote l'avait été chez les Grecs, et Pline chez les Latins ; mais, avec plus de richesse que le premier, il eut plus d'exactitude que le second : la direction du Jardin des Plantes, qu'il reçut de Louis XV à trente-deux ans, détermina sa vocation et lui ouvrit la voie où il ne cessa de marcher avec autant d'efforts que de gloire. Auparavant, Buffon s'était livré à l'étude des sciences ; son puissant génie s'attacha dès lors à pénétrer dans tous les secrets de l'art d'écrire, dont il nous a si parfaitement tracé les lois. Par là, en donnant à son grand ouvrage l'immortalité du style, il se plaça au nombre des quatre hommes dont l'influence et le nom dominent le dix-huitième siècle : aussi admiré que Voltaire, que Rousseau, que Montesquieu, moins discuté que celui-ci, plus respecté que les deux autres. Sa calme et majestueuse destinée eut quelque chose de spécial dans cette époque, dont les sourdes agitations ne parvinrent pas jusqu'à sa laborieuse retraite ; et, par une dernière faveur du sort, il s'éteignit à Paris, le 16 avril 1788, plein d'honneurs et de jours, la veille de cette révolution qui eût épouvanté sa vieillesse, et qui devait immoler son fils unique.

Empire de l'homme sur les animaux.

L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire : c'est l'empire de l'esprit sur la matière ; c'est non seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables ; mais c'est un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnaître à tout instant l'excellence de son être : car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux qu'il leur commande : s'il n'était que le premier du même ordre, les seconds se réuniraient pour

lui disputer l'empire[1]; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande: il pense, et dès lors il est le maître des êtres qui ne pensent point.

Il est maître des corps bruts, qui ne peuvent opposer à sa volonté qu'une lourde résistance ou qu'une inflexible dureté, que sa main sait toujours surmonter et vaincre en les faisant agir les uns contre les autres; il est maître des végétaux, que par son industrie il peut augmenter, diminuer, renouveler, détruire ou multiplier à l'infini; il est maître des animaux, parce que non seulement il a comme eux du mouvement et du sentiment[2], mais parce qu'il a de plus la lumière de la pensée, qu'il connaît les fins et les moyens, qu'il sait diriger ses actions, concerter ses opérations, mesurer ses mouvements, vaincre la force par l'esprit.

Cependant, parmi les animaux, les uns paraissent être plus ou moins familiers, plus ou moins sauvages, plus ou moins doux, plus ou moins féroces. Que l'on compare la docilité et la soumission du chien avec la fierté et la férocité du tigre: l'un paraît être l'ami de l'homme, et l'autre son ennemi: son empire sur les animaux n'est donc pas absolu. Combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met

1. Aussi le Renard de La Fontaine, dans *les Animaux malades de la peste* (livre VII, fable 1), félicite le Lion d'avoir croqué le berger,

Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire.

2. Buffon parle souvent du *sentiment* des animaux; mais il entend alors par sentiment les impressions que l'animal reçoit des objets extérieurs. « L'animal, dit-il, n'agit qu'autant qu'il est affecté, c'est-à-dire autant qu'il sent. » Le sentiment n'est chez l'animal, selon Buffon, rien autre chose qu'une sensation agréable ou désagréable. Il n'implique aucune conscience ni réflexion, comme chez l'homme.

entre eux et l'homme l'élément qu'ils habitent! Combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse! et enfin combien y en a-t-il qui, bien loin de reconnaître leur souverain, l'attaquent à force ouverte, sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piqûres, de ces serpents dont la morsure porte le poison et la mort, et de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance[1] entre le mal et le bien, et faire sentir à l'homme combien, depuis sa chute, il est peu respecté!

C'est qu'il faut distinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme. Dieu, créateur des êtres, est seul maître de la nature; l'homme ne peut rien sur les produits de la création; il ne peut rien sur les mouvements des corps célestes, sur les révolutions de ce globe qu'il habite; il ne peut rien sur les animaux, les végétaux, les minéraux en général; il ne peut rien sur les espèces; il ne peut que sur les individus: car les espèces en général et la matière en bloc appartiennent à la nature, ou plutôt la constituent: tout se passe, se suit, se succède, se renouvelle et se meut par une puissance irrésistible; l'homme, entraîné lui-même par le torrent des temps, ne peut rien pour sa propre durée: lié par son corps à la matière, enveloppé dans le tourbillon des êtres, il est forcé de subir la loi commune; il obéit à la même puissance, et, comme tout le reste, il naît, croît et périt[2].

Mais le rayon divin dont l'homme est animé l'ennoblit et l'élève au-dessus de tous les êtres matériels.

1. La *nuance*, c'est-à-dire une différence souvent délicate à marquer.

2. On voit ici comment Buffon, par le développement naturel de son sujet, arrive aux considérations de l'ordre moral. Il y a même dans le ton de l'écrivain, quand il vient à parler de l'homme, si puissant et si faible, un accent de tristesse et de mélancolie qui rappelle certains traits du grand naturaliste romain, Pline l'Ancien.

Cette substance spirituelle[1], loin d'être sujette à la matière, a le droit de la faire obéir, et, quoiqu'elle ne puisse pas commander à la nature entière, elle domine sur les êtres particuliers. Dieu, source unique de toute lumière et de toute intelligence, régit l'univers et les espèces entières avec une puissance infinie; l'homme, qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a, de même, qu'une puissance limitée à de petites portions de matière, et n'est maître que des individus.

Histoire Naturelle : Animaux sauvages.

La multiplication de certains animaux nuisibles.

Lorsqu'on réfléchit sur cette fécondité sans bornes donnée à chaque espèce, sur le produit innombrable qui doit en résulter, sur la prompte et prodigieuse multiplication de certains animaux, qui pullulent tout à coup, et viennent par milliers dévorer les campagnes et ravager la terre, on est étonné qu'ils n'envahissent pas la nature ; on craint qu'ils ne l'oppriment par le nombre, et qu'après avoir dévoré sa substance, ils ne périssent eux-mêmes avec elle.

L'on voit, en effet, avec effroi arriver ces nuages épais, ces phalanges ailées d'insectes affamés, qui semblent menacer le globe entier, et qui, se rabattant sur les plaines fécondes de l'Égypte, de la Pologne ou de l'Inde, détruisent en un instant les travaux et les espérances de tout un peuple, et, n'épargnant ni les grains, ni les fruits, ni les herbes, ni les racines, ni les feuilles, dépouillent la terre de sa verdure, et changent en un désert aride les plus riches contrées[2]. L'on voit descendre des montagnes

1. C'est-à-dire l'âme.

2. Revoir à ce propos le morceau de M. A. Daudet intitulé : *Une pluie de sauterelles en Algérie.* On le trouvera dans les *Morceaux choisis à l'usage de la Classe de Cinquième,* page 158.

du Nord des rats en multitude innombrable, qui, comme un déluge, ou plutôt un débordement de substance vivante, viennent inonder les plaines, se répandent jusque dans les provinces du Midi, et, après avoir détruit sur leur passage tout ce qui vit ou végète[1], finissent par infecter la terre et l'air de leurs cadavres[2]. L'on voit dans les pays méridionaux sortir tout à coup du désert des myriades de fourmis, lesquelles, comme un torrent dont la source serait intarissable, arrivent en colonnes pressées, se succèdent, se renouvellent sans cesse, s'emparent de tous les lieux habités, en chassent les animaux et les hommes, et ne se retirent qu'après une dévastation générale. Et dans les temps où l'homme, encore à demi sauvage, était, comme les animaux, sujet à toutes les lois et même aux excès de la nature, n'a-t-on pas vu de ces débordements de l'espèce humaine, des Normands, des Alains, des Huns, des Goths, des peuples, ou plutôt des peuplades d'animaux à face humaine, sans domicile et sans nom, sortir tout à coup de leurs antres, marcher par troupeaux effrénés, tout opprimer sans autre force que le nombre, ravager les cités, renverser les empires, et après avoir détruit les nations et dévasté la terre, finir par la repeupler d'hommes aussi nouveaux et plus barbares qu'eux[3] ?

Ces grands événements, ces époques si marquées

1. *Ce qui vit* s'applique à tout ce qui est arrivé à son plein développement; *ce qui végète*, à tout ce qui est en train de croître et de se fortifier.

2. Les rats, en effet, se détruisent eux-mêmes. « Quand il y a disette, raconte Buffon, à cause du trop grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus faibles, leur ouvrent la tête et mangent la cervelle, et ensuite le reste du cadavre; le lendemain la guerre recommence, et dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre. »

3. On peut contester la vérité historique de ce dernier trait. Le moyen âge, très imparfaitement étudié au dix-huitième siècle, paraissait un temps de ténèbres et de barbarie. Notre siècle a réformé sur ce point les jugements trop superficiels de Buffon comme de Voltaire.

dans l'histoire du genre humain, ne sont cependant que de légères vicissitudes dans le cours ordinaire de la nature vivante : il est, en général, toujours constant, toujours le même ; son mouvement, toujours réglé, roule sur deux pivots inébranlables : l'un, la fécondité sans bornes donnée à toutes les espèces ; l'autre, les obstacles sans nombre qui réduisent le produit de cette fécondité à une mesure déterminée, et ne laissent en tout temps qu'à peu près la même quantité d'individus dans chaque espèce.

Ibid., Le lièvre.

L'éléphant domestique.

L'éléphant une fois dompté devient le plus doux, le plus obéissant de tous les animaux : il s'attache à celui qui le soigne, il le caresse, le prévient, et semble deviner tout ce qui peut lui plaire ; en peu de temps il vient à comprendre les signes, même à entendre l'expression des sons ; il distingue le ton impératif, celui de la colère ou de la satisfaction, et il agit en conséquence. Il ne se trompe point à la parole de son maître ; il reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empressement, sans précipitation : car ses mouvements sont toujours mesurés, et son caractère paraît tenir de la gravité de sa masse.

On lui apprend aisément à fléchir les genoux pour donner plus de facilité à ceux qui veulent le monter ; il caresse ses amis avec sa trompe, en salue les gens qu'on lui fait remarquer ; il s'en sert pour enlever des fardeaux, et aide lui-même à se charger. Il se laisse vêtir, et semble prendre plaisir à se voir couvert de harnais dorés et de housses brillantes. On l'attelle, on l'attache par des traits à des chariots, des charrues,

des navires, des cabestans; il tire également[1], continuellement et sans se rebuter, pourvu qu'on ne l'insulte pas par des coups donnés mal à propos, et qu'on ait l'air de lui savoir gré de la bonne volonté avec laquelle il emploie ses forces. Celui qui le conduit ordinairement est monté sur son cou, et se sert d'une verge de fer, dont l'extrémité fait le crochet, ou qui est armée d'un poinçon, avec lequel on le pique à la tête, à côté des oreilles, pour l'avertir, le détourner ou le presser; mais souvent la parole suffit, surtout s'il a eu le temps de faire connaissance complète avec son conducteur, et de prendre en lui une entière confiance; son attachement devient quelquefois si fort, si durable, et son affection si profonde, qu'il refuse ordinairement de servir sous tout autre, et qu'on l'a quelquefois vu mourir de regret d'avoir, dans un accès de colère, tué son gouverneur.

Ibid., Animaux sauvages.

La marmotte.

La marmotte, qui se plaît dans la région de la neige et des glaces, est cependant sujette plus qu'un autre à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de septembre ou au commencent d'octobre qu'elle se recèle[2] dans sa retraite, pour n'en sortir qu'au commencement d'avril. Cette retraite est faite avec précaution et meublée avec art : elle est d'abord d'une grande capacité, moins large que longue, et très profonde; au moyen de quoi elle peut contenir une ou plusieurs marmottes sans que l'air s'y corrompe. Leurs pieds et leurs ongles paraissent être

1. D'une manière égale, sans secousses brusques.

2. Se *recéler* n'exprime pas l'acte de se cacher, mais celui de *se tenir caché*.

faits pour fouiller la terre, et elles la creusent, en effet, avec une merveilleuse célérité. Le lieu du séjour est non seulement jonché mais tapissé fort épais[1] de mousse et de foin; elles en font ample provision pendant l'été; on assure même que cela se fait à frais ou travaux communs; que les unes coupent les herbes les plus fines, que d'autres les ramassent, et que tour à tour elles servent de voiture pour les transporter au gîte : l'une, dit-on[2], se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles[3] et ensuite se laisse traîner par les autres qui la tirent par la queue, et prennent garde en même temps que la voiture ne verse.

Quoi qu'il en soit, il est sûr que les marmottes demeurent ensemble, et qu'elles travaillent en commun à leur habitation; elles y passent les trois quarts de leur vie; elles s'y retirent pendant l'orage, pendant la pluie, ou dès qu'il y a quelque danger; elles n'en sortent même que dans les plus beaux jours, et ne s'en éloignent guère : l'une fait le guet, assise sur une roche élevée, tandis que les autres s'amusent à jouer sur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin; et lorsque celle qui fait sentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien, elle avertit les autres par un coup de sifflet, et ne rentre elle-même que la dernière.

Ibid., Animaux carnassiers.

Le paon.

Si l'empire appartenait à la beauté, et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oi-

1. Dans cette expression *épais* est adverbe.

2. On remarquera ici la précaution de l'auteur avant de raconter un fait plus curieux que vraisemblable.

3. On appelle *ridelle* chacun des deux côtés d'une charrette, qui

seaux ; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger ; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leur mélange avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire[1]!

Tel paraît, à nos yeux, le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps; mais s'il éprouve quelque vive émotion, toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête, les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouis-

ont la forme d'un ratelier, et dont le but est d'empêcher de tomber ce qui est dans la charrette.

1. On se rappelle ce que chez La Fontaine Junon dit au paon qui se plaignait de son chant (livre II. fable XVII) :

Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire ?

santes ; sa tête et son col, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses : chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté : car on prétend qu'il en jouit en effet ; qu'il est sensible à l'admiration ; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges ; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Ibid., Les oiseaux.

J. J. ROUSSEAU.

Né à Genève le 28 juin 1712, Jean-Jacques Rousseau, dont la famille fut pauvre et l'enfance négligée, reçut de la nature les germes d'un des plus vigoureux talents qui aient dominé l'âme des autres hommes. Mille embarras qui l'assaillirent, une jeunesse errante, des occupations médiocres et même serviles, eussent semblé devoir étouffer son génie naturel; plus fort que tous les obstacles, il se fit jour enfin à une époque déjà avancée de sa vie; il éclata dans des ouvrages où le bien et le mal, le vrai et le faux, se trouvent mêlés et recouverts du prestige d'une éloquence entraînante. A la plus ardente imagination Jean-Jacques Rousseau joignait le jugement le plus vicieux ; et jamais son caractère ne fut au niveau de son esprit : de là les fautes de l'homme et les imperfections de l'auteur. Passionné, changeant, fier, ombrageux, en outre victime de ses puissantes facultés, on sait que les peines et les craintes chimériques qu'il se créait empoisonnèrent son existence. Il mourut à Ermenonville en 1778, un mois seulement après Voltaire, son aîné de beaucoup, et avec qui il avait partagé l'empire littéraire de son temps. Depuis quatre ans, un jeune prince, ami du peuple, s'était assis sur un trône que les excès de Louis XV, non moins que les doctrines de ces deux écrivains, avaient miné; et, l'année même de leur mort, l'insurrection des colonies américaines contre l'Angleterre, applaudie et encouragée par la France, annonçait que le siècle des révolutions allait commencer.

J. J. Rousseau à la campagne.

Avant midi je quittais mes livres; et si le dîner n'était pas prêt, j'allais faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendais appeler, j'accourais fort content et muni d'un grand appétit. Nous dînions très agréablement, en causant de nos affaires. Deux ou trois

fois la semaine, quand il faisait beau, nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais et touffu, que j'avais garni de houblon, et qui nous faisait grand plaisir durant la chaleur : nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre, et qui nous en faisaient mieux goûter la douceur. J'avais une autre petite famille au bout du jardin : c'étaient des abeilles. Je ne manquais guère d'aller leur rendre visite; je m'intéressais beaucoup à leur ouvrage; je m'amusais infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avaient peine à marcher[1]. Les premiers jours la curiosité me rendit indiscret, et elles me piquèrent deux ou trois fois : mais ensuite nous fîmes si bien connaissance, que, quelque près que je vinsse, elles me laissaient faire; et quelque pleines que fussent les ruches prêtes à jeter leur essaim[2], j'en étais quelfois entouré, j'en avais sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme, et n'ont pas tort; mais sont-ils sûrs une fois qu'il ne leur veut pas nuire, leur confiance devient si grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournais à mes livres; mais mes occupations de l'après-midi devaient moins porter le nom de travail et d'étude que de récréation et d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîner, et en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupais pourtant, mais sans gêne et presque sans règle, à lire sans étudier. La chose que je suivais le plus exactement était l'histoire

1. Rousseau traduit Virgile, qui montre également les abeilles rentrant le soir à la ruche *crura thymo plenæ* (*Géorgiques*, livre IV, vers 181).

2. C'est-à-dire quand les ruches sont trop pleines et que le nouvel essaim se prépare à quitter la ruche mère pour aller chercher une autre habitation.

et la géographie; et comme cela ne demandait point de contention d'esprit, j'y fis autant de progrès que le permettait mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. Petau[1], et je m'enfonçai dans les ténèbres de la chronologie ; mais je me dégoûtai de la partie critique[2], qui n'a ni fond ni rive, et je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des temps et à la marche des corps célestes. J'aurais même pris du goût pour l'astronomie si j'avais eu des instruments; mais il fallut me contenter de quelques éléments pris dans des livres et de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connaître la situation générale du ciel[3] : car ma vue courte ne me permet pas de distinguer, à yeux nus[4], assez nettement les astres.

Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avais acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations. J'avais attaché ce planisphère sur un châssis ; et, les nuits où le ciel était serein, j'allais dans le jardin poser mon châssis sur quatre piquets de ma hauteur, le planisphère tourné en dessous ; et, pour l'éclairer sans que le vent soufflât ma chandelle, je la mis dans un seau à terre entre les quatre piquets; puis, regardant alternativement le planisphère avec mes yeux et les astres avec ma lunette, je m'exerçais à connaître les étoiles et à discerner les constellations[5]. Je crois avoir dit que le jardin était en terrasse : on voyait du chemin tout ce qu'il s'y faisait. Un soir, des paysans passant assez tard me virent dans un grotesque équipage

1. Le père Denis Petau, savant jésuite, né en 1583 et mort en 1652, a publié plusieurs ouvrages écrits en latin, et qui traitent de la science chronologique.

2. La partie où le P. Petau discute les systèmes de chronologie proposés par divers savants.

3. L'ensemble des constellations et leur place dans le ciel.

4. Par une raison d'euphonie on dira mieux : *à l'œil nu*.

5. Une *étoile* est tout astre fixe, une *constellation* une réunion ou groupe d'étoiles.

occupé à mon opération. La lueur qui donnait sur mon planisphère, et dont ils ne voyaient pas la cause, parce que la lumière était cachée à leurs yeux par le bord du seau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre et le jeu de ma lunette, qu'ils voyaient aller et venir, donnaient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'était pas propre à les rassurer; et, comme il était près de minuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabbat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se sauvèrent très alarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision, et l'histoire courut si bien, que dès le lendemain chacun sut dans le voisinage que le sabbat se tenait chez M. Noiret[1]. Je ne sais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, si l'un des paysans, témoin de mes conjurations[2], n'en eût le même jour porté sa plainte à deux jésuites qui venaient nous voir, et qui, sans savoir de quoi il s'agissait, les désabusèrent par provision[3]. Ils nous contèrent l'histoire; je leur en dis la cause, et nous rîmes beaucoup. Cependant il fut résolu, crainte de récidive, que j'observerais désormais sans lumière, et que j'irais consulter le planisphère dans la maison.

Confessions, Partie I, liv. VI.

Une volière.

Saint-Preux écrit à un de ses amis et lui raconte la visite que M. et Mme de Wolmar l'ont invité à faire de leur parc.

Plus je parcourais cet agréable asile, plus je sentais augmenter la sensation délicieuse que j'avais éprouvée

1. Le propriétaire de la maison de campagne où demeurait alors J. J. Rousseau.

2. Des paroles accompagnées de pratiques magiques par lesquelles les sorciers prétendaient détourner un malheur.

3. Provisoirement, en attendant qu'ils fussent convaincus de

en y entrant ; cependant la curiosité me tenait en haleine. J'étais plus empressé de voir les objets que d'examiner leurs impressions[1], et j'aimais à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser. Mais Mme de Wolmar, me tirant de ma rêverie, me dit en me prenant sous le bras : « Tout ce que vous voyez n'est que la nature végétale et inanimée ; et, quoi qu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir animée et sensible : c'est là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. — Vous me prévenez, lui dis-je ; j'entends un ramage bruyant et confus, et j'aperçois assez peu d'oiseaux : je comprends que vous avez une volière. — Il est vrai, dit-elle ; approchons-en. » Je n'osais dire encore ce que je pensais de la volière ; mais cette idée avait quelque chose qui me déplaisait et ne me semblait point assortie au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger, où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau, coulant doucement entre deux rangs de vieux saules qu'on avait souvent ébranchés. Leurs têtes creuses et demi-chauves formaient des espèces de vases d'où sortaient des touffes de chèvrefeuille, dont une partie s'entrelaçait autour des branches, et l'autre tombait avec grâce le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte était un petit bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux, servant d'abreuvoir à la volière, et dernière station de cette eau si précieuse et si bien ménagée[2].

leur erreur par d'autres preuves. C'est un terme de jurisprudence. Racine l'a employé plaisamment à l'acte Ier, scène IV, des *Plaideurs*.

1. De réfléchir sur les impressions que je recevais de ces objets.

2. On remarquera la grâce et la précision de ce petit tableau dessiné par Rousseau. Et ce qui distingue Rousseau, c'est le mélange de la description et du sentiment. Au contraire, la plupart des poètes du dix-huitième siècle se bornèrent à la description pure,

Au delà de ce bassin était un terre-plein[1] terminé dans l'angle de l'enclos par un monticule garni d'une multitude d'arbrisseaux de toute espèce; les plus petits vers le haut, et toujours croissant en grandeur à mesure que le sol s'abaissait; ce qui rendait le plan des têtes presque horizontal, ou montrait, au moins, qu'un jour il le devait être. Sur le devant étaient une douzaine d'arbres jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étaient les bocages de ce coteau qui servaient d'asile à cette multitude d'oiseaux dont j'avais entendu de loin le ramage; et c'était à l'ombre de ce feuillage, comme sous un grand parasol, qu'on les voyait voltiger, courir, chanter, s'agacer, se battre comme s'ils ne nous avaient pas aperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que, selon l'idée dont j'étais prévenu[2], je les crus d'abord enfermés par un grillage; mais, comme nous fûmes arrivés au bord du bassin, j'en vis plusieurs descendre et s'approcher de nous sur une espèce de courte allée qui séparait en deux le terre-plein et communiquait du bassin à la volière. Alors M. de Wolmar, faisant le tour du bassin, sema sur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avait dans sa poche; et, quand il se fut retiré, les oiseaux accoururent et se mirent à manger comme des poules, d'un air si familier que je vis bien qu'ils étaient faits à ce manège. « Cela est charmant! m'écriai-je. Ce mot de volière m'avait surpris de votre part; mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes, et non pas des prisonniers.

dont l'intérêt se refroidit bientôt, quand elle n'est pas animée, éclairée par une pensée morale.

1. *Terre-plein* se dit en architecture de toute terre rapportée entre deux murs de maçonnerie, qui sert de terrasse ou de chemin. Littré remarque que *terre-plein* est une faute d'orthographe, *plain* venant non de *plenus*, mais de *planus*.

2. L'idée qui avait fait naître en moi un sentiment défavorable. Rousseau était triste en pensant qu'il allait voir des oiseaux prisonniers dans une volière.

— Qu'appelez-vous des hôtes? répondit Julie[1] : c'est nous qui sommes les leurs; ils sont ici les maîtres, et nous leur payons tribut pour en être soufferts quelquefois.

— Fort bien, repris-je ; mais comment ces maîtres-là se sont-ils emparés de ce lieu? le moyen d'y rassembler tant d'habitants volontaires? je n'ai pas ouï dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil; et je n'aurais point cru qu'on y pût réussir, si je n'en avais la preuve sous mes yeux.—La patience et le temps, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce sont des expédients dont les gens riches ne s'avisent guère dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouir, la force et l'argent sont les seuls amis qu'ils connaissent : ils ont des oiseaux dans des cages, et des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchaient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disparaître, et, s'ils y sont à présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a point; mais il est aisé, quand il y en a, d'en attirer davantage en prévenant tous leurs besoins, en ne les effrayant jamais, en leur laissant faire leur couvée en sûreté et ne dénichant point les petits : car alors ceux qui s'y trouvent restent, et ceux qui surviennent restent encore. Ce bocage existait, quoiqu'il fût séparé du verger; Julie n'a fait que l'y enfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en séparait, l'agrandir et l'orner de nouveaux plants. Vous voyez, à droite et à gauche de l'allée qui y conduit, deux espaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de pailles et de toutes sortes de plantes. Elle y fait semer chaque année du blé, du mil, du tournesol, du chènevis, des pesettes[2], généralement de tous les grains que les oiseaux aiment, et l'on n'en moissonne rien. Outre cela, presque tous les jours, été et hiver, elle ou moi leur apportons à

1. Julie est le prénom de Mme de Wolmar.
2. Un des noms de la vesce.

manger. Ils ont l'eau à quatre pas, comme vous voyez. Mme de Wolmar pousse l'attention jusqu'à les pourvoir tous les printemps de petits tas de crin, de paille, de laine, de mousse, et d'autres matières propres à faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres, et le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis[1], l'éternelle tranquillité dont ils jouissent les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des pères est encore celle des enfants, et comment la peuplade se soutient et se multiplie. »

La Nouvelle Héloïse, IVe Partie, lettre XI.

Le pont du Gard.

On m'avait dit d'aller voir le pont du Gard[2] : je n'y manquai pas. Après un déjeuner d'excellentes figues, je pris un guide et j'allai voir le pont du Gard. C'était le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à voir un monument digne des mains qui l'avaient construit. Pour le coup, l'objet passa mon attente ; et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la

1. « Les loirs, les souris, les chouettes, et surtout les enfants. » J. J. ROUSSEAU.

2. Le pont du Gard est un aqueduc construit par les Romains pour amener l'eau à Nîmes. A trois lieues au nord-est de la ville, il franchit une vallée de trois cents mètres de largeur au fond de laquelle coule le Gardon. On éleva pour cela un édifice de cent cinquante pieds de haut et de huit cents de long. Cet édifice, bâti en pierres de taille sans ciment, est formé de trois étages d'arcades superposées à plein cintre. Voir, sur le pont du Gard, les *Souvenirs de Voyage* de M. NISARD, tome Ier, page 82 et suivantes.

solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive : car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun. Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchait presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces voûtes immenses me faisait croire entendre la forte voix de ceux qui les avaient bâties. Je me perdais comme un insecte dans cette immensité. Je sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'âme; et je me disais en soupirant : « Que ne suis-je né Romain ! » Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante.

Les Confessions, Ire Partie, liv. VI.

La perte du temps.

Les hommes disent que la vie est courte, et je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle[1]. Ne sachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du temps; et je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en sépare : l'un voudrait être à demain; l'autre, au mois prochain; l'autre, à dix ans de là; nul ne veut vivre aujourd'hui : nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer. Quand ils se plaignent que le temps coule trop vite, ils mentent : ils payeraient volontiers le pouvoir de l'accélérer; ils emploieraient volontiers

1. Sénèque dit de même : « Non accepimus brevem vitam. sed fecimus. » « Nous n'avons pas reçu de la nature une courte vie; mais c'est nous qui la faisons telle.» Voir et comparer avec l'extrait de Rousseau tout le développement que Sénèque a donné à cette idée au chapitre Ier du traité *Sur la Brièveté de la Vie*.

leur fortune à consumer leur vie entière; et il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ses ans à très peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de son ennui celles qui lui étaient à charge, et au gré de son impatience celles qui le séparaient du moment désiré. Tel passe la moitié de sa vie à se rendre de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville, et d'un quartier à l'autre, qui serait fort embarrassé de ses heures, s'il n'avait le secret de les perdre ainsi, et qui s'éloigne exprès de ses affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le temps qu'il y met de plus, et dont autrement il ne saurait que faire; ou bien, au contraire, il court pour courir, et vient en poste sans autre objet que de retourner de même[1]. Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré? S'il est un seul d'entre vous qui sache mettre assez de tempérance à ses désirs pour ne jamais souhaiter que le temps s'écoule, celui-là ne l'estimera point trop courte; et, dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

Émile, livre V.

La conscience[2].

S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration

1. C'est ce que Lucrèce a mis vivement en scène dans un passage célèbre du livre III du *De Natura Rerum*, vers 1065-1088 :

Exit sæpe foras magnis ex ædibus ille,
Esse domi quem pertæsum est, subitoque revertit.....

« Souvent sort d'une maison magnifique un riche ennuyé de rester au logis, puis tout à coup il y rentre, etc. » Voir aussi HORACE, *Épîtres*, livre I, épître I, et BOILEAU, *Épîtres*, V.

2. J. J. Rousseau combat ici les philosophes du dix-huitième

pour les actions héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes âmes? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentiments délicieux; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports : son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne sent plus, ne vit plus; il est déjà mort.

Mais quel que soit le nombre des méchants sur la terre, il est peu de ces âmes cadavéreuses devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence ou d'injustice : à l'instant un mouvement de colère ou d'indignation s'élève au fond du cœur, et nous porte à prendre la défense de l'opprimé. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire! Qui est-ce qui ne dit pas : J'en voudrais avoir fait autant! Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans; et cependant le même intérêt[1] nous

siècle, qui prétendaient que l'intérêt est la mesure et la règle de tous nos actes, la source de l'honnête et de toutes les vertus. Le principal argument employé par Rousseau est celui-ci : tout homme, en s'interrogeant lui-même, découvre *un principe inné de justice*, qui ne peut être confondu avec le mobile inférieur de l'intérêt ou de l'égoïsme. C'est ce principe même qu'il appelle la *conscience*.

1. Ici le mot *intérêt* désigne un sentiment opposé à l'intérêt égoïste, et qui nous inspire souci d'une personne ou d'une chose. C'est comme si Rousseau eût dit : Les faits anciens nous *intéressent* et nous *émeuvent* comme s'ils s'étaient passés de nos jours.

affecte autant dans l'histoire ancienne, que si tout cela s'était passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina? ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il était mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchants parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchants. Non seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui; et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré soi, pitié des infortunés; quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauraient perdre tout à fait ce penchant; souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires: parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale, partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel, l'instinct moral le repoussait du cœur des humains.

Il est donc au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises[1]; et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

Ibid., livre IV.

1. Fénelon a rendu la même pensée avec une grande force : « On ne parvient pas à estimer ce qu'on voudrait pouvoir estimer, ni à mépriser ce qu'on voudrait pouvoir mépriser. On ne peut forcer cette barrière éternelle de la vérité et de la justice. » Voir *Traité de l'Existence de Dieu*, IIe partie, chap. II.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre le 19 janvier 1737, et de bonne heure il révéla son caractère tendre et rêveur. Il aimait, dans son enfance, à se construire de petits ermitages, au milieu des chèvrefeuilles et des abeilles, et ses lectures favorites étaient *Robinson* et la *Vie des Saints*. Ce rêveur cependant eut une vie plus agitée que les innocentes distractions de son enfance ne paraissaient le faire prévoir. Dans l'essai qu'il fit de la vie militaire, il eut des mécomptes qui le froissèrent. Il quitta la France, espéra intéresser l'impératrice Catherine II à son projet de fonder une colonie, dont il eût été le législateur, puis, après un voyage en Finlande, quitta le service de la Russie, alla combattre pour l'indépendance de la Pologne, fut fait prisonnier, séjourna à Dresde et à Berlin, et prit enfin le parti de revenir à Paris. Après de nombreuses sollicitations, il obtint une place d'ingénieur à l'Ile de France. Il y passa trois années et publia, à son retour, la relation de son *Voyage* (1773). Le livre le plus populaire de Bernardin de Saint-Pierre est l'histoire de *Paul et Virginie*, la plus simple, la plus vraie et la plus touchante pastorale de notre littérature. Ses deux grands ouvrages, les *Études de la Nature* et les *Harmonies de la Nature*, sont remarquables par la fraîcheur du coloris, la grâce de l'imagination, la sincérité dans l'expression du sentiment moral et religieux. Bernardin de Saint-Pierre mourut en 1814.

Relations du chant des oiseaux avec l'homme.

L'Auteur de la nature a jugé l'harmonie des sons si nécessaire à l'homme, qu'il n'y a point de site sur la terre qui n'ait son oiseau chantant. Le serin des Canaries fréquente ordinairement, dans ces îles, les rives caillouteuses des montagnes[1]. Le chardonneret

1. Le bord des montagnes. On dit ainsi par extension la *rive* d'un bois pour la lisière d'un bois.

se plaît dans les dunes sablonneuses; l'alouette, dans les prairies; le rossignol, dans les bocages, le long des ruisseaux; le bouvreuil, dont le chant est si doux, dans l'épine blanche; la grive, la fauvette, le verdier et tous les oiseaux qui chantent, ont leur poste favori.

Il est très remarquable que partout ils ont l'instinct de se rapprocher de l'habitation de l'homme. S'il y a une cabane dans une forêt, tous les oiseaux chantants du voisinage viennent s'établir aux environs. On n'en trouve même qu'auprès des lieux habités. J'ai fait plus de six cents lieues dans les forêts de la Russie[1], et je n'y ai jamais vu de petits oiseaux qu'aux environs des villages. En faisant la visite des places, dans la Finlande russe, avec les généraux du corps du génie où je servais, nous faisions quelquefois vingt lieues dans un jour, sans rencontrer sur la route ni villages ni oiseaux. Mais quand nous apercevions voltiger des moineaux dans les arbres, nous jugions que nous étions près de quelque lieu habité. Cet indice ne nous a jamais trompés. Je le rapporte d'autant plus volontiers, qu'il peut quelquefois servir à des gens égarés dans les bois. Garcilaso de la Vega[2] raconte que son père, ayant été détaché du Pérou avec une compagnie d'Espagnols, pour faire des découvertes au delà des Cordillères, pensa mourir de faim au milieu de leurs vallées et de leurs fondrières inhabitées. Il n'en serait jamais sorti, s'il n'eût aperçu en l'air une volée de perroquets, qui lui fit soupçonner qu'il y avait des habitations quelque part aux

1. Après une disgrâce qui l'avait irrité, en 1760, Bernardin de Saint-Pierre s'était rendu en Russie pour proposer ses services à l'impératrice Catherine II. Celle-ci l'avait d'abord accueilli avec faveur.

2. Historien espagnol, né à Cuzco en 1530 et mort en 1568, auteur d'une *Histoire du Pérou* et d'une *Histoire de la Floride*, toutes les deux traduites en français. L'historien ne doit pas être confondu avec le poète espagnol du même nom, qui vécut aussi sous le règne de Charles-Quint.

environs. Il se dirigea sur le rumb[1] de vent qu'avaient suivi les perroquets, et parvint, après des fatigues incroyables, à une peuplade d'Indiens qui cultivaient des champs de maïs.

Nous observerons que la nature n'a donné aucun chant agréable aux oiseaux de marine et de rivière, parce qu'il eût été étouffé par le bruit des eaux, et que l'oreille humaine n'eût pu en jouir à la distance où ils vivent de la terre. S'il y a des cygnes qui chantent, comme on l'a prétendu, leur chant ne doit avoir que peu de modulations, et ressembler aux cris des canards et des oies. Les oiseaux aquatiques ont des cris perçants, propres à se faire entendre dans les régions des vents et des tempêtes qu'ils habitent, et qui ont des convenances parfaites avec leurs sites bruyants et leurs solitudes mélancoliques. Les mélodies des oiseaux de chant ont de pareilles relations avec les sites qu'ils occupent, et même avec les distances où ils vivent de nos habitations. L'alouette, qui fait son nid dans nos blés, et qui aime à s'y élever à perte de vue, se fait entendre en l'air, lors même qu'on ne l'aperçoit plus. L'hirondelle, qui frise en volant les parois de nos maisons, et qui se repose sur nos cheminées, a un petit gazouillement doux, qui n'est point étourdissant, comme serait celui des oiseaux de bocages; mais le rossignol solitaire se fait ouïr à plus d'une demi-lieue. Il se méfie du voisinage de l'homme; et cependant il se place toujours à la vue de son habitation et à la portée de son ouïe. Il choisit, pour cet effet, les lieux les plus retentissants, afin que leurs échos donnent plus d'action à sa voix. Quand il s'est établi dans son orchestre[2], il

1. « *Rumb* se dit de chacune des trente-deux parties de la boussole, de l'horizon desquelles part l'un des trente-deux vents. » *Dictionnaire de l'Académie.* Le mot, d'après Littré, viendrait du mot anglo-saxon *rum*, qui signifie *espace*, un rumb, en parlant des vents, étant l'espace compris entre deux vents.

2. Parce que l'*orchestre* est la partie contiguë à la scène où se placent les musiciens.

chante alors un drame inconnu, qui a son exorde, son exposition, ses récits, ses événements, entremêlés tantôt des sons de la joie la plus éclatante, tantôt de ressouvenirs amers et lamentables, qu'il exprime par de longs soupirs. Il se fait entendre au commencement de la saison où la nature se renouvelle, et semble présenter à l'homme un tableau de la carrière inquiète qu'il doit parcourir.

Études de la Nature, Étude douzième.

Paysage aérien.

Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à dessiner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des croupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs et se combinaient sous les formes les plus magnifiques. Sur la terre, chaque site présente toujours le même horizon ; dans le ciel, chaque heure, et surtout chaque soir, en offre de nouveaux.

Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé[1] du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle[2], devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèrent et se groupèrent entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande

1. Les *vents alizés* sont ceux qui soufflent généralement entre les tropiques, de l'est à l'ouest.

2. A des distances égales comme son souffle, *qui est toujours le même*, dont la marche est régulière. La phrase manque un peu de netteté.

terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs, apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent autour des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons, et tomber, çà et là, en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraude, si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était pas un tableau colorié; c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres[1]. Il représentait non une contrée éclairée en face des rayons du soleil, mais par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ses rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont d'une couleur ponceau[2], se reflétèrent dans les vallons et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur, et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait, autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres dont on entendait les roulements loin-

1. Comparer, dans *les Feuilles d'Automne*, de Victor Hugo, la pièce intitulée *Soleils couchants :*

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,
Soit qu'ils dorent le front des antiques manoirs
Ensevelis dans les feuillages;
Soit que la brume au loin s'allonge en bancs de feu
Soit que mille rayons brisent dans un ciel bleu
A des archipels de nuages.....

2. Rouge vif. *Ponceau* adjectif est invariable.

tains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces réverbérations célestes de quelque île très éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos. Plus d'une fois des marins expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondent sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate[1], qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière, et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh ! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les heures rapides de l'aube du matin, du midi et du soir représentent les âges si fugitifs de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse, la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes[2].

Harmonies de la Nature, Air, liv. III.

1. *Hécate* est la lune dans le ciel, Diane sur la terre, et Proserpine aux enfers.

2. Dans un tableau plus resserré, Chateaubriand atteint aux mêmes effets que Bernardin de Saint-Pierre, par exemple quand il dit : « Dans les cieux, c'étaient des nuages de toutes les couleurs : les uns fixes, imitant de gros promontoires, ou de vieilles tours près d'un torrent ; les autres flottant en fumée de rose ou en flocons de soie blanche. Un moment suffisait pour changer la scène aérienne : on voyait alors des gueules de fours enflammées, de grands tas de braise, des rivières de lave, des paysages ardents. Les mêmes teintes se répétaient sans se confondre ; le feu se détachait du feu, le jaune pâle du jaune pâle, le violet du violet : tout était éclatant, tout était enveloppé, pénétré, saturé de lumière. Mais la nature se joue du pinceau des hommes : lorsqu'on croit

Une invitation à dîner.

A M. HENNIN [1].

J'irai vous voir à la première violette ; j'aurai bien près de cinq lieues à aller ; j'irai gaiement, et je compte vous faire une telle description de mon séjour que je vous ferai naître l'envie de m'y venir voir et d'y prendre une collation. Horace invitait Mécène à venir manger dans sa petite maison de Tivoli un quartier d'agneau et boire du vin de Falerne.— Comme il s'en faut bien que ma fortune approche de sa médiocrité d'or, je ne vous donnerai que des fraises et du lait dans des terrines ; mais vous aurez le plaisir d'entendre les rossignols chanter dans les bosquets des Dames Anglaises, et de voir leurs pensionnaires folâtrer dans le jardin[2].

qu'elle a atteint sa plus grande beauté, elle sourit et s'embellit encore. »

1. Hennin, avec lequel Bernardin était en correspondance, fut premier commis aux affaires étrangères sous le ministre de Louis XVI, M. de Vergennes.

2. Bernardin demeurait alors dans le faubourg Saint-Marceau, rue Neuve-Saint-Étienne, au haut d'une maison d'où l'on avait vue sur le jardin des Dames Anglaises.

Mme DE STAEL.

Anne-Louise-Germaine Necker, fille du ministre de Louis XVI, naquit à Paris en 1766. A quinze ans elle lisait Montesquieu et étonnait par les brillantes saillies de sa conversation les hommes distingués qui se pressaient dans le salon de son père. En 1786 elle épousait le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède à la cour de France. Quand la révolution française éclata, elle s'associa avec enthousiasme au mouvement des idées nouvelles; mais elle flétrit les crimes de 1793 et honora sa plume par une éloquente défense de la reine Marie-Antoinette. Le premier ouvrage important de Mme de Staël parut en 1801 sous ce titre : *La Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.* Le but de Mme de Staël était de montrer que tout ce qui profite à la liberté d'un peuple profite au talent. On comprend qu'une telle idée n'était pas faite pour plaire au pouvoir nouveau. Exilée en 1802, Mme de Staël se retira à Coppet, sur les bords du lac de Genève, et son salon, où se rencontraient les hommes illustres de tous les pays, devint un centre de vive opposition contre l'Empire. Un voyage qu'elle fit en Italie (1804) lui inspira le roman de *Corinne*, où l'on retrouve le caractère de son talent, qui est d'exceller dans la peinture du cœur humain et de la vie sociale. La première édition du livre *De l'Allemagne*, l'œuvre la plus célèbre de Mme de Staël, parut en 1810. Quoiqu'on ait pu, non sans raison, reprocher à Mme de Staël d'avoir idéalisé les Allemands, en leur prêtant une candeur de génie qu'ils ont bien démentie, ce qui assure au livre *De l'Allemagne* un succès durable, c'est qu'il marque l'avènement de la critique nouvelle agrandie par l'étude comparée des sociétés et des littératures étrangères, et qu'il est lui-même rempli de vues ingénieuses, profondes, qui invitent à la réflexion. Rentrée à Paris en 1815, Mme de Staël occupa ses dernières années à écrire ses *Considérations sur la Révolution française.* Elle mourut en 1817.

Une petite ville anglaise.

Corinne était née en Italie de la première femme de lord Edgermond ; elle y avait été élevée jusqu'à l'âge de quinze ans chez une tante de sa mère. A la mort de cette tante, son père la rappela en Angleterre. Il s'était remarié, et vivait dans une ville du Northumberland. Habituée à l'éclat joyeux de la vie italienne, Corinne éprouva toutes les tristesses de l'exil quand il lui fallut vivre sous le ciel froid et sombre de l'Angleterre, et dans la société monotone et guindée d'une petite ville. Elle retrace elle-même ses impressions.

— Nous rentrions l'hiver dans la ville, si c'est une ville toutefois qu'un lieu où il n'y a ni spectacle, ni édifices, ni musique, ni tableaux; c'était un rassemblement de commérages, une collection d'ennuis tout à la fois divers et monotones.

La naissance, le mariage et la mort composaient toute l'histoire de notre société, et ces trois événements différaient là moins qu'ailleurs. Représentez-vous ce que c'était pour une Italienne comme moi, que d'être assise autour d'une table à thé plusieurs heures par jour, après dîner, avec la société de ma belle-mère. Elle était composée de sept femmes, les plus graves de la province: deux d'entre elles étaient des demoiselles de cinquante ans, timides comme à quinze, mais beaucoup moins gaies qu'à cet âge. Une femme disait à l'autre : Ma chère, croyez-vous que l'eau soit assez bouillante pour la jeter sur le thé? — Ma chère, répondait l'autre, je crois que ce serait trop tôt, car ces messieurs ne sont pas encore prêts à venir. — Resteront-ils longtemps à table[1] aujourd'hui? disait la troisième ; qu'en croyez-vous, ma chère? — Je ne sais pas, répondait la quatrième : il me semble que l'élection du Parlement doit avoir lieu la semaine prochaine, et il se pourrait qu'ils res-

1. On sait qu'en Angleterre les femmes quittent la table avant les hommes. Ceux-ci restent à boire et parlent affaires ou politique.

tassent pour s'en entretenir. — Non, reprenait la cinquième, je crois plutôt qu'ils parlent de cette chasse au renard qui les a tant occupés la semaine passée, et qui doit recommencer lundi prochain; je crois cependant que le dîner sera bientôt fini. — Ah! je ne l'espère guère, disait la sixième en soupirant, et le silence recommençait. J'avais été dans les couvents d'Italie: ils me paraissaient pleins de vie à côté de ce cercle, et je ne savais qu'y devenir.

Tous les quarts d'heure il s'élevait une voix qui faisait la question la plus insipide, pour obtenir la réponse la plus froide; et l'ennui soulevé retombait avec un nouveau poids sur ces femmes, que l'on aurait pu croire malheureuses, si l'habitude prise dès l'enfance n'apprenait pas à tout supporter. Enfin les *messieurs* revenaient, et ce moment si attendu n'apportait pas un grand changement dans la manière d'être des femmes : les hommes continuaient leur conversation auprès de la cheminée; les femmes restaient dans le fond de la chambre, distribuant les tasses de thé; et quand l'heure du départ arrivait, elles s'en allaient avec leurs époux, prêtes à recommencer le lendemain une vie qui ne différait de celle de la veille que par la date de l'almanach et par la trace des années, qui venait enfin s'imprimer sur le visage de ces femmes, comme si elles eussent vécu pendant ce temps [1].

Telle était ma situation dans cet étroit séjour. Je passais quelquefois des jours entiers dans les sociétés de ma belle-mère, sans entendre dire un mot qui ré-

1. On reconnaît ici la prédilection passionnée de Mme de Staël pour la conversation. Dans ses *Mémoires*, elle ne cache pas le motif qui lui rendait l'exil particulièrement amer : « La conversation française n'existe qu'à Paris, et la conversation a été, depuis mon enfance, mon plus grand plaisir. J'éprouvais une telle douleur à la crainte d'être privée de ce séjour, que ma raison ne pouvait rien contre elle. » Aussi, à Coppet, en face du lac de Genève, avouait-elle qu'elle regrettait « son ruisseau de la rue du Bac ».

pondit à une idée ou à un sentiment ; l'on ne se permettait pas même des gestes en parlant ; on voyait sur le visage des jeunes filles la plus belle fraîcheur, les couleurs les plus vives et la plus parfaite immobilité : singulier contraste entre la nature et la société ! Tous les âges avaient des plaisirs semblables : l'on prenait le thé, l'on jouait au whist, et les femmes vieillissaient en faisant toujours la même chose, en restant toujours à la même place ; le temps était bien sûr de ne pas les manquer : il savait où les prendre.

Corinne ou l'Italie, livre XIV, ch. I.

Les ruines de Pompéi [1].

Pompéi est la ruine la plus curieuse de l'antiquité. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés ; mais à Pompéi c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant ; la farine qui allait être

1. Un tremblement de terre, l'an 63 après Jésus-Christ, avait fortement endommagé Pompéi. Les habitants s'occupèrent de la rebâtir, et ce travail était très avancé, lorsque, seize ans après, la ville fut recouverte par le Vésuve. Selon un savant italien, M. Ruggiero, la superficie complète de Pompéi devait contenir à peu près 622 000 mètres carrés ; on en a déblayé 264 124.

pétrie est encore là ; les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures gossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que le temps avançait pour les engloutir [1].

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir ; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplit le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a longtemps que l'homme existe! qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées ? Quelques feuilles brû-

1. « A tout moment, quand on parcourt Pompéi, les yeux sont attirés par des affiches électorales : il n'y a presque pas de rue où l'on n'en rencontre quelqu'une. Elles ne contiennent pas comme les nôtres, des professions de foi où le candidat expose ses opinions : ce sont ses voisins, ses amis, ses protégés, qui le recommandent aux électeurs, qui affirment que c'est un très honnête homme et qu'il est digne des fonctions qu'il souhaite. » Ce détail et d'autres non moins curieux se trouvent dans une intéressante étude de M. Boissier, qui mettra le lecteur au fait de l'état présent des fouilles de Pompéi. Voyez *Promenades archéologiques*, chap. VI.

lées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéi [1], et que l'on essaye de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan a dévorées. Mais, en passant près de ces cendres, que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.

Les édifices publics, dans cette ville même de Pompéi, qui était une des moins grandes de l'Italie, sont encore assez beaux. Le luxe des anciens avait presque toujours pour but un objet d'intérêt public. Leurs maisons particulières sont très petites, et l'on n'y voit point la recherche de la magnificence ; mais un goût vif pour les beaux-arts s'y fait remarquer. Presque tout l'intérieur était orné de peintures les plus agréables et de pavés de mosaïque artistement travaillés. Il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouve écrit : Salut (*salve*). Ce mot est placé sur le seuil de la porte. Ce n'était pas sûrement une simple politesse que ce salut, mais une invocation à l'hospitalité. Les chambres sont singulièrement étroites, peu éclairées, n'ayant jamais de fenêtres sur la rue et donnant presque toutes sur un portique qui est dans l'intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qu'il entoure. Au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée. Il est évident, par ce genre d'habitation, que les anciens vivaient presque toujours en plein air, et que c'était ainsi qu'ils recevaient leurs amis [2]. Rien ne donne une idée plus douce de l'exi-

1. A Herculanum, en effet, on découvrit, presque au début des fouilles, une bibliothèque. Au contraire, on ne trouva à Pompéi, pendant plus d'un siècle, ni tablettes de cire, ni rouleaux de papyrus, ni livres de parchemin. On a expliqué ce fait, en disant que la cendre chaude qui recouvrit Pompéi dévora les papyrus, tandis que ceux-ci furent conservés par le torrent de boue qui coula sur Herculanum. Voir sur ce point curieux le chapitre, cité plus haut, du livre de M. Boissier.

2. De cette distribution des maisons à Pompéi, M. Boissier tire

stence, que ce climat qui unit intimement l'homme avec la nature. Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être tout autre, avec de telles habitudes, que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons. On comprend mieux les Dialogues de Platon en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenaient la moitié du jour. Ils étaient sans cesse animés par le spectacle d'un beau ciel : l'ordre social, tel qu'ils le concevaient, n'était point l'aride combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d'institutions qui excitaient les facultés, développaient l'âme, et donnaient à l'homme pour but le perfectionnement de lui-même et de ses semblables [1].

L'antiquité inspire une curiosité insatiable. Les érudits qui s'occupent seulement à recueillir une collection de noms qu'ils appellent l'histoire sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais pénétrer dans le passé, interroger le cœur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot, et le caractère et les mœurs d'une nation par un fait, enfin remonter jusqu'aux temps les plus reculés, pour tâcher de se figurer comment la terre, dans sa première jeunesse, apparaissait aux regards des hommes, et de quelle manière ils supportaient alors ce don de la vie, que la civilisation a tant compliquée maintenant : c'est un

une conséquence différente : « Toute la maison, dit-il, au lieu de regarder vers la rue, est tournée vers l'intérieur. Elle ne communique avec le dehors que par la porte d'entrée, rigoureusement fermée et gardée ; peu de fenêtres, et seulement dans les étages supérieurs : on veut vivre chez soi, loin des indifférents et des étrangers. Chez les anciens la vie privée est plus retirée, plus véritablement solitaire que chez nous. Le maître du logis ne tient pas à voir dans les rues ; surtout il ne veut pas que de la rue on regarde chez lui. »

1. Cette pensée, présentée ainsi sans réserves, devient très contestable. C'est le christianisme qui a enseigné le prix de la personne humaine et par suite le respect de sa liberté morale. Dans l'antiquité, l'individu est partout et toujours sacrifié à l'État.

effort continuel de l'imagination, qui devine et découvre les plus beaux secrets que la réflexion et l'étude puissent nous révéler.

Ibid., livre XI, ch. IV.

La lave du Vésuve.

Le feu du torrent est d'une couleur funèbre; néanmoins, quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante; mais la lave[1] même est sombre, tel qu'on se représente un fleuve de l'enfer : elle roule lentement comme un sable noir de jour et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal arrive ainsi secrètetement à pas comptés. Cette lave avance sans jamais se hâter et sans perdre un instant; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards, qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que pour la première fois la terre se réfléchit dans ce ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continuel; le ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Ibid., livre XIII, ch. I.

1. « Le mot napolitain *lava* veut dire *averse*, et vient du verbe *lavare*, laver. l'averse d'eau ayant été transportée à l'averse de matière enflammée. » LITTRÉ, *Dictionnaire*, au mot *lave*.

De l'aspect de l'Allemagne.

La multitude et l'étendue des forêts indiquent une civilisation encore nouvelle : le vieux sol du midi ne conserve presque plus d'arbres, et le soleil tombe à plomb sur la terre dépouillée par les hommes. L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très pittoresque; mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très bien cultivé; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux qui fait plutôt penser au travail qu'aux plaisirs.

Les débris des châteaux forts, qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges, qui, pendant l'hiver, couvrent les plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux, dans la nature et dans les hommes, resserre d'abord le cœur. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie : dans presque toutes les villes, les musées publics conservent des restes de ces temps-là. On dirait que les habitants du Nord,

vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple, qui depuis longtemps l'a quitté. Il y a, dans la plupart des arsenaux des villes allemandes, des figures de chevaliers en bois peint, revêtus de leur armure ; le casque, le bouclier, les cuissards, les éperons, tout est selon l'ancien usage, et l'on se promène au milieu de ces morts debout, dont les bras levés semblent prêts à frapper leurs adversaires, qui tiennent aussi de même leurs lances en arrêt. Cette image immobile d'actions jadis si vives cause une impression pénible. C'est ainsi qu'après les tremblements de terre, on a retrouvé des hommes engloutis qui avaient gardé pendant longtemps encore le dernier geste de leur dernière pensée.

L'architecture moderne, en Allemagne, n'offre rien qui mérite d'être cité ; mais les villes sont, en général, bien bâties, et les propriétaires les embellissent avec une sorte de soin plein de bonhomie. Les maisons, dans plusieurs villes, sont peintes en dehors de diverses couleurs : on y voit des figures de saints, des ornements de tous genres, dont le goût n'est assurément pas parfait, mais qui varient l'aspect des habitations et semblent indiquer un désir bienveillant de plaire à ses concitoyens et aux étrangers. L'éclat et la splendeur d'un palais servent à l'amour-propre de celui qui les possède ; mais la décoration soignée, la parure et la bonne intention des petites demeures ont quelque chose d'hospitalier[1].

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties de l'Allemagne qu'en Angleterre ; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature[2]. En

1. On voit bien ici le caractère des descriptions de Mme de Staël. Elles parlent plus à l'esprit qu'aux yeux. Ce que l'écrivain se plait surtout à développer, c'est ce qu'elle a senti ou pensé devant tel ou tel spectacle. L'élément moral domine toujours l'élément descriptif.

2. Cependant au dix-septième siècle, en France, le luxe des jar-

Angleterre, des maisons très simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques. Le propriétaire néglige sa demeure, et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne; cependant, à travers le manque de fortune et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un certain amour du beau, qui, tôt ou tard, doit donner du goût et de la grâce, puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des princes allemands, l'on place des harpes éoliennes près des grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble. L'imagination des habitants du Nord tâche ainsi de se composer une nature d'Italie; et pendant les jours brillants d'un été rapide, l'on parvient quelquefois à s'y tromper.

De l'Allemagne, Ire Partie, ch. I.

dins ne prouvait pas l'amour de la nature. Mme de Rambouillet disait : « Les esprits doux et amateurs des belles-lettres ne trouvent jamais leur compte à la campagne. »

CHATEAUBRIAND.

François-Auguste de Chateaubriand naquit en Bretagne, à Saint-Malo, le 4 décembre 1768. Les images qui d'abord frappèrent ses yeux, l'horizon sévère des landes bretonnes, l'aspect d'un ciel brumeux, contribuèrent, avec l'austérité de l'éducation paternelle, à lui donner ce caractère de mélancolie rêveuse et désenchantée qui fut l'une des séductions comme l'un des dangers de son génie. Sa jeunesse agitée, errante, les troubles d'une âme assaillie par le doute, le spectacle enfin de la Révolution française, ne pouvaient que développer ces premières dispositions. En 1791, il partait pour l'Amérique, revenait en France l'année suivante, allait presque aussitôt rejoindre l'armée des émigrés, et, après une campagne stérile, se retirait en Angleterre. Son premier ouvrage fut publié à Londres. Cependant les croyances longtemps indécises de Chateaubriand s'étaient affermies par l'étude de la religion, et, revenu à la foi chrétienne, il concevait aussitôt la pensée de la défendre par des écrits. Telle fut l'origine du *Génie du Christianisme*, paru en 1802, l'année même où le Concordat était promulgué, les églises rouvertes, le culte rétabli. Ce livre, qui est resté l'un des plus beaux monuments de la littérature contemporaine, eut une influence considérable au point de vue religieux, littéraire et même poétique. Non seulement il fit connaître la religion autrement que par les railleries qu'on avait lancées contre elle, mais il réveilla le goût des études historiques et ouvrit des voies nouvelles à l'imagination des poètes.

Chateaubriand était entré dans la carrière diplomatique ; mais à la nouvelle que le duc d'Enghien avait été fusillé, il donna sa démission et rompit avec le pouvoir impérial. Il partit pour l'Orient en 1806. Lui-même a raconté tous les détails qui se rattachent à ce voyage dans l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, rempli d'admirables tableaux. De retour en France, il publiait en 1809 le poème des *Martyrs*, où il réunissait, dans le cadre d'une fiction intéressante, la peinture des trois sociétés, romaine, barbare et chrétienne, qui se mêlèrent et se combattirent pendant plusieurs siècles.

A partir de 1815, la politique active entra pour une grande part dans la vie de Chateaubriand. Elle fut souvent pour lui une source de mécomptes et d'irritations dont ses *Mémoires*

d'Outre-Tombe portent la trace trop sensible. Après la révolution de 1830, il s'occupa, dans la retraite, à terminer plusieurs ouvrages, et, entre autres, ses *Études historiques*, qui nous offrent moins une œuvre parfaite que des pages brillantes, dignes d'être détachées. Chateaubriand mourut à Paris le 4 juillet 1848.

Annibal[1].

Annibal me paraît avoir été le plus grand capitaine de l'antiquité : si ce n'est pas celui qu'on aime le mieux, c'est celui qui étonne davantage. Il n'eut ni l'héroïsme d'Alexandre ni les talents universels de César ; mais il les surpassa l'un et l'autre comme homme de guerre[2]. Ordinairement l'amour de la patrie ou de la gloire conduit les héros aux prodiges ; Annibal seul est guidé par la haine. Livré à ce génie d'une nouvelle espèce, il part des extrémités de l'Espagne avec une armée composée de vingt peuples divers. Il franchit les Pyrénées et les Gaules, dompte les nations ennemies sur son passage, traverse les fleuves, arrive au pied des Alpes. Ces montagnes sans chemins, défendues par des barbares, opposent en vain leur barrière à Annibal. Il tombe de leurs sommets glacés sur l'Italie, écrase la première armée consulaire sur les bords du Tésin, frappe un second coup sur la Trébia, un troisième à Trasimène, et du quatrième coup de son épée il semble immoler Rome dans la plaine de Cannes. Pendant seize années il fait la guerre sans secours au sein de l'Italie ; pen-

1. Comparer le morceau de Montesquieu sur la *Deuxième Guerre punique* donné à la page 83 de ce volume. Voir aussi le jugement de Thiers sur Annibal, dans les *Morceaux choisis à l'usage de la Classe de Troisième*, page 373.

2. Thiers dit avec plus de réserve : « Ce sont les balances de Dieu qu'il faudrait pour peser de tels hommes, et tout ce qu'on peut faire, c'est de saisir quelques-uns des traits les plus saillants de leurs imposantes physionomies. »

dant seize années, il ne lui échappe qu'une de ces fautes qui décident du sort des empires, et qui paraissent si étrangères à la nature d'un grand homme, qu'on peut les attribuer raisonnablement à un dessein de la Providence.

Infatigable dans les périls, inépuisable dans les ressources, fin, ingénieux, éloquent, savant même, et auteur de plusieurs ouvrages, Annibal eut toutes les distinctions qui appartiennent à la supériorité de l'esprit et à la force du caractère[1]; mais il manqua des hautes qualités du cœur : froid, cruel, sans entrailles, né pour renverser et non pour fonder des empires, il fut en magnanimité fort inférieur à son rival.

Jamais homme, en quittant son pays pour aller en exil, n'éprouva plus de douleur qu'Annibal en s'arrachant d'une terre étrangère pour rentrer dans sa patrie[2].

Il débarqua sur la côte d'Afrique avec les vieux soldats qui avaient traversé, comme lui, les Espagnes, les Gaules, l'Italie; qui montraient plus de faisceaux ravis à des préteurs, à des généraux, à des consuls, que tous les magistrats de Rome n'en faisaient porter devant eux. Annibal avait été trente-six ans absent de sa patrie[3] : il en était sorti enfant; il y revenait dans un âge avancé, ainsi qu'il le dit lui-même à Scipion. Quelles durent être les pensées de ce grand

1. Voir le portrait d'Annibal chez Tite-Live, au livre XXI, chapitre IV.

2. Chateaubriand traduit ici la célèbre phrase de Tite-Live (livre XXX, chap. XX) : « Raro quemquam alium, patriam exsilii causa relinquentem, mœstum magis abiisse ferunt quam Hannibalem hostium terra excedentem. »

3. Annibal avait été emmené en Espagne par son père Amilcar Barca, à l'âge de neuf ans; il y était resté de 238 à 229. Après le meurtre d'Amilcar, Annibal était retourné en Afrique. Il reparut au milieu des soldats quatre ans plus tard (225). Rappelé d'Italie l'an 202, Annibal fut exactement *trente-deux années* absent de sa patrie.

homme quand il revit Carthage, dont les murs et les habitants lui étaient presque étrangers! Deux de ses frères étaient morts; les compagnons de son enfance avaient disparu; les générations s'étaient succédé : les temples chargés de la dépouille des Romains furent sans doute les seuls lieux qu'Annibal pût reconnaître dans cette Carthage nouvelle. Si ses concitoyens n'avaient pas été aveuglés par l'envie, avec quelle admiration ils auraient contemplé ce héros, qui depuis trente ans versait son sang pour eux dans une région lointaine et les couvrait d'une gloire ineffaçable! Mais quand les services sont si éminents qu'ils excèdent les bornes de la reconnaissance, ils ne sont payés que par l'ingratitude. Annibal eut le malheur d'être plus grand que le peuple chez lequel il était né, et son destin fut de vivre et de mourir en terre étrangère.

Itinéraire de Paris à Jérusalem, VII^e^ Partie.

Le Colisée.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion[1]. Le soleil, qui se couchait, versait des fleuves d'or par toutes ces galeries, où roulait jadis le torrent des peuples; de fortes ombres sortaient en même temps

1. Le *Colisée*, qui est le plus grand amphithéâtre de l'ancienne Rome, fut commencé par Vespasien et terminé par Titus. Son vrai nom était *Amphithéâtre Flavien*, du nom de la famille Flavienne, à laquelle appartenait Vespasien. Les uns disent qu'il fut appelé *Colisée* à cause de sa grandeur (du bas latin *colossus*), les autres, à cause de la statue colossale de Néron qui en occupait autrefois l'emplacement. Au dix-septième siècle, le pape Benoît XIV fit élever au centre une croix et quatorze autels autour de l'arène, formant un *chemin de croix*.

de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs[1] de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs, qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone avaient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre[2]. Les voûtes qui répétaient les sons de la cloche chrétienne étaient l'ouvrage d'un empereur païen, marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem[3]. Sont-ce là d'assez hauts sujets de méditation, et croyez-vous qu'une ville où de pareils effets se reproduisent à chaque pas soit digne d'être vue?

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison et sous un autre aspect :

1. En terme d'architecture, un *massif* se dit d'un ouvrage de maçonnerie destiné à porter un piédestal, un perron, ou à recevoir un revêtement.

2. Douze mille Juifs, captifs de Jérusalem, travaillèrent, en effet, au Colisée.

3. Allusion à la prise et à la ruine de Jérusalem par Titus, l'an 70 de l'ère chrétienne.

j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi les herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge; on ne m'a point répondu : l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des chagrins récents, ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu : j'ai cru voir les décombres d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant : l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre; il va méditer sur les ruines des empires, il oublie qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris. Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre*, c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre longtemps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravée notre image, est, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre.

Voyage en Italie, lettre à M. de Fontanes.

Le dernier repas des martyrs.

Il y avait à Rome un antique usage : la veille de l'exécution des criminels condamnés aux bêtes, on leur donnait à la porte de la prison un repas public, appelé le repas libre[1]. Dans ce repas, on leur prodiguait toutes les délicatesses d'un somptueux festin : raffinement barbare de la loi, ou brutale clémence de la religion : l'une, qui voulait faire regretter la vie à

1. Ces mots de Chateaubriand sont l'épigraphe même de l'ode v (livre II) de Victor Hugo, intitulée : *Le Repas libre.*

ceux qui l'allaient perdre; l'autre, qui, ne considérant l'homme que dans les plaisirs, voulait du moins en combler l'homme expirant[1].

Ce dernier repas était servi sur une table immense, dans le vestibule de la prison. Le peuple, curieux et cruel, était répandu alentour, et des soldats maintenaient l'ordre. Bientôt les martyrs sortent de leurs cachots et viennent prendre leurs places autour du banquet funèbre : ils étaient tous enchaînés, mais de manière à pouvoir se servir de leurs mains. Ceux qui ne pouvaient marcher à cause de leurs blessures étaient portés par leurs frères. Eudore[2] se traînait appuyé sur les épaules de deux évêques, et les autres confesseurs[3], par pitié et par respect, étendaient leurs manteaux sous ses pas. Quand il parut hors de la porte, la foule ne put s'empêcher de pousser un cri d'attendrissement, et les soldats donnèrent à leur ancien capitaine le salut des armes. Les prisonniers se rangèrent sur les lits en face de la foule : Eudore et Cyrille[4] occupaient le centre de la table; les deux chefs des martyrs unissaient sur leurs fronts ce que la jeunesse et la vieillesse ont de plus beau : on eût cru voir Joseph et Jacob assis au banquet de Pharaon. Cyrille invita ses frères à distribuer au peuple ce

1. Cette même idée est ainsi rendue par Victor Hugo dans la pièce citée plus haut :

Rome offrait un festin à leur élite sainte :
Comme si, sur les bords du calice d'absinthe,
Versant un peu de miel,
Sa pitié des martyrs ignorait l'énergie,
Et voulait consoler par une folle orgie,
Ceux qu'appelait le Ciel.

2. Eudore, descendant de Philopœmen, le *Dernier des Grecs*, avait été envoyé à Rome comme otage, à l'âge de seize ans. L'empereur Galère, successeur de Dioclétien, l'avait condamné comme chrétien à être livré aux bêtes.

3. C'est-à-dire ceux qui s'apprêtent à confesser leur foi en versant leur sang.

4. Cyrille était un évêque de Lacédémone. Voir *les Martyrs*, livre II.

repas fastueux, afin de le remplacer par une simple agape, composée d'un peu de pain et de vin pur : la multitude étonnée faisait silence ; elle écoutait avidement les paroles des confesseurs.

« Ce repas, disait Cyrille, est justement appelé le repas libre, puisqu'il nous délivre des chaînes du monde et des maux de l'humanité. Dieu n'a pas fait la mort, c'est l'homme qui l'a faite. L'homme nous donnera demain son ouvrage, et Dieu, qui est auteur de la vie, nous donnera la vie. Prions, mes frères, pour ce peuple : il semble aujourd'hui touché de notre destinée ; demain il battra des mains à notre mort : il est bien à plaindre ! Prions pour lui et pour Galérius notre empereur. »

Et les martyrs priaient pour le peuple et pour Galérius leur empereur.

Les païens, accoutumés à voir les criminels se réjouir follement dans l'orgie funèbre ou se lamenter sur la perte de la vie, ne revenaient pas de leur étonnement. Les plus instruits disaient : « Quelle est donc cette assemblée de Catons qui s'entretiennent paisiblement de la mort la veille de leur sacrifice? Ne sont-ce point des philosophes, ces hommes qu'on nous représente comme les ennemis des dieux? Quelle majesté sur leur front! quelle simplicité dans leurs actions et dans leur langage! »

La foule disait : « Quel est ce vieillard qui parle avec tant d'autorité, et qui enseigne des choses si innocentes et si douces? Les chrétiens prient pour nous et pour l'empereur : ils nous plaignent, ils nous donnent leur repas ; ils sont couverts de plaies, et ils ne disent rien contre nous ni contre les juges. Leur Dieu serait-il le véritable Dieu? »

Tels étaient les discours de la multitude. Parmi tant de malheureux idolâtres, quelques-uns se retirèrent saisis de frayeur, quelques autres se mirent à pleurer, et criaient : « Il est grand le Dieu des chrétiens! Il est grand le Dieu des martyrs! »

Ils restèrent pour se faire instruire, et ils crurent en Jésus-Christ.

Quel spectacle pour Rome païenne! Quelle leçon ne lui donnait point cette communion des martyrs! Ces hommes qui devaient bientôt abandonner la vie continuaient à tenir entre eux des discours pleins d'onction et de charité : lorsque de légères hirondelles se préparent à quitter nos climats, on les voit se réunir au bord d'un étang solitaire ou sur la tour d'une église champêtre : tout retentit des doux chants du départ; aussitôt que l'aquilon se lève, elles prennent leur vol vers le ciel et vont chercher un autre printemps et une terre plus heureuse.

Les Martyrs, livre XXII.

Migration des écureuils.

Une flotte paisible, sur un lac solitaire, vogue en silence à la faveur des zéphyrs et à la clarté des étoiles. De petits écureuils noirs, après avoir dépouillé les noyers du voisinage, se sont résolus à chercher fortune et à s'embarquer pour une autre forêt. Aussitôt, élevant leurs queues et déployant au vent cette voile de soie, la race hardie tente fièrement l'inconstance des ondes, pirates imprudents, que l'amour des richesses transporte. La tempête se lève, la flotte va périr. Elle essaye de gagner le havre prochain; mais quelquefois une armée de castors s'oppose à la descente, dans la crainte que ces étrangers ne viennent piller les moissons. En vain les légers escadrons débarqués sur la rive se sauvent en montant sur les arbres et insultent du haut de ces remparts à la marche pesante des ennemis. Le génie l'emporte sur la ruse : des sapeurs s'avancent, minent le chêne, et le font tomber avec tous ses écureuils, comme une tour chargée de soldats, abattue par le bélier antique.

Il arrive bien d'autres malheurs à nos aventuriers, qui s'en consolent avec quelques fruits et quelques jeux : Athènes, prise par les Lacédémoniens, n'en fut ni moins aimable ni moins frivole. En remontant la rivière du nord, sur le paquebot de New-York à Albany[1], nous vîmes un de ces infortunés qui essayait inutilement de traverser le fleuve. On le retira de l'eau demi-noyé ; il était charmant, d'un noir d'ébène, et sa queue avait deux fois la longueur de son corps ; il fut rendu à la vie, mais il perdit la liberté : une jeune passagère en fit son esclave.

Génie du Christianisme, Ire Partie, livre V, ch. IX.

Les ruines.

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint, en outre, une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux, n'ont pu vivre cependant au delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi, les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature ; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte ? Celui qui le plaça dans les cieux est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines.

1. Capitale de l'État de New-York. Le premier bateau à vapeur, construit par Fulton en 1807, servit à la navigation entre Albany et New-York.

Il y a deux sortes de ruines : l'une, ouvrage du temps; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres, elle y sème des fleurs; entr'ouvrent-ils un tombeau, elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines; elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur, et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont, d'ailleurs, plus violentes et plus complètes que celles des âges : les seconds minent, les premiers renversent. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faux à l'homme; et le Temps nous voit avec épouvante ravager dans un clin d'œil ce qu'il eût mis des siècles à détruire[1].

Ibid., Ire Partie, livre V, ch. III.

1. Cette même idée a été développée par Mme de Staël dans son livre *De l'Allemagne*, IVe partie, chap. IX.

PROSATEURS DIVERS DU XIX^{E} SIÈCLE.

La sœur du lépreux.

En l'année 1797, un étranger, passant par la petite ville d'Aoste (Piémont), visita un lépreux qu'on avait relégué aux environs, dans la *Tour de la Frayeur*, pour préserver les citoyens de sa cruelle maladie. Celui-ci raconte au voyageur, avec une douceur résignée, l'emploi de son temps, les consolations qu'il reçoit de la religion et du spectacle de la nature. Dieu cependant lui a envoyé une grande épreuve. Une sœur, attaquée du même mal, et qui l'aidait à supporter ses souffrances, est morte. L'isolement est devenu pour lui complet. C'est cet épisode que raconte le lépreux.

L'étranger. Vous m'avez dit qu'une sœur vivait jadis avec vous et vous aidait à supporter vos souffrances. — *Le lépreux.* C'était le seul lien par lequel je tenais encore au reste des humains! Il plut à Dieu de le rompre et de me laisser isolé et seul au milieu du monde. Son âme était digne du ciel qui la possède, et son exemple me soutenait contre le découragement qui m'accable souvent depuis sa mort. Nous ne vivions cependant pas dans cette intimité délicieuse dont je me fais une idée, et qui devrait unir des amis malheureux. Le genre de nos maux nous privait de cette consolation. Lors même que nous nous rapprochions pour prier Dieu, nous évitions réciproquement de nous regarder, de peur que le spectacle de nos maux ne troublât nos méditations; et nos regards n'osaient plus se réunir que dans le ciel. Après nos prières, ma sœur se retirait ordinairement dans sa cellule ou sous les noisetiers qui terminent le jardin, et nous vivions presque toujours séparés. — *L'étranger.* Mais pourquoi vous imposer cette dure contrainte? — *Le lépreux.* Lorsque ma sœur fut attaquée par la maladie contagieuse dont toute ma famille a été la victime, et qu'elle vint partager ma retraite, nous ne nous étions jamais vus : son effroi fut extrême

en m'apercevant pour la première fois. La crainte de l'affliger, la crainte plus grande encore d'augmenter son mal en l'approchant, m'avait forcé d'adopter ce triste genre de vie. La lèpre n'avait attaqué que sa poitrine, et je conservais encore quelque espoir de la voir guérir. Vous voyez ce reste de treillage que j'ai négligé : c'était alors une haie de houblons, que j'entretenais avec soin, et qui partageait le jardin en deux parties. J'avais ménagé de chaque côté un petit sentier, le long duquel nous pouvions nous promener et converser ensemble sans nous voir et sans trop nous approcher.— *L'étranger.* On dirait que le Ciel se plaisait à empoisonner les tristes jouissances qu'il vous laissait.— *Le lépreux.* Mais, du moins, je n'étais pas seul alors ; la présence de ma sœur rendait cette retraite vivante. J'entendais le bruit de ses pas dans ma solitude. Quand je revenais, à l'aube du jour, prier Dieu sous ces arbres, la porte de la tour s'ouvrait doucement, et la voix de ma sœur se mêlait insensiblement à la mienne. Le soir, lorsque j'arrosais mon jardin, elle se promenait quelquefois au soleil couchant, ici, au même endroit où je vous parle, et je voyais son ombre passer et repasser sur mes fleurs. Lors même que je ne la voyais pas, je trouvais partout des traces de sa présence. Maintenant il ne m'arrive plus de rencontrer sur mon chemin une fleur effeuillée, ou quelques branches d'arbrisseaux qu'elle y laissait tomber en passant : je suis seul ; il n'y a plus ni mouvement ni vie autour de moi, et le sentier qui conduisait à son bosquet favori disparaît déjà sous l'herbe. Sans paraître s'occuper de moi, elle veillait sans cesse à ce qui pouvait me faire plaisir. Lorsque je rentrais dans ma chambre, j'étais quelquefois surpris d'y trouver des vases de fleurs nouvelles, ou quelque beau fruit qu'elle avait soigné elle-même. Je n'osais pas lui rendre les mêmes services, et je l'avais même priée de ne jamais entrer dans ma chambre ; mais qui peut mettre des bornes à l'affection d'une

sœur? Un seul trait pourra vous donner une idée de sa tendresse pour moi. Je marchais une nuit à grands pas dans ma cellule, tourmenté de douleurs affreuses. Au milieu de la nuit, m'étant assis un instant pour me reposer, j'entendis un bruit léger à l'entrée de ma chambre. J'approche, je prête l'oreille : jugez de mon étonnement! c'était ma sœur qui priait Dieu en dehors sur le seuil de ma porte. Elle avait entendu mes plaintes. Sa tendresse lui avait fait craindre de me troubler; mais elle venait pour être à portée de me secourir au besoin. Je l'entendis qui récitait à voix basse le *Miserere*. Je me mis à genoux près de la porte, et, sans l'interrompre, je suivis mentalement ses paroles ; mes yeux étaient pleins de larmes. Qui n'eût été touché d'une telle affection? Lorsque je crus que sa prière était terminée : « Adieu, ma sœur, lui « dis-je à voix basse, adieu, retire-toi, je me sens un « peu mieux : que Dieu te bénisse et te récompense de « ta pitié! » Elle se retira en silence, et sans doute sa prière fut exaucée : car je dormis enfin quelques heures d'un sommeil tranquille..... Mais hélas! depuis quelque temps je m'apercevais que sa perte était inévitable, et tel était son triste sort, que j'étais forcé de la désirer. Un soir je la conduisis lentement jusque dans les noisetiers; je lui formai un coussin avec des feuilles sèches, qu'elle y avait rassemblées elle-même, et, l'ayant couverte d'un voile afin de la préserver de l'humidité de la nuit, je me plaçai auprès d'elle; mais elle désira être seule dans sa dernière méditation : je m'éloignai sans la perdre de vue. Je voyais son voile s'élever de temps en temps et ses mains blanches se diriger vers le Ciel. Comme je me rapprochais du bosquet, elle me demanda de l'eau : j'en apportai dans sa coupe; elle y trempa ses lèvres, mais elle ne put boire. « Je sens ma fin, me dit-elle « en détournant la tête, ma soif sera bientôt étanchée « pour toujours. Soutiens-moi, mon frère, aide ta « sœur à franchir ce passage désiré, mais terrible.

« Soutiens-moi, récite la prière des agonisants. » Ce furent les dernières paroles qu'elle m'adressa. J'appuyai sa tête contre mon sein ; je récitai la prière des agonisants : « Passe à l'éternité, lui disais-je, ma « chère sœur, délivre-toi de la vie ; laisse cette dé- « pouille dans mes bras ! » Pendant trois heures je la soutins ainsi dans la dernière lutte de la nature ; elle s'éteignit enfin doucement, et son âme se détacha sans effort de la terre. — *L'étranger.* Combien ont dû vous paraître tristes les premiers jours qui suivirent la mort de cette sœur chérie ! — *Le lépreux.* Je fus longtemps dans une espèce de stupeur qui m'ôtait la faculté de sentir toute l'étendue de mon infortune ; lorsque enfin je revins à moi, et que je fus à même de juger de ma situation, ma raison fut prête à m'abandonner.

Xavier de Maistre.

Né à Chambéry en 1764, Xavier de Maistre entra d'abord au service militaire. Il avait vingt-six ans et était en garnison à Alexandrie (royaume d'Italie), lorsqu'il écrivit son premier ouvrage, le *Voyage autour de ma Chambre,* d'une fine observation morale, relevée d'une pointe d'*humour* et de malice aimable, qui n'exclut pas le sérieux et l'émotion. Quand la Savoie fut réunie à la France, le comte Xavier passa au service de la Russie et parvint au grade de général. En Russie il avait retrouvé son illustre frère, Joseph de Maistre, ambassadeur du roi de Piémont. Ce fut à Saint-Pétersbourg qu'il composa les trois récits qui sont restés dans toutes les mémoires : *le Lépreux de la Cité d'Aoste*, où l'intérêt est dans le spectacle d'une infirmité physique adoucie par la résignation ; *les Prisonniers du Caucase* et *la Jeune Sibérienne*, d'un pathétique si vrai, si simple et si sobre dans l'expression. Xavier de Maistre a laissé aussi quelques jolies pièces de vers, qui, pour la grâce et l'émotion, sont dignes de ses autres écrits. Nous en citerons une dans la partie de ce volume consacrée aux poètes. Le comte Xavier de Maistre est mort en 1852 à Saint-Pétersbourg, à l'âge de près de 89 ans.

Naufrage de la « Blanche Nef[1] ».

La flotte fut rassemblée au mois de décembre dans le port de Barfleur[2]. Au moment du départ, un certain Thomas, fils d'Étienne, vint trouver le roi, et, lui offrant un marc d'or[3], lui parla ainsi : « Étienne, fils d'Érard, mon père, a servi toute sa vie le tien sur mer, et c'est lui qui conduisait le vaisseau sur lequel ton père monta pour aller à la conquête ; seigneur roi, je te supplie de me bailler[4] en fief le même office : j'ai un navire appelé *la Blanche Nef*, et disposé comme il convient. » Le roi répondit qu'il avait choisi le navire sur lequel il voulait passer, mais que, pour faire droit à la requête du fils d'Étienne, il confierait à sa conduite ses deux fils, sa fille et tout leur cortège. Le vaisseau qui devait porter le roi mit le premier à la voile par un vent du sud, au moment où le jour baissait, et le lendemain matin il aborda heureusement en Angleterre ; un peu plus tard, sur le soir, partit l'autre navire ; les matelots qui le conduisaient avaient demandé du vin au départ, et les jeunes passagers leur en avaient fait distribuer avec profusion. Le vaisseau était manœuvré par cinquante rameurs habiles ; Thomas, fils d'Étienne, tenait le gouvernail, et ils naviguaient rapidement par un beau clair de lune, lon-

1. Henri Ier, roi d'Angleterre, fils de Guillaume le Conquérant, était passé en France pour combattre Louis VI, qui voulait assurer la Normandie à Guillaume Cliton, neveu du roi anglais. L'intention de Louis VI était d'empêcher que le duché normand demeurât réuni à l'Angleterre. Louis VI fut battu. Au mois de décembre 1120, Henri Ier se prépara à repasser le détroit pour rentrer dans son royaume.

2. Petit port sur la Manche, à 26 kilomètres est de Cherbourg.

3. L'usage étant de payer un droit, quand on prenait possession d'un office, Thomas offrait au roi un marc d'or pour succéder à son père. La valeur numéraire du marc d'or a varié suivant les époques.

4. *Bailler en fief* est le terme féodal pour dire que la charge est concédée sous condition de certaines redevances.

geant la côte voisine de Barfleur. Les matelots, animés par le vin, faisaient force de rames pour atteindre le vaisseau du roi. Trop occupés de ce désir, ils s'engagèrent imprudemment parmi des rochers à fleur d'eau dans un lieu alors appelé le *Ras de Catte*, aujourd'hui Ras de Catteville[1]. *La Blanche Nef* donna contre un écueil, de toute la vitesse de sa course, et s'entr'ouvrit par le flanc gauche : l'équipage poussa un cri de détresse qui fut entendu sur les vaisseaux du roi, déjà en pleine mer; mais personne n'en soupçonna la cause. L'eau entrait en abondance : le navire fut bientôt englouti avec tous les passagers, au nombre de trois cents personnes, parmi lesquelles il y avait dix-huit femmes. Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue[2], qui resta flottante sur l'eau : c'était un boucher de Rouen, nommé Bérauld, et un jeune homme de naissance plus relevée, appelé Godefroi, fils de Gilbert de l'Aigle.

Thomas, le patron de *la Blanche Nef*, après avoir plongé une fois, revint à la surface de l'eau; apercevant les têtes des deux hommes qui tenaient la vergue : « Et le fils du roi, leur dit-il, qu'est-il arrivé « de lui? — Il n'a point reparu, ni lui, ni son frère, ni « sa sœur, ni personne de leur compagnie. — Mal- « heur à moi! » s'écria le fils d'Étienne, et il replongea volontairement. Cette nuit de décembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le bois qui le soutenait, et descendit au fond de la mer en recommandant à Dieu son compagnon. Bérauld, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son justaucorps de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau : il fut le seul qui vit revenir le jour; des pêcheurs le

1. *Le Raz de Catteville* ou *Gatteville* est le promontoire qui termine la presqu'île du Cotentin à l'est. On y a élevé en 1834 un phare haut de 80 mètres.

2. La *vergue* est la pièce de bois qui porte la voile.

recueillirent dans leur barque; il survécut, et c'est de lui qu'on apprit les détails de l'événement[1].

AUGUSTIN THIERRY.

Né à Blois en 1795, Augustin Thierry a rappelé lui-même comment, encore enfant, à la lecture des *Martyrs* de Chateaubriand, il avait pressenti et reconnu sa vocation historique. S'il mêla à ses premiers essais des préoccupations et même des passions politiques, il s'en affranchit bientôt, et deux grandes œuvres ont placé Augustin Thierry au premier rang de nos historiens contemporains : *l'Histoire de la Conquête d'Angleterre par les Normands* et *les Récits des Temps Mérovingiens*. Son mérite est de réunir à la vérité du détail toujours pris à sa première source la sévère exactitude de la science moderne. Devenu aveugle, il continua ses travaux, « faisant amitié avec les ténèbres ». Il acheva ainsi son *Essai sur l'Histoire de la Formation et des Progrès du Tiers État*. Augustin Thierry mourut en 1856. « Aveugle, a-t-il écrit, et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même : c'est le dévouement à la science. »

La mère et la fille.

C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait

1. Ce désastre eut pour la France de graves conséquences. Henri Ier n'avait plus qu'une fille, Mathilde, veuve de l'empereur Henri V. Il la déclara son héritière, et, en 1127, il la maria à Geoffroi, comte d'Anjou, surnommé *Plantagenêt*. Le mariage de Mathilde porta jusqu'à la Loire la domination anglo-normande.

à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de la lampe venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regarda en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs ; puis elle lui dit : « Ma mère, vous n'avez pas toujours été dans ce dénûment. »

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs répondit : « Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait. »

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps; ensuite elle reprit :

« Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation; cependant vous me restiez ; mais je ne sentais qu'une chose alors.

« Depuis, j'ai pensé que s'il vivait, et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait ; et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui. »

La jeune fille ne répondit rien, mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta : « Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout?

« Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et, ce peu, le gagner par notre travail; mais ce peu ne suffit-il pas? Et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail ?

« Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour, et combien ne l'ont pas ! un abri, et combien ne savent où se retirer !

« Il vous a, ma fille, donnée à moi : de quoi me plaindrais-je ? »

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix : « Ma fille, dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup.

« Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus, ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant.

« Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde ; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde..... »

A quelque temps de là une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait, et l'air retentissait de leurs chants d'allégresse.

LAMENNAIS.

Lamennais naquit à Saint-Malo en 1782. Ame ardente, inquiète, dominée par son imagination, extrême en tout, il n'entra définitivement dans les ordres qu'en 1816, à l'âge de trente-quatre ans. L'année suivante, il fit paraître le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*. Le succès fut éclatant ; mais le second volume souleva de vives controverses. Condamné en 1832 pour des erreurs de doctrine par le pape Grégoire XVI, Lamennais ne se soumit pas à cette censure. Sa révolte éclata dans le livre intitulé les *Paroles d'un Croyant* (1834), écrit en versets avec des réminiscences bibliques, où se rencontrent quelques tableaux d'une grande douceur. D'année en année Lamennais s'assombrit davantage, et il mourut séparé de l'Église en 1854.

L'enlèvement de la redoute.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir.

« Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir.

Je trouvai le colonel au bivac. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais, après avoir lu la lettre de recommandation du général B***, il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur les champs de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec les proportions presque gigantesques de sa personne. On me dit qu'il devait cette voix étrange à une balle qui l'avait percé de part en part à la bataille d'Iéna [1].

En apprenant que je sortais de l'école de Fontainebleau, il fit la grimace, et dit : « Mon lieutenant est mort hier... » Je compris qu'il voulait dire : « C'est vous qui devez le remplacer, et vous n'en êtes pas capable. » Un mot piquant me vint sur les lèvres, mais je me contins.

La lune se leva derrière la redoute de Cheverino, située à deux portées de canon de notre bivac. Elle était large et rouge comme cela est ordinaire à son lever. Mais ce soir elle me parut d'une grandeur extraordinaire. Pendant un instant, la redoute se détacha en noir sur le disque éclatant de la lune. Elle ressemblait au cône d'un volcan au moment de l'éruption.

Un vieux soldat, auprès de qui je me trouvais, remarqua la couleur de la lune. « Elle est bien rouge », dit-il, « c'est signe qu'il en coûtera bon pour l'avoir, cette fameuse redoute! » J'ai toujours été superstitieux, et cet augure, dans ce moment surtout, m'affecta. Je me couchai, mais je ne pus dormir. Je me

1. Ville du grand-duché de Saxe-Weimar. Napoléon y battit les Prussiens le 14 octobre 1806.

levai, et je marchai quelque temps, regardant l'immense ligne de feux qui couvrait les hauteurs au delà du village de Cheverino.

Lorsque je crus que l'air frais et piquant de la nuit avait assez rafraîchi mon sang, je revins auprès du feu ; je m'enveloppai soigneusement de mon manteau, et je fermai les yeux, espérant ne pas les ouvrir avant le jour. Mais le sommeil me tint rigueur. Insensiblement mes pensées prenaient une teinte lugubre. Je me disais que je n'avais pas un ami parmi les cent mille hommes qui couvraient la plaine. Si j'étais blessé, je serais dans un hôpital, traité sans égards par des chirurgiens ignorants. Ce que j'avais entendu dire des opérations chirurgicales me revint à la mémoire. Mon cœur battait avec violence, et machinalement je disposais comme une espèce de cuirasse le mouchoir et le portefeuille que j'avais sur la poitrine. La fatigue m'accablait, je m'assoupissais à chaque instant, et à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force, et me réveillait en sursaut.

Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane, j'étais tout à fait endormi. Nous nous mîmes en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

Vers les trois heures un aide de camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se replier et rentrer dans la redoute.

Un corps d'artillerie vint s'établir à notre droite, un autre à notre gauche, mais tous les deux bien en avant de nous. Ils commencèrent un feu très vif sur l'ennemi, qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous, car ils tiraient de préférence sur nos canonniers, passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

Aussitôt que l'ordre de marcher en avant eut été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste, je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on ne s'imaginât que j'avais peur. Les boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisque enfin j'étais sous le feu d'une batterie.

Le colonel passa devant notre compagnie ; il m'adressa la parole : « Eh bien! vous allez en voir de grises, pour votre début. » Je souris d'un air tout à fait martial, en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

Il paraît que les Russes s'aperçurent du peu d'effet de leurs boulets : car ils les remplacèrent par des obus, qui pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où nous étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon shako, et tua un homme auprès de moi.

« Je vous fais mon compliment, me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon shako : vous en voilà quitte pour la journée. » Je connaissais cette superstition militaire qui croit que ce mot *non bis in idem* est un axiome aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon shako. « C'est faire saluer les gens sans cérémonie », dis-je aussi gaiement que je pus. Cette mauvaise plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. « Je vous félicite, reprit le capitaine :

vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir : car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte; et, ajouta-t-il d'un ton plus bas et plus honteux, leurs noms commençaient toujours par un P. »

Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été, aussi bien que moi, frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentiments à personne, et que je devais toujours paraître froidement intrépide.

Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la gorge; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie, qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit : souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit. A tout prendre, me dis-je, une bataille n'est pas une chose si terrible.

Nous avancions au pas de course, précédés de tirailleurs; tout à coup les Russes poussèrent trois hourras, trois hourras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer. « Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine, cela ne présage rien de bon. » Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyants, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute; les palissades avaient été brisées, et la terre boule-

versée par nos boulets. Les soldats s'élancèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de *Vive l'Empereur!* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre, on apercevait derrière leur parapet à demi détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par le fusil élevé. Dans une embrasure à quelques pieds de nous, un homme tenant un boute-feu[1] était auprès d'un canon.

Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. « Voilà la danse qui va commencer! s'écria mon capitaine. Bonsoir. » Ce furent les dernières paroles que je lui entendis prononcer.

Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissements. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi.

A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet, en criant *Vive l'Empereur!* il fut suivi aussitôt de tous les survivants. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment.

1. C'est un bâton garni à son extrémité d'une mèche pour mettre le feu au canon.

On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire! et, la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts, sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Les canons surtout étaient encombrés sous des tas de cadavres. Environ deux cents hommes debout, en uniforme français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

Le colonel était renversé tout sanglant, sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empressaient autour de lui : je m'approchai : « Où est le plus ancien capitaine? » demandait-il à un sergent. Le sergent haussa les épaules d'une manière très expressive. — « Et le plus ancien lieutenant? — Voici monsieur, qui est arrivé d'hier, » dit le sergent d'un ton tout à fait calme. Le colonel sourit amèrement. — « Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force; mais le général C*** va nous faire soutenir.—Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé? — Flambé, mon cher, mais la redoute est prise. »

PROSPER MÉRIMÉE.

Prosper Mérimée, né à Paris en 1803, se fit d'abord connaître, en 1825, par quelques essais dramatiques en prose. Un peu plus tard il peignait avec un vif éclat de couleurs une suite de scènes empruntées à l'histoire de l'insurrection des paysans contre les seigneurs pendant la captivité du roi Jean en Angleterre (1358). Nommé en 1834 inspecteur des monuments historiques, il fit, en cette qualité, plusieurs voyages en France et en Corse, qui lui donnèrent l'occasion d'écrire des relations où l'archéologie est animée par les souvenirs de l'histoire. Mérimée, d'ailleurs, consacra une part importante de sa vie aux études historiques. Il a laissé, dans ce genre, des pages

remarquables. Mais ce qui a illustré surtout le nom de Mérimée, c'est une suite de récits courts et dramatiques, dont *Colomba* est le plus célèbre. « Mérimée, a dit un juge délicat, abrège tout pour que la lumière ainsi concentrée attire plus les regards; il montre les choses en s'abstenant de les décrire; il produit chez le lecteur les sentiments les plus pathétiques en contenant les siens, et, par cet art savant, il se serait placé au rang d'écrivain parfait, si, en voilant tout, en cachant tout, il avait pu aussi cacher son art [1]. »

Caractère de l'histoire : qualité principale de l'historien.

De toutes les productions, la plus pure, la plus chaste, la plus sévère, la plus haute et la plus humble à la fois, c'est l'histoire. Cette muse, fière, clairvoyante et modeste, a besoin surtout d'être vêtue sans apprêt. Il lui faut de l'art sans doute, et, s'il y en a trop, si on le découvre, toute dignité, toute vérité disparaît : car cette simple et noble créature a voulu vous tromper, et dès lors toute confiance en elle est perdue. Qu'on exagère la terreur sur la scène tragique, le rire sur la scène comique; que dans l'épopée, l'ode, l'idylle, on grandisse ou embellisse les personnages, qu'on fasse les héros toujours intrépides, les bergères toujours jolies, qu'en un mot on trompe un peu dans ces arts, qui tous s'appellent l'art de la fiction, personne ne peut se prétendre trompé, car tout le monde est averti; et encore je conseillerais aux auteurs de fictions de rester vrais, quoique dispensés d'être exacts. Mais l'histoire, mentir dans le fond, dans la forme, dans la couleur, c'est chose intolérable ! L'histoire ne dit pas : « Je suis la fiction »; elle dit : « Je suis la vérité ».

Imaginez un père sage, grave, aimé et respecté de ses enfants, qui, voulant les instruire, les rassemble et leur dit : « Je vais vous conter ce que mon aïeul, ce

1. *La Délicatesse dans l'Art* par Constant Martha, page 121.

que mon père ont fait, ce que j'ai fait moi-même, pour conduire où elles en sont la fortune et la dignité de notre famille. Je vais vous conter leurs bonnes actions, leurs fautes, leurs erreurs, tout enfin pour vous éclairer, vous instruire, et vous mettre dans la voie du bien-être et de l'honneur. » Tous les enfants sont réunis; ils écoutent avec un silence religieux. Comprenez-vous ce père enjolivant ses récits, les altérant sciemment, et donnant à ses enfants, qui lui sont si chers, une fausse idée des affaires, des peines, des plaisirs de la vie ? L'histoire, c'est ce père instruisant ses enfants. Après une telle définition, la comprenez-vous prétentieuse, exagérée, fardée ou déclamatoire ? Je supporte tout, je l'avoue, de tous les arts; mais la moindre prétention de la part de l'histoire me révolte. Dans la composition, dans le drame [1], dans les portraits, dans le style, l'histoire doit être vraie, simple et sobre.

Or, quel est, entre tous les genres d'esprit, celui qui lui conservera le plus ses qualités essentielles ? Evidemment l'esprit profondément intelligent, qui voit les choses telles qu'elles sont, les voit juste, et les veut rendre comme il les a vues. L'intelligence complète des choses en fait sentir la beauté naturelle, et les fait aimer au point de ne vouloir rien ajouter, rien retrancher, et de chercher exclusivement la perfection de l'art dans leur exacte reproduction....

C'est cette qualité, appliquée aux grands objets de l'histoire, qui, à mon avis, convient essentiellement au narrateur, et qui, lorsqu'elle existe, amène bientôt à sa suite toutes les autres, pourvu qu'au don de la nature on joigne l'expérience, née de la pratique. En effet, avec ce que je nomme l'intelligence, on démêle bien le vrai du faux; on ne se laisse pas tromper par les vaines traditions ou les faux bruits de l'histoire; on a de la critique, on saisit bien le caractère des

1. C'est-à-dire dans le récit des événements.

hommes et des temps ; on n'exagère rien, on ne fait rien trop grand ou trop petit, on donne à chaque personnage ses traits véritables ; on écarte le fard, de tous les ornements le plus malséant en histoire ; on peint juste ; on entre dans les secrets ressorts des choses ; on comprend et on fait comprendre comment elles se sont accomplies : diplomatie, administration, guerre, marine, on met ces objets si divers à la portée de la plupart des esprits, parce qu'on a su les saisir dans leur généralité intelligible à tous ; et quand on est arrivé ainsi à s'emparer des nombreux éléments dont un vaste récit doit se composer, l'ordre dans lequel il faut les présenter, on le trouve dans l'enchaînement même des événements : car celui qui a su saisir le lien mystérieux qui les unit, la manière dont ils se sont engendrés les uns les autres, a découvert l'ordre de narration le plus beau, parce que c'est le plus naturel ; et si, de plus, il n'est pas de glace devant les grandes scènes de la vie des nations, il mêle fortement le tout ensemble, le fait succéder avec aisance et vivacité ; il laisse au fleuve du temps sa fluidité, sa puissance, sa grâce même, en ne forçant aucun de ses mouvements, en n'altérant aucun de ses heureux contours ; enfin, dernière et suprême condition, il est équitable, parce que rien ne calme, n'abat les passions comme la connaissance profonde des hommes. Je ne dirai pas qu'elle fait tomber toute sévérité, car ce serait un malheur ; mais quand on connaît l'humanité et ses faiblesses, quand on sait ce qui la domine et l'entraîne, sans haïr moins le mal, sans aimer moins le bien, on a plus d'indulgence pour l'homme qui s'est laissé aller au mal par les mille entraînements de l'âme humaine, et on n'adore pas moins celui qui, malgré toutes les basses attractions, a su tenir son cœur au niveau du beau, du bon et du grand [1].

THIERS.

1. Cette page de Thiers est remplie d'idées justes exprimées avec

Thiers naquit à Marseille en 1797. Esprit souple et délié, net et pratique, propre à tout comprendre, il était, par la diversité même de ses tendances, prédestiné aux études historiques comme à l'activité de la vie politique. C'est par l'*Histoire de la Révolution française* et surtout par l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* que Thiers s'est placé au premier rang des historiens contemporains. Sa qualité essentielle est bien, en effet, *l'intelligence*, c'est-à-dire la faculté de comprendre et d'exprimer tout avec netteté. Il excelle à porter tour à tour sur chaque point du tableau une lumière égale, qui ne dissimule ni n'exagère rien ; il sait intéresser aux questions les plus ingrates et les plus complexes. Le style de Thiers a les caractères de son esprit : clair, naturel, transparent. Thiers est mort en 1877.

Une veuve vendéenne [1].

Au lever du jour, on entendit de toutes parts résonner les clairons et battre les tambours. Bientôt on put voir les bataillons défiler au loin dans la plaine. Des messagers qu'on avait envoyés aux informations rapportèrent que les troupes se dirigeaient vers le château de la Pénissière, qui se préparait, assurait-on, à faire bonne résistance.

Mme de Grand-Lieu avait pris place à sa fenêtre, observant, écoutant avec une horrible anxiété, l'œil fixe, l'oreille avide, le cœur haletant. M. de Kérouare se tenait debout près de sa fille. Tous les serviteurs étaient rassemblés dans la chambre de leur jeune

une vivacité nette et charmante. On a cependant, et non sans raison, contesté quelques-unes des propositions de l'écrivain. Par exemple, on a trouvé que Thiers, d'une qualité essentielle à l'historien, l'intelligence, faisait à tort la qualité unique et universelle. Quelques points de cette théorie ont été débattus par Sainte-Beuve dans une de ses causeries. Voir *Causeries du Lundi*, tome XII, page 168 et suiv.

1. Les guerres de Vendée commencèrent après la mort de Louis XVI, au mois de mars 1793, et durèrent jusqu'en 1796. C'est un épisode de ces guerres qui est présenté dans ces pages.

maîtresse. La Pénissière est si près de Kérouare que Mme de Grand-Lieu aurait pu en apercevoir la toiture, sans les massifs de verdure qui la lui cachaient.

Tout à coup un roulement de tambours se fit entendre, et presque au même instant la fusillade s'engagea.

On pouvait distinguer l'attaque et la riposte, et, pour ainsi dire, les demandes et les réponses. De loin en loin, de sourdes explosions, puis des coups isolés, puis de longs silences plus lugubres, plus effrayants que le bruit même.

Vers le milieu du jour, on aperçut une épaisse fumée s'élevant au-dessus du bois : c'était la Pénissière qui brûlait. La fusillade s'était ralentie, mais les chants avaient redoublé parmi les assiégés, qui, triomphant de leur désastre, remplissaient l'air des joyeux éclats de leurs voix et de leurs instruments.

Marie[1] n'avait pas bougé de la fenêtre où elle avait pris place; seulement, la pâleur de son front s'était illuminée, et ses yeux brillaient d'une fiévreuse ardeur.

Tout à coup une troupe de cavaliers au galop déboucha du bois dans la vallée. L'un d'eux s'en détacha brusquement et se dirigea vers le château de Kérouare avec la rapidité d'un caillou lancé par une fronde.

C'était un jeune gentilhomme des environs de Mortagne, le vicomte de W***, ami d'enfance de M. de Grand-Lieu, bien connu au château de Kérouare. Il avait ses vêtements en désordre, les mains et le visage noircis par la poudre; son front saignait d'une blessure profonde.

— Qu'avez-vous fait de M. de Grand-Lieu? s'écria la jeune femme; qu'avez-vous fait de mon mari ?

— Il est resté seul vivant au milieu des flammes.

— Alors, ces coups de feu ?...

1. *Marie* est le prénom de Mme de Grand-Lieu.

— C'est lui qui vit et se défend encore.

— Partez, monsieur ! s'écria-t-elle ; on doit être à votre poursuite. Et nous, mon père, allons, allons sauver M. de Grand-Lieu ou mourir avec lui !

Sa voix était éclatante, et son visage illuminé.

Au même instant, une détonation retentit.

— Mort ! s'écria Marie en tombant à genoux.

On écouta : plus rien ! Cette explosion fut la dernière ; aucune autre n'y répondit.

Le soir de cette mémorable journée, on vit un spectacle digne d'une éternelle pitié. Mme de Grand-Lieu et son père sortirent du château de Kérouare et se dirigèrent vers la Pénissière, suivis de tous leurs serviteurs. Le vieux comte marchait tête nue, appuyé sur le bras de sa fille : Andromaque et le vieux Priam allant redemander les dépouilles d'Hector ! Le cortège s'écoula lentement le long des sentiers. Tous étaient silencieux : comme leur maître, les serviteurs avaient le front découvert. Marie ne chancela pas une fois durant ce trajet funèbre. Son pas était ferme ; ses yeux ne pleuraient pas. Elle soutenait la démarche tremblante de son père. Au bout de deux heures, ils s'arrêtèrent devant la cour de la Pénissière. M. de Kérouare et Mme de Grand-Lieu s'étant présentés à la porte, deux factionnaires les repoussèrent durement ; mais un jeune officier parut, et, s'inclinant avec respect devant cette muette douleur, qu'il comprit sans l'interroger, il donna des ordres pour qu'on laissât entrer le vieillard et sa fille.

Ils entrèrent. Les ruines fumaient encore. La cour était jonchée de cadavres, les uns appartenant à la troupe, les autres qu'on avait arrachés à l'incendie, tous frappés par devant, défigurés et à peine reconnaissables.

Les vivants bivouaquaient au milieu des morts.

Marie s'avança, sans faiblir, au milieu de toutes ces horreurs. Elle se pencha sur chaque cadavre, les examina tous, froidement, un à un, et s'assura que

celui de M. de Grand-lieu manquait. Un éclair d'espérance traversa son âme désolée.

— Est-ce là, monsieur, tous les morts trouvés dans la place ? demanda-t-elle d'une voix émue au jeune officier.

— Tous, oui, madame.

— Et pensez-vous, monsieur, les avoir tous arrachés des flammes ? ajouta M. de Kérouare. L'incendie n'en a-t-il pu consumer quelques-uns ?

— Quelques-uns ont été peut-être ensevelis sous les décombres, répliqua l'officier ; mais je ne le pense pas.

— Il est sauvé ! s'écria Marie dans son cœur.

En tournant la tête, elle aperçut un soldat qui, par un geste silencieux, lui indiquait un coin de la cour ombragé par un mûrier. Marie frissonna, marcha droit au lieu indiqué, poussa un cri, et tomba sur le corps sans vie de M. de Grand-Lieu.

M. de Grand-Lieu avait reçu trois coups de feu dans la poitrine, mais son visage était calme et serein ; ses belles mains avaient la mate blancheur de l'albâtre.

La douleur de Marie fut grave, sans larmes, sans éclat. Au bout d'une heure, elle se releva, et, s'approchant de M. de Kérouare, qui s'était assis à quelques pas de distance, courbé sur ses genoux tremblants :

— Du courage, mon père ! dit-elle en lui tendant la main.

Ils s'avancèrent vers l'officier pour lui demander la permission d'enlever le corps de M. de Grand-Lieu.

— C'est mon mari, dit la jeune femme.

— C'est mon fils, ajouta le vieillard.

Le jeune homme donna aussitôt des ordres pour qu'on préparât un brancard de feuillage sur lequel on étendit les dépouilles mortelles du guerrier vendéen Quatre serviteurs du château de Kérouare le soule-

vèrent sur leurs épaules. Lorsque le convoi sortit de la cour, le tambour battit; rangés de front sur une ligne, les soldats présentèrent les armes, et l'officier salua avec la lame de son sabre.

Le brancard marchait en tête; M. de Kérouare et sa fille venaient ensuite, escortés du reste de leurs serviteurs.

A partir de ce jour, on vit tous les soirs, à la même heure, Mme de Grand-Lieu, en habits de deuil, venir s'agenouiller ou s'asseoir sur la tombe de son mari. Elle y restait de longues heures, et plus d'une fois M. de Kérouare fut obligé de l'en arracher.

Souvent aussi on la voyait errer, comme une ombre plaintive, autour du château de la Pénissière.

En moins de quelques mois, ses yeux se creusèrent, son front se flétrit, ses lèvres se décolorèrent. Elle ne souffrait plus : elle s'éteignait.

Elle mourut juste un an après la mort de son mari, le jour anniversaire du combat de la Pénissière.

JULES SANDEAU.

Né à Aubusson en 1811, Jules Sandeau est un des écrivains de notre temps qui ont fait le plus honneur aux lettres par le respect qu'il leur a porté. Ses principaux romans sont *Marianna*, *Fernand*, *le Docteur Herbeau*, *Mademoiselle de la Seiglière*, *la Maison de Penarvan*, etc. Ce qui distingue les œuvres de Jules Sandeau, c'est une même inspiration d'honnêteté morale qui donne à la vertu et au devoir l'avantage sur la passion. Conteur aimable, naturel, qui a de l'émotion et de la gaieté, Jules Sandeau a ce rare privilège d'avoir laissé des types pleins de vérité qui ne s'effacent pas de la mémoire, les vieux marins bretons de *la Maison de Penarvan*, les aristocrates qui gardent, avec leurs préjugés, le culte de leur foi, de leurs traditions, de leurs vertus de race. On comprend qu'il soit sorti des romans de Jules Sandeau de très agréables comédies de caractère. C'est avec M. Émile Augier qu'il a écrit une des plus piquantes comédies conservées au répertoire du théâtre français : *le Gendre de M. Poirier*, satire sans amertume des vanités bourgeoises. Jules Sandeau est mort en 1883

Il y a une éducation pour chaque âge de la vie.

Quand les enfants sont élevés, que reste-t-il à l'homme ? A-t-il encore quelque chose à faire ? L'âge s'avance, les forces diminuent, l'avenir se raccourcit ; on commence à lire le *De Senectute* avec un grave et mélancolique plaisir. L'homme alors semble avoir rempli sa tâche, et il se découragerait de vivre, s'il n'avait, à ce moment encore, deux avenirs qui s'ouvrent plus clairement à lui, et qui lui font une espérance dans la saison de la vie qui semble n'en plus comporter : l'avenir de ses enfants et l'avenir de son âme.

Non pas qu'à ce moment de notre vie nous ayons à diriger l'avenir de nos enfants comme nous avons dirigé leur éducation. Le père, avec ses fils devenus hommes, n'a plus un pouvoir souverain ; mais il a et il doit avoir l'autorité d'un conseiller. La puissance cesse, la dignité continue. Les fils n'obéissent plus ; ils respectent, ce qui est une autre sorte d'obéissance, et qui s'honore par sa liberté même. Les bonnes familles, les familles heureuses, sont celles où, quand le père cesse de commander, les enfants ne cessent pas d'obéir.

Après l'avenir des enfants, il y a, avons-nous dit, l'avenir de notre âme. Le soin de cet avenir est la dernière éducation qui nous reste, afin que nous comprenions bien qu'aucun âge de l'homme n'est dispensé d'éducation. Si nous appelons cette éducation la dernière, ce n'est pas qu'elle doive ne commencer qu'après toutes les autres : il n'y a aucune saison de la vie où nous puissions oublier le soin de notre âme immortelle. Je veux dire seulement que, lorsque toutes les autres éducations semblent avoir atteint leur but, parce que leur but est dans le monde, l'éducation qui doit nous préparer au Ciel continue, parce que, son but étant hors de la vie, elle ne doit point s'arrêter dans le temps, allant, comme elle le fait, vers l'éternité.

Et voyez comme tout s'enchaîne heureusement dans

le monde moral! comme toutes nos obligations se soutiennent et s'aident mutuellement! La vie domestique, tout humble qu'elle est, nous prépare à la vie céleste. Ces devoirs de fils, d'époux et de père, si affectueux et si doux, élèvent l'âme et la mûrissent pour le Ciel. Enfant, le devoir vous prend par la voix persuasive de votre mère, et il vous dit d'aimer et de respecter : l'amour et le respect, ces deux bons sentiments de l'humanité qui se proportionnent à chacun de nos âges, qui sont doux et naïfs dans l'enfant, ardents et graves dans le jeune homme, fermes dans l'homme mûr, pieux dans le vieillard et disposés à se tourner de plus en plus vers Dieu, sans renoncer à ce qui est sur la terre l'objet de nos affections. Ainsi, pendant toute la vie, le devoir est notre compagnon fidèle, compagnon un peu grave, mais qui soutient l'âme, et qui jamais ne nous laisse en chemin. Ainsi notre vie est pleine d'obligations, qui s'échelonnent en s'élevant chaque jour davantage. Non, ce n'est pas seulement dans la vision de Jacob qu'il y a une mystérieuse échelle qui va de la terre au ciel, et dont les anges descendent et montent les degrés. Cette mystérieuse échelle est dans la vie de chacun de nous, et chacun de nos âges a son ange gardien qui nous soutient sur l'échelon que nous montons : l'ange de l'enfance, le plus près de la terre, et qui joue avec les fleurs du gazon, doux et pur comme les caresses d'une mère ou les baisers d'une sœur; l'ange de la jeunesse, si gracieux et si beau tant que le chagrin des fautes qu'il nous voit faire n'a pas voilé son front; celui de l'âge mûr, sévère et ferme, qui nous fait quitter l'espérance pour nous mener à la vérité; celui de la vieillesse, enfin, qui dans ses regards a la douceur des longues années et la vigueur de l'éternité, calme et serein, assis au dernier échelon de l'échelle et le plus près du ciel, pour nous accueillir et nous encourager à franchir avec joie le dernier degré.

SAINT-MARC GIRARDIN.

Saint-Marc Girardin est né à Paris en 1801, et il est mort en 1873. De son long et brillant enseignement à la faculté des lettres sont sortis les meilleurs de ses ouvrages : le *Cours de Littérature dramatique*, ou *De l'Usage des Passions dans le Drame* (1843-1863); *La Fontaine et les Fabulistes* (1867), et les études, par malheur inachevées, sur *la Vie et les Ouvrages de Jean-Jacques Rousseau* (1875). Dans le *Cours de Littérature dramatique*, Saint-Marc Girardin étudie tour à tour les diverses passions qui peuvent servir de ressorts au drame, et il montre quelle variété d'expressions chacune d'elles reçoit du génie du temps et des auteurs. Ces cadres, par leur souplesse, convenaient aux qualités de Saint-Marc Girardin, à sa vive parole, familière et éloquente, à sa fine raison, à ce genre enfin de critique que M. Nisard définit heureusement « de la littérature comparée qui conclut par de la morale ».

Mer agitée.

(8 *décembre*.) Hier le vent d'ouest soufflait avec furie. J'ai vu l'Océan agité ; mais ce désordre, quelque sublime qu'il soit, est loin de valoir, à mon gré, le spectacle de la mer sereine et bleue. Mais pourquoi dire que l'un ne vaut pas l'autre? Qui pourrait mesurer ces deux sublimités et dire : La seconde dépasse la première ! Il faut dire seulement : Mon âme se complaît mieux dans la sérénité que dans l'orage. Hier, c'était une immense bataille dans les plaines humides. On eût dit, à voir bondir les vagues, ces innombrables cavaleries de Tartares qui galopent sans cesse dans les plaines de l'Asie. L'entrée de la baie est comme défendue par une chaîne d'îlots de granit : il fallait voir les lames courir à l'assaut et se lancer follement contre ces masses avec des clameurs effroyables ; il fallait les voir prendre leur course et faire à qui franchirait le mieux la tête noire des écueils. Les plus hardies et les plus lestes sautaient de l'autre côté en poussant un grand cri; les autres,

plus lourdes ou plus maladroites, se brisaient contre le roc en jetant des écumes d'une éblouissante blancheur, et se retiraient avec un grondement sourd et profond, comme les dogues repoussés par le bâton du voyageur.

Nous étions témoins de ces luttes étranges, du haut d'une falaise où nous avions peine à tenir contre les furies du vent. Nous étions là, le corps incliné et les jambes écartées pour élargir notre base et résister avec plus d'avantage, et les deux mains cramponnées à nos chapeaux pour les assurer sur nos têtes. Le tumulte immense de la mer, la course bruyante des vagues, celle non moins rapide, mais silencieuse, des nuages, les oiseaux de marine qui flottaient dans le ciel et balançaient leur corps grêle entre deux ailes arquées et d'une envergure démesurée, tout cet ensemble d'harmonies sauvages et retentissantes qui venaient toutes converger à l'âme de deux êtres de cinq pieds de hauteur[1], plantés sur la crête d'une falaise, secoués comme des feuilles par l'énergie du vent, et qui n'étaient guère plus apparents dans cette immensité que deux oiseaux perchés sur une motte de terre[2] : oh! c'était quelque chose d'étrange et d'admirable, un de ces moments d'agitation sublime et de rêverie profonde tout ensemble, où l'âme et la nature se dressent de toute leur hauteur l'une en face de l'autre[3].

A quelques pas de nous, il y avait un groupe d'enfants abrités contre un rocher, et paissant un troupeau répandu sur l'escarpement de la côte.

1. L'auteur fait ainsi entendre combien l'homme, par son corps, est petit en face de ces grandes scènes de la nature, et combien, par son esprit, il les dépasse, puisqu'il en comprend la beauté terrible.

2. L'art de Maurice de Guérin est d'éveiller par un trait seulement, mais par un trait précis, un tableau qu'il laisse à l'imagination du lecteur le soin d'achever.

3. Maurice de Guérin, on le voit, mêle toujours l'élément moral à la description de la nature.

Jetez un vaisseau en péril sur cette scène de la mer, tout change : on ne voit plus que le vaisseau. Heureux qui peut contempler la nature déserte et solitaire ! Heureux qui peut la voir se livrant à ses jeux terribles sans danger pour aucun être vivant ! Heureux qui regarde, du haut de la montagne, le lion bondir et rugir dans la plaine, sans qu'il vienne à passer un voyageur ou une gazelle ! Nous eûmes ce bonheur hier, nous devons en remercier le Ciel.

De la hauteur nous descendîmes dans une gorge qui ouvre une retraite marine (comme savaient en décrire les anciens) à quelques flots de la mer qui viennent s'y reposer, tandis que leurs frères insensés battent les écueils et luttent entre eux. Des masses énormes de granit gris, bariolées de mousses blanches, sont répandues en désordre sur le penchant de la colline qui a ouvert cette anse en se creusant. On dirait, tant elles sont étrangement posées et inclinées vers la chute[1], qu'un géant s'est amusé un jour à les faire rouler du haut de la côte, et qu'elles se sont arrêtées là où elles ont rencontré un obstacle, les unes à quelques pas du point de départ, les autres à mi-côte ; mais ces obstacles semblent les avoir plutôt suspendues qu'arrêtées dans leur course, car elles paraissent toujours prêtes à rouler. Le bruit des vents et des flots, qui s'engouffre dans cet enfoncement sonore, y rend les plus belles harmonies. Nous y fîmes une halte assez longue, appuyés sur nos bâtons et tout émerveillés.

En regagnant le Val, nous admirâmes la position d'une maisonnette habitée par un vieillard. Elle est appuyée contre un mamelon et tourne le dos à la mer, en vrai solitaire qui ne veut qu'entendre le bruit des choses d'en bas. Un petit jardin bien planté, et où il vient un peu de tout, s'étend sur le devant jusqu'à un

1. *Paraissant prêtes à s'écrouler.*

petit ruisseau qui tombe dans la mer. C'est un petit paysage comme les aimait Virgile[1].

Le soir la voix de l'Océan était rauque et sourde.

MAURICE DE GUÉRIN.

Né en 1810 au château du Cayla, près d'Albi, Maurice de Guérin, d'un caractère rêveur et timide, s'était d'abord attaché à Lamennais, et ce fut auprès de lui, à la Chênaie, en Bretagne, qu'il écrivit ses premières pages descriptives. Après s'être affranchi d'une influence qui était dangereuse, Maurice de Guérin, toujours inquiet et mélancolique, doutant de lui-même, ne fit paraître qu'une composition d'une certaine étendue, intitulée *le Centaure*. La vie, d'ailleurs, le trahit bientôt, et, brisé par la maladie, il s'éteignait à peine âgé de vingt-neuf ans (1839). Sa sœur, Eugénie de Guérin, qui l'égala par les dons de l'esprit et du cœur, recueillit tout ce qui pouvait préserver de l'oubli la mémoire de son frère. Des essais, des fragments, des rêveries, des lettres intimes, ont été ainsi réunis, et si l'œuvre de Maurice de Guérin reste incomplète, elle atteste cependant un talent rare, un profond sentiment de la nature, et une âme également sensible, devant un paysage, à la grandeur de l'ensemble comme à la grâce du détail.

Bossuet et Montesquieu juges des Romains.

Dégagé des devoirs de la magistrature, livré tout entier à la méditation, seul exercice qui soit digne d'un homme de génie, et qui le fortifie, en le rendant à lui-même, Montesquieu avait visité les plus célèbres nations modernes et observé leurs mœurs, qui lui ex-

1. Maurice de Guérin pense sans doute au jardin du vieillard de Tarente. Voir les *Géorgiques*, livre IV, vers 116 et suivants. — Il est très vrai, d'ailleurs, que Virgile et les poètes latins ont surtout aimé les sites calmes, reposés, « les champs cultivés et les fleuves qui coulent le long des vallées ». Sur ce point, on peut lire des pages très intéressantes de M. Boissier, au IV^e^ chapitre (*La Villa d'Hadrien*) de ses *Promenades archéologiques*, page 277 et suivantes.

pliquaient leurs lois[1]. C'est alors qu'il étend sa pensée sur les peuples anciens, et qu'il s'attache de préférence à l'empire romain, qui, seul ayant absorbé l'univers, pouvait représenter à ses yeux l'antiquité tout entière. Depuis deux mille ans, on lisait l'histoire des Romains; on se racontait les merveilles de leur grandeur. Peut-être l'esprit de l'homme, encore plus admirateur que curieux, se plaît-il à contempler les résultats incroyables des causes secrètes qu'il ne cherche pas à connaître. Le digne historien de la république romaine, Tite-Live, trop frappé de la gloire de sa patrie, avait négligé d'en montrer les ressorts toujours agissants, comme s'il eût craint d'affaiblir le prodige en l'expliquant.

Tacite, qui, suivant l'éloge que lui a donné Montesquieu, *abrégeait tout parce qu'il voyait tout*, Tacite n'a pas essayé de voir l'empire romain. Il a borné ses regards à un seul point de cet immense tableau. Il n'a montré que Rome avilie. Il n'a pas même expliqué cet inconcevable esclavage qui vengeait l'univers; et, quoiqu'il ait rendu service au genre humain en augmentant l'horreur de la tyrannie, il a fait un ouvrage au-dessous du génie qu'il montre dans cet ouvrage même.

Un seul écrivain de l'antiquité, un Grec, regardant l'empire romain qui marchait à la conquête du monde d'un pas rapide et régulier, avait averti que ce mouvement était conduit par des ressorts cachés, qu'il fallait découvrir[2]. Un homme, qui avait porté la force

1. Montesquieu, qui, en 1728, avait cédé sa charge de conseiller au parlement de Guyenne, entreprit un grand voyage à travers l'Europe, visita successivement l'Allemagne, l'Italie, la Hollande, et séjourna en Angleterre pendant près de deux ans.

2. Il est ici question de l'historien grec Polybe, né vers 210 avant Jésus-Christ à Mégalopolis, et mort en Arcadie vers 122. L'histoire de Polybe nous est parvenue incomplète; mais les parties qui restent ont un grand prix, surtout par l'intelligence que montre l'historien du rôle décisif de Rome dans l'histoire ancienne. Bossuet et

de son génie sur une foule d'études diverses, pour les subordonner à la théologie, et qui semblait, en parcourant toutes les connaissances humaines, les conquérir au profit de la religion, Bossuet, examina la grandeur romaine avec cette sagacité et cette hauteur de raison qui le caractérisent; mais, préoccupé d'une pensée dominante, attentif à une seule action dirigée par la Providence, l'origine et l'accomplissement de la foi chrétienne, il ne regarde les Romains eux-mêmes, il ne les aperçoit dans l'univers que comme les aveugles instruments de cette grande révolution, à laquelle tous les peuples lui paraissent également concourir[1]. Cette pensée, qui l'autorisait, pour ainsi dire, à ne pas expliquer des effets ordonnés d'avance par une volonté irrésistible et suprême, ne l'a pas empêché d'entrer dans les causes agissantes de la grandeur romaine; et telle est pour un homme de génie l'évidence et la réalité de ces causes, que, pouvant tout renvoyer à Dieu, dont il interprétait la volonté, Bossuet a cependant tout expliqué par la force des institutions et le génie des hommes.

Montesquieu adopte le plan tracé par Bossuet, et se charge de le remplir, sans y jeter d'autre intérêt que celui des événements et des caractères. Il y a sans doute plus de grandeur apparente dans la rapide esquisse de Bossuet, qui ne fait des Romains qu'un épisode de l'histoire du monde. Rome se montre plus

Montesquieu lui ont beaucoup emprunté : le premier l'appelle le *sage;* et le second, le *judicieux* Polybe.

1. La pensée du *Discours sur l'Histoire universelle* est tout entière dans ces mots : « Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte, tout concourt à la même fin; et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières. » III^e^ partie, chapitre VIII.

étonnante encore dans Montesquieu, qui ne voit qu'elle au milieu de l'univers. Les deux écrivains expliquent sa grandeur et sa chute. L'un a saisi quelques traits primitifs avec une force qui lui donne la gloire de l'invention; l'autre, en réunissant tous les détails, a découvert des causes invisibles jusqu'à lui; il a rassemblé, comparé, opposé les faits avec cette sagacité laborieuse moins admirable qu'une première vue de génie, mais qui donne des résultats plus certains et plus justes. L'un et l'autre ont porté la concision aussi loin qu'elle peut aller : car, dans un espace très court, Bossuet a saisi toutes les grandes idées; et Montesquieu n'a oublié aucun fait qui pût donner matière à une pensée. Se hâtant de placer et d'enchaîner une foule de réflexions et de souvenirs, il n'a pas un moment pour les affectations du bel esprit et du faux goût; et la brièveté le force à la perfection. Bossuet, plus négligé, se contente d'être quelquefois sublime. Montesquieu, qui, dans son système, donne de l'importance à tous les faits, les exprime tous avec soin; et son style est aussi achevé que naturel et rapide[1].

VILLEMAIN.

Né à Paris en 1790, Villemain, avant vingt-six ans, avait obtenu trois fois le prix d'éloquence à l'Académie française. Pendant dix années, de 1816 à 1826, il occupa avec un grand éclat la chaire d'éloquence française à la Sorbonne. Les ouvrages qui résument l'enseignement de Villemain sont le *Tableau de la Littérature au moyen âge* et surtout l'*Histoire de la Littérature française au dix-huitième siècle*. Bien d'autres

1. Cette page de Villemain devrait être complétée par la lecture du chapitre dans lequel M. Nisard reprend, à son tour, le même parallèle. Voir, au tome IV de l'*Histoire de la Littérature française*, les pages 323 et suivantes. La conclusion de l'éminent critique est celle-ci : 1° En ce qui regarde la grandeur romaine. Montesquieu a mieux vu les causes politiques; Bossuet, les causes morales. 2° Montesquieu a mieux connu les *talents*; Bossuet, les *vertus* du peuple romain. 3° Dans l'explication des causes de la décadence, l'avantage reste à Montesquieu.

œuvres devraient encore être nommées : l'étude sur *Pindare;* le *Tableau de l'Éloquence chrétienne au quatrième siècle,* sans compter les rapports sur les prix littéraires décernés par l'Académie française, rapports que Villemain, en qualité de secrétaire perpétuel, présentait chaque année. Outre ses qualités de finesse, d'éclat, d'esprit et d'éloquence, ce qui fut le propre de Villemain, ce fut de mêler les jugements critiques aux considérations historiques, de replacer avec art les écrivains dans leur milieu, de faire ressortir l'influence de la société sur les auteurs et celle des auteurs sur la société. Le domaine critique s'est ainsi singulièrement élargi : de féconds rapprochements ont eu lieu entre les diverses littératures, et l'étude des formes changeantes et variées de l'art a justifié, loin de les contredire, les principes éternels du beau.

Des lettres de Mme de Sévigné.

Rien n'est plus charmant dans les lettres de Mme de Sévigné que celle qui les écrit. Sensibilité vive, mais passagère et sans vapeurs; raison nourrie, sans être profonde, n'enfonçant guère dans les choses, mais parfois, et de la première vue, en découvrant le fond; gaieté, sans rien d'éventé; une douce mélancolie qui se forme et se dissipe au moment où elle s'exprime; pas de vieillesse, sans la prétention de ne pas vieillir; beaucoup de mobilité, avec le lest d'un grand sens qui écarte de la conduite l'imagination et les caprices; du goût pour les gens en disgrâce, mais sans rancune contre les puissants; une pointe d'opposition, comme chez tous les frondeurs pardonnés, qui n'osaient ni se plaindre ni regretter, et qui se ménageaient pour un retour de fortune; le cœur de la meilleure mère qui fût jamais, quoi qu'on en ait dit, capable d'amitiés persévérantes : tels sont les principaux traits de ce caractère, où le solide se fait sentir sous l'aimable, et où l'aimable ne déguise jamais un mauvais fonds.

Chacun de ces traits se peint tour à tour dans ses

lettres, ou plutôt il n'est pas une lettre qui ne soit toute cette aimable femme un moment. Je ne contredirai pas pourtant ceux qui ont noté dans son recueil des traces de précieux : on ne respirait pas impunément l'air de l'hôtel de Rambouillet[1]. Bossuet lui-même n'en avait-il pas emporté quelques fleurs, qu'on retrouverait fanées dans ses premiers sermons? Mme de Sévigné y avait pris, avec le goût pour le relevé, qui en était le beau côté, la recherche du rare[2], qui en était le travers. Mais, tandis que les autres se fatiguaient à la poursuite de ce rare, elle le trouvait sans le chercher, par quelque habitude de jeunesse. Elle ne se défiait pas du précieux, parce que sa mémoire le lui glissait à son insu, et que, tout en écrivant de ce style qui veut donner aux choses plus de prix qu'elles n'en ont[3], aucun effort ne l'avertissait qu'elle n'était plus dans son naturel.

Le seul tort que ce mélange de précieux ait fait à Mme de Sévigné, c'est d'avoir autorisé des doutes sur sa sincérité. Les expressions mêmes de sa tendresse maternelle ont paru trop sentir l'art pour venir toujours du cœur. Je ne me plains pas qu'on aime le naturel dans notre pays jusqu'à n'en pas trouver assez chez Mme de Sévigné. Pourquoi même n'y a-t-il pas plus de gens qui fassent ainsi bonne garde contre tout ce qui n'en a que l'apparence, ou tout ce qui tend à l'altérer? Mais on a passé toutes les bornes en doutant du cœur de Mme de Sévigné. Le précieux dans ses lettres n'est qu'un ruban de trop dans une toilette simple et élégante. Peut-être jouissait-elle de son cœur comme d'autres de leur esprit. Les douceurs

1. Ce fut surtout après la Fronde, en 1654, que Mme de Sévigné fréquenta avec quelque assiduité l'hôtel de Rambouillet.

2. Le *rare* est pris ici au sens de *singulier, affecté*. C'est ainsi que Voltaire a dit : « Le beau est rare, mais tout *rare* n'est point beau. »

3. M. Nisard donne ici lui-même la meilleure définition du *précieux*.

qu'elle dit à sa fille sont comme les petits mots caressants qu'on dit aux enfants: l'imagination les suggère peut-être; mais le cœur est dessous.

DÉSIRÉ NISARD.

Né en 1806, M. Nisard est un des maîtres de la critique contemporaine. Son principal ouvrage est l'*Histoire de la Littérature française,* dont le premier volume parut en 1844, et le quatrième et dernier en 1862. C'est dire la persévérance et la sévérité de travail que l'auteur a apportée à son œuvre. Chez M. Nisard la critique est, avant tout, un jugement. Il s'est fait un double idéal, qui, d'ailleurs, se confond, celui de l'esprit humain et celui de l'esprit français; et en regard de ce double idéal il place chaque auteur et chaque livre. Le bon est ce qui s'en rapproche; le mauvais, ce qui s'en éloigne. Cette idée a donné aux études critiques de M. Nisard une remarquable unité. Outre cette œuvre magistrale, M. Nisard a publié plusieurs livres, où l'on trouve, avec ses qualités de précision et de finesse, des vues originales et ingénieuses sur tous les sujets qu'il a touchés. Dans ses *Souvenirs de Voyage*, l'éminent écrivain s'offre à nous sous un aspect plus familier, plus libre, qui n'ôte rien au profit sérieux de la lecture et témoigne de la souplesse de ce rare talent.

EXTRAITS DE POÉSIE.

MALHERBE.

La poésie, parmi nous, atteignit son point de maturité et de perfection avant la prose : elle le dut en grande partie à Malherbe. Celui-ci était né peu après le milieu du seizième siècle, en 1555; mais comme il ne produisit ses meilleurs ouvrages que dans un âge assez avancé, comme ils se rapportent par leur date au commencement du dix-septième siècle, on peut avec justice le placer à la tête de cette période. Issu d'une famille noble, il commença par servir et s'attacha à la Ligue ; il se soumit ensuite à Henri IV, qui encouragea ses talents. Les compositions qu'il a laissées ne sont pas nombreuses, et consistent en morceaux de peu d'étendue, tels que des odes, des stances, des paraphrases de psaumes; mais, par l'heureuse sévérité dont il fit preuve en jugeant les autres et en écrivant lui-même, il réforma son époque : il lui enseigna les qualités qui devaient distinguer les beaux vers; il fut surtout utile à notre langue, qui, avait besoin d'être épurée et fixée. Originaire de Caen, Malherbe, après avoir vécu sous six rois, mourut à Paris en 1628, un an avant que Corneille, qui profita de ses leçons, donnât au théâtre *Mélite*, la première de ses pièces. Il fut enseveli dans l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Outre ses poésies, on a conservé de lui des lettres familières en prose, plus remarquables par la correction que par la facilité et l'abondance. Comme tous les réformateurs efficaces, il avait quelque chose d'absolu et de raide, qui messied dans le genre épistolaire. Il a traduit aussi un livre de Tite-Live, le 33^{e}, qui fut découvert dans son époque, et le traité de Sénèque *Sur les Bienfaits*. Par là on peut voir que les plus grands esprits ont toujours considéré la traduction comme l'exercice le plus propre à fortifier leur talent et à perfectionner leur style.

Ode en l'honneur de la reine régente Marie de Médicis (1614)[1].

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaître nos pleurs ;
Tout s'accorde à notre bonace[2],
Les hivers nous donnent des fleurs ;
Et si les pâles Euménides,
Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne sortent d'enfer,
Le repos du siècle où nous sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer[3] que c'est que le fer.

Nos champs même ont leur abondance
Hors de l'outrage des voleurs :
Les festins, les jeux et la danse
En bannissent toutes douleurs.
Rien n'y gémit, rien n'y soupire :
Chaque Amarylle a son Tityre[4] ;
Et sous l'épaisseur des rameaux,
Il n'est place où l'ombre soit bonne,
Qui soir et matin ne résonne
Ou de voix ou de chalumeaux[5].

1. A cette composition de Malherbe il manque une invocation des Muses, autrement dit, un début. — Ici, comme en d'autres rencontres, Malherbe a voulu féliciter Marie de Médicis « de l'heureux succès de sa régence ». L'histoire a été plus sévère pour cette princesse que le poète.

2. C'est-à-dire tout concourt à maintenir notre tranquillité. *Bonace* est, au propre, le calme des flots.

3. On omettait alors volontiers *ce* dans ces sortes de tours.

4. Allusion aux bergers et aux bergères dont Virgile a célébré le bonheur.

5. « Strophe pleine de grâce, dit André Chénier, et dont les images nobles et naïves contrastent d'une manière aimable et facile avec les peintures fortes qui ont précédé. »

Puis, quand ces deux grands hyménées
Dont le fatal embrassement [1]
Doit aplanir les Pyrénées
Auront leur accomplissement,
Devons-nous douter qu'on ne voie,
Pour accompagner cette joie,
L'encens germer en nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues,
Et, sans l'usage des charrues,
Nos plaines jaunir de moissons ?

Quelle moins hautaine espérance
Pouvons-nous concevoir alors,
Que de conquêter [2] à la France
La Propontide en ses deux bords [3] ?
Et, vengeant de [4] succès prospères
Les infortunes de nos pères
Que tient l'Égypte ensevelis,
Aller si près du bout du monde,
Que le soleil sorte de l'onde
Sur la terre des fleurs de lis [5] ?

Certes, ces miracles visibles,
Excédant le penser humain,
Ne sont point ouvrages possibles
A moins d'une immortelle main ;

1. C'est-à-dire dont l'union réglée par le destin, providentielle... Il s'agit des mariages, alors arrêtés, du roi Louis XIII avec l'infante d'Espagne Anne d'Autriche, et d'Élisabeth, sœur du roi, avec le prince, depuis roi d'Espagne, Philippe IV.

2. Aujourd'hui *conquérir*.

3. La *Propontide* est un golfe situé entre l'Hellespont et le Pont-Euxin ou la mer Noire : on nomme aujourd'hui ce golfe *mer Blanche* ou *mer de Marmara*. — Depuis la conquête de Constantinople par les Français, au commencement du treizième siècle, nous avions toujours espéré reprendre possession de cette ville, et l'on avait prétendu, à la naissance de Louis XIII, qu'il était destiné à l'enlever aux musulmans.

4. C'est-à-dire compensant par des...

5. Ce qui veut dire soumettre au roi les régions extrêmes qui sont les premières éclairées par le soleil levant.

Et la raison ne se peut dire,
De nous voir en notre navire
A si bon port acheminés :
Ou, sans fard et sans flatterie,
C'est Pallas que cette Marie
Par qui nous sommes gouvernés [1].

Grand Henri, grand foudre de guerre,
Que, cependant que [2] parmi nous
Ta valeur étonnait la terre,
Les destins firent son époux,
Roi dont la mémoire est sans blâme,
Que dis-tu de cette belle âme,
Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absinthes [3],
Et se tirer des labyrinthes [4]
Où la met ton éloignement ?

Que dis-tu, lorsque tu remarques
Après ses pas ton héritier
De la sagesse des monarques
Monter le pénible sentier,
Et, pour étendre sa couronne,
Croître comme un faon [5] de lionne ?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie,
Les Nomades [6] n'ont bergerie
Qu'il ne suffise à désoler.

Qui doute que, si de ses armes
Ilion avait eu l'appui,

1. Cela signifie que l'on ne peut expliquer le bonheur des Français qu'en lui assignant pour cause la divine sagesse de Marie.
2. Alors usité pour *pendant que*.
3. C'est-à-dire nos amertumes, nos peines.
4. Terme métaphorique, pour *difficultés, embarras*.
5. Ce mot compte en vers et se prononce comme monosyllabe : *fan*.
6. Populations errantes, sauvages : allusion aux Turcs, dont on disait, comme nous l'avons vu, que la Providence réservait la défaite à ce prince.

Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fût retourné chez lui ;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie
De tant de batailles rougie,
Ne fussent encore honorés
Ces ouvrages des mains célestes
Que jusques à leurs derniers restes
La flamme grecque a dévorés [1] ?

Livre des *Fragments*.

A Louis XIII marchant contre les Rochelois révoltés (1627).

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête :
Prends la foudre, Louis, et va, comme un lion [2],
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Certes, ou je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charente [3], en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

1. Les murailles de Troie avaient été bâties par des dieux, suivant la Fable. — « Cette dernière strophe, remarque André Chénier, est très belle, fort bien écrite et termine l'ode à merveille. »

2. Cette métaphore manque de justesse, parce que le poète a réuni deux images qui n'ont ensemble aucune analogie : ce n'est pas avec la *foudre* que Louis va *comme un lion* donner *le dernier coup* à la révolte.

3. Rivière de France, qui donne son nom au département dont la Rochelle est aujourd'hui le chef-lieu : la Charente-Inférieure. — Balzac a fait allusion à cette strophe dans un morceau adressé à M. de Montausier : « Il semble, dit-il, que la fortune vous appelle sur le bord de la Seine, comme la victoire appelait le roi sur les rives de la Charente, et qu'elle vous dise : *Il est temps de marcher.* »

Je la vois qui t'appelle, et qui semble te dire :
Roi, le plus grand des rois, et qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher[1].

Oh! que pour avoir part en si belle aventure
Je me souhaiterais la fortune d'Éson,
Qui, vieux comme je suis, revint contre nature
En sa jeune saison[2].

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages[3] :
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours :
Je les possédai jeune, et les possède encore
A la fin de mes jours[4] !

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontés je la fasse parler,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler ?

1. Cette rime ne serait plus satisfaisante pour l'oreille ; mais on prononçait alors d'une façon plus forte et plus éclatante les infinitifs en *er*.

2. C'est ce qu'Ovide raconte dans ses *Métamorphoses*, liv. VII, chap. III.

3. Vers admirablement frappé, et qui est resté dans toutes les mémoires.

4. Malherbe a souvent parlé de lui avec cette fierté. Par exemple, il dit à Louis XIII, dans une ode inachevée :

Quelle sera la hauteur
De l'hymne de ta victoire,
Quand elle aura cette gloire
Que Malherbe en soit l'auteur!

Et ailleurs :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Corneille, lui aussi, harcelé par les attaques d'adversaires sans justice et sans talent, leur a répondu en des vers énergiques et pleins d'une légitime fierté :

Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit.....

Le fameux Amphion [1], dont la voix nonpareille,
Bâtissant une ville étonna l'univers,
Quelque bruit [2] qu'il ait eu, n'a point fait de merveille
Que ne fassent mes vers.

Par moi de tes beaux faits la terre sera pleine ;
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

Livre des *Odes*.

1. Revoir au sujet d'Amphion le morceau de Boileau : *La poésie a cultivé les mœurs des hommes* (Morceaux choisis pour la Classe de Sixième, page 172).
2. Pris dans le sens de *réputation*.

CORNEILLE.

Pierre Corneille naquit à Rouen en 1606. C'était le fils d'un avocat général, et sa famille le destinait au barreau : après de bonnes études, il fut reçu avocat. Mais la carrière dramatique, où Mairet, du Ryer et Rotrou obtenaient de brillants succès, ne tarda pas à l'attirer. Il débuta dès 1629 par quelques comédies, excellentes pour cette époque, et il donna en 1635 sa première tragédie, *Médée*, dans laquelle plusieurs passages annonçaient déjà celui que, presque aussitôt, *le Cid* (1636) allait immortaliser.

Les années qui s'écoulèrent pour Corneille de trente à quarante ans furent comptées par des chefs-d'œuvre, *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, *Pompée*, *Rodogune*. En 1647, il fut admis à l'Académie française. Parvenu alors au comble de la gloire, il ne cessa de produire de nouveaux ouvrages, qui, bien qu'inférieurs à ceux de sa forte maturité, eussent donné la gloire à tout autre par les traits sublimes qu'ils renferment : il suffit de rappeler *Sertorius*, *Othon*, *Nicomède*, etc.

Corneille a laissé encore beaucoup de pièces détachées sur différents sujets, et une *Paraphrase de l'Imitation de Jésus-Christ*, qui n'a pas été réimprimée moins de quarante fois.

Corneille mourut pauvre en 1684. Sa vie privée avait offert le modèle de toutes les vertus. Il était le doyen de l'Académie française ; et, dans cette compagnie, il fut loué par Racine d'une manière digne de ces deux grands hommes.

La conscience.

Droite et sincère conscience,
Digne gloire des gens de bien,
Oh ! que ton témoignage est un doux entretien,
Et qu'il mêle de joie à notre patience,
Quand il ne nous reproche rien !

Tu fais souffrir avec courage,
Tu fais combattre en sûreté :

L'allégresse te suit parmi [1] l'adversité,
Et contre les assauts du plus cruel orage
Tu soutiens la tranquillité.

Douce tranquillité de l'âme,
Avant-goût de celle des cieux,
Tu fermes pour la terre et l'oreille et les yeux ;
Et qui sait dédaigner la louange et le blâme
Sait te posséder en tous lieux.

L'homme ne voit que le visage,
Mais Dieu voit jusqu'au fond du cœur ;
L'homme des actions voit la vaine splendeur,
Mais Dieu connaît leur source, et voit dans le courage [2]
Ou leur souillure ou leur candeur.

Fais toujours bien, et fuis le crime
Sans t'en donner de vanité ;
Du mépris de toi-même arme ta sainteté :
Bien vivre, et ne s'enfler d'aucune propre estime,
C'est la parfaite humilité.

Vous, méchants, la vraie allégresse
Ne peut entrer en votre cœur :
Le calme en est banni par la voix du Seigneur,
Et c'est faire une injure à sa parole expresse
Que vous vanter d'un tel bonheur [3] !

Trad. de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1651-1656), livre II, chap. VI.

1. Cette préposition ne se met plus que devant un substantif pluriel ou un nom collectif.

2. Pris dans le sens d'*esprit* qu'il avait autrefois.

3. Le texte original est celui-ci : « Gloria boni hominis testimonium bonæ conscientiæ. Habe bonam conscientiam, et habebis semper lætitiam. Bona conscientia valde multa potest portare, et valde læta est inter adversa. Mala conscientia semper timida est et inquieta. Suaviter requiesces, si cor tuum te non reprehenderit. Noli lætari, nisi quum bene feceris. Mali nunquam habent veram lætitiam nec internam sentiunt pacem : quia non est pax impiis, dicit Dominus. »

La magicienne Médée, abandonnée de son époux Jason, se livre aux transports de sa fureur [1].

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée,
Dieux, garants de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux serment il enchaîna mon cœur;
Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure :
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.

Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, larves [2], furies,
Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous et vos serpents me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes
Et les mêmes tourments dont vous gênez [3] les âmes;
Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers.
Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers [4],
Apportez-moi du fond des antres de Mégère [5]
La mort de ma rivale [6] et celle de son père;
Et, si vous ne voulez mal servir mon courroux,
Quelque chose de pis [7] pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province,

1. Voir *Métamorphoses* d'Ovide, livre VII.
2. Du latin *larvæ*, fantômes.
3. Tourmentez. *Gehenne, gêne*, autrefois torture. *Gêner* a été encore employé par Racine dans l'acception de *torturer*.
4. C'est-à-dire laissez quelque temps en repos les âmes captives dans les enfers.
5. Une des trois Furies. Les deux autres sont Alecto et Tisiphone. L'office des Furies est surtout de présider aux supplices des âmes dans les enfers.
6. La *rivale* de Médée était la fille de Créon, roi de Corinthe, Créuse, pour laquelle elle avait été abandonnée par Jason.
7. *Apportez* quelque chose de pis, etc. Ce vers est expliqué par les suivants.

Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince ;
Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
Accablé de frayeur, de misère, d'ennui,
Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse,
Qu'il me regrette enfin pour son dernier supplice,
Et que mon souvenir, jusque dans son tombeau,
Attache à son esprit un éternel bourreau.

Jason me répudie ! Et qui l'aurait pu croire ?
S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire ?
Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?
M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits [1] ?
Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
Quoi ! mon père trahi, les éléments forcés,
D'un frère dans la mer les membres dispersés,
Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée [2],
Ma rage contre lui n'ait par où s'assouvir,
Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?

Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même [3] :
Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
Je le ferai par haine ; et je veux pour le moins
Qu'un forfait nous sépare ainsi qu'il nous a joints.
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père
N'est que le moindre effet qui suivra ma colère ;
Des crimes si légers furent mes coups d'essai :
Il faut bien autrement montrer ce que je sai [4] ;

1. C'est-à-dire après tous les crimes que Médée avait commis pour servir Jason.

2. Trop de consonances semblables.

3. On se rappellera ce trait sublime de la même tragédie :

NÉRINE, *confidente de Médée.*
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?
MÉDÉE. Moi,
Moi, dis-je, et c'est assez.

4. Ancienne orthographe. Autrefois la première personne du singulier des temps où l'on met aujourd'hui une *s* ne la recevait pas. Par là, cette personne, sans le secours du pronom, était distinguée de la seconde et de la troisième.

Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier ouvrage
Surpasse de bien loin ce faible apprentissage.

Mais, pour exécuter tout ce que j'entreprends,
Quels dieux me fourniront des secours assez grands?
Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite :
Vos feux sont impuissants pour ce que je médite.
Auteur de ma naissance [1], aussi bien que du jour
Qu'à regret tu départs [2] à ce fatal séjour,
Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place,
Accorde cette grâce à mon désir bouillant :
Je veux choir [3] sur Corinthe avec ton char brûlant,
Mais ne crains pas de chute à l'univers funeste [4] :
Corinthe consumé garantira le reste.
De mon juste courroux les implacables vœux
Dans ses odieux murs arrêteront tes feux ;
Créon en est le prince et prend Jason pour gendre :
C'est assez mériter d'être réduit en cendre,
D'y voir réduit tout l'Isthme afin de l'en punir,
Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir [5].

Médée [6] (1635), acte Ier, scène IV.

1. Suivant la Fable, Médée était la petite-fille du Soleil.
2. De *départir*, verbe peu usité aujourd'hui.
3. Également inusité, pour *fondre*.
4. « Ces vers, remarque avec raison La Harpe, pourraient être ailleurs une déclamation ; mais il faut songer ici que c'est une magicienne qui parle. »
5. La mer Égée et la mer Ionienne, séparées par l'isthme de Corinthe.
6. Ce monologue, « qui annonçait Corneille », comme l'a dit Voltaire, est imité de celui de Sénèque le Tragique dans sa *Médée*, acte I. Au reste, les anciens avaient fréquemment mis ce personnage sur la scène, et il nous reste notamment une *Médée* d'Euripide. Depuis Corneille, un autre poète parmi nous, Longepierre, a encore traité, non sans succès, le sujet de *Médée*.

Délibération de l'empereur Auguste.

Conservera-t-il ou abdiquera-t-il l'empire? Il consulte à ce sujet Cinna et Maxime, deux de ses principaux courtisans [1].

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, *troupe de courtisans.*

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.
(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.*)
Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer, sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie :
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie,
Et, comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre [2].
J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;
Mais, en le souhaitant, je ne l'ai pas connu ;
Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes

1. Ceux-là mêmes qui viennent de conspirer la mort d'Auguste, et c'est ce qui donne un grand intérêt dramatique à cette admirable scène.

2. « Quelque crainte, observe Louis Racine, que mon père eût de parler de vers à mon frère, quand il le vit en âge de pouvoir discerner le bon du mauvais, il lui fit apprendre par cœur des endroits de *Cinna*; et lorsqu'il lui entendait réciter ce beau vers :

Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre ;

« Remarquez bien cette expression, lui disait-il avec enthousiasme. On dit : aspirer à monter; mais il faut connaître le cœur humain aussi bien que Corneille l'a connu, pour avoir su dire de l'ambitieux qu'il aspire à descendre. » — « Ce mot *aspire*, lit-on aussi dans Voltaire, qui d'ordinaire s'emploie avec *s'élever*, devient une beauté frappante quand on le joint à *descendre :* c'est cet heureux emploi des mots qui fait la belle poésie, et qui fait passer un ouvrage à la postérité. »

D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisirs sans trouble, et jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ;
Le grand César mon père en a joui de même :
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis et l'autre l'a gardé;
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire[1], au milieu du sénat
A vu trancher ses jours par un assassinat.
Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
Si par l'exemple seul on se devait conduire :
L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur;
Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
N'est pas toujours écrit dans les choses passées[2] :
Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.
Voilà, mes cher amis, ce qui me met en peine.
Vous qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène[3],
Pour résoudre ce point avec eux débattu,
Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains et pesante à moi-même ;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain ;
Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie et l'Afrique,

1. Ce terme, qui signifiait autrefois noble, généreux, et qui veut dire aujourd'hui clément, doux, même jusqu'à la faiblesse, est devenu familier. Quant à César, Pline l'Ancien a dit, comme traduit Bossuet, « qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir ». Voyez *Histoire Naturelle,* livre VII, ch. XXVI.

2. Voltaire signale cette pensée comme peu claire, et l'explique ainsi : « Le destin que nous cherchons à connaître n'est pas toujours écrit dans les événements passés qui pourraient nous instruire. »

3. Le premier avait été le gendre d'Auguste, et le second, son confident.

Sous les lois d'un monarque ou d'une république.
Votre avis est ma règle, et, par ce seul moyen,
Je veux être empereur ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise et mon insuffisance,
Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher :
Souffrez-le d'un esprit[1] jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes :
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas fut juste,
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Que vous avez versé pour monter à son rang.
N'en craignez point, seigneur, les[2] tristes destinées ;
Un dieu bien plus puissant veille sur vos années.
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'État une juste conquête ;
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,

1. Souffrez de voir votre avis combattu par un homme jaloux de votre gloire, etc.

2. Ne craignez point *ses* tristes destinées, celle de César, tué en plein sénat.

Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien ;
Chacun en liberté peut disposer du sien ;
Il le peut, à son choix, garder, ou s'en défaire :
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire !
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent.
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent ;
Et faites hautement connaître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,
Mais, pour y renoncer, il faut la vertu même.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.

. . . . . .

Ce nom[1] depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant des suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux ;
César, de mon aïeul[2], Marc-Antoine, de vous ;

1. Ce nom *de liberté...*
2. Cinna était arrière-petit-fils de Pompée.

Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette raison l'emporte :
Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte ;
Et, quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
Je consens à me perdre afin de la sauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :
Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire.

Cinna[1] (1639), acte II, scène I.

Clémence d'Auguste.

La conspiration de Cinna, dont Auguste avait fait l'un de ses favoris après l'avoir trouvé dans le parti de ses adversaires, a été découverte à l'empereur. Il fait venir celui-ci; il l'accable des preuves de sa culpabilité ; ensuite il lui pardonne, en prononçant ces belles paroles :

Je suis maître de moi comme de l'univers :
Je le suis, je veux l'être. Ô siècles! ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire :
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;

1. Le sujet de cette tragédie a été emprunté par Corneille à Sénèque, *Traité de la Clémence*, livre Ier. — « Cette scène, dit Voltaire, est d'un genre dont il n'y avait aucun exemple chez les anciens ni chez les modernes : détachez-la de la pièce, c'est un chef-d'œuvre d'éloquence; incorporée à la pièce, c'est un chef-d'œuvre encore plus grand. » Le même écrivain remarque que les maximes générales, qui seraient déplacées dans une scène vive et passionnée, sont ici d'un effet admirable, parce qu'Auguste n'éprouve pas de dangers présents, et peut discuter à loisir le dessein de renoncer au pouvoir suprême.

Et malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler.

Ibid., acte V, scène III.

Flaminius, ambassadeur des Romains, essaye en vain d'intimider Nicomède.

Nicomède, élève d'Annibal et fils aîné de Prusias, roi de Bithynie, est aussi courageux et aussi fier que son père est lâche et docile aux volontés de Rome : il s'indigne de ce que, dans les États de celui-ci, un ambassadeur romain ose lui parler en maître.

FLAMINIUS, NICOMÈDE, PRUSIAS.

FLAMINIUS.

Vous ne pouvez plus, prince, étendre vos conquêtes
Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi ;
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi ;
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains[1] ;
Et si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène[2].

1. C'est-à-dire des garnisons romaines.

2. Ce vers est fort beau ; mais, par malheur, cette beauté provient ici d'une erreur historique. En effet, c'est *Caïus Flaminius Nepos* qui, consul en 217 avant Jésus-Christ, perdit contre Annibal la bataille du lac Trasimène, où il périt, et c'est *Titus Quinctius Flamininus* (appelé par Corneille *Flaminius*) qui fut député, en 184, vers Prusias, pour lui demander la tête d'Annibal.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez enfin de ma bonté :
Le rang d'ambassadeur doit être respecté.....

NICOMÈDE.

Je ne sais point répondre autrement pour mon roi
A qui dessus son trône on veut faire la loi.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte.
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE.

Quoi! je verrai, seigneur, qu'on borne vos États,
Qu'au milieu de ma course[1] on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace!
Et je remercîrai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément!

PRUSIAS, *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge :
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMÈDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.

Nicomède[2] (1652), acte II, scène III.

Nicomède enseigne à Prusias son devoir.

PRUSIAS, NICOMÈDE.

PRUSIAS.

Accordons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et tâchons d'assurer[3] la reine qui te craint.

1. C'est-à-dire de mes triomphes.

2. « Que l'on étudie, a dit un critique, dans Tite-Live, dans Appien, dans Justin, les relations des conquêtes de Rome en Asie et en Afrique : qu'apprendra-t-on sur la politique hautaine et insidieuse des Romains, sur l'incroyable abaissement des rois, qui ne se trouve résumé dans Nicomède? »

3. *Assurer* était pris dans le sens de *rassurer*. — *La reine*

J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle,
Et ne veux pas souffrir cette haine éternelle,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer[1]
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture.

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS. Et que dois-je être?

NICOMÈDE. Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère:
Un véritable roi n'est ni mari ni père;
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez:
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espère gagner
Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

Ibid., acte IV, scène III.

qui le craint est Arsinoé, la seconde femme de Prusias et l'ennemie acharnée de Nicomède. Arsinoé fait agir les Romains pour que les droits de Nicomède, successeur légitime de Prusias, passent à son propre fils, Attale. En même temps, par deux scélérats qu'elle a achetés, elle fait accuser Nicomède d'avoir voulu assassiner le roi. Trompé par ces rapports et par les feintes alarmes de sa femme, Prusias avait mandé son fils. Celui-ci était venu. En le voyant paraître, son ennemie avait dissimulé sa haine et demandé grâce pour lui avec de perfides instances. Nicomède, indigné, avait refusé de se défendre et lancé à Arsinoé ce mot méprisant :

La fourbe n'est le jeu que des petites âmes,
Et c'est là proprement le partage des femmes.

1. *Des sentiments que j'aime à voir durer*, c'est-à-dire la *tendresse* que j'ai pour toi (Nicomède) et la *passion* que j'ai pour elle (Arsinoé).

Cliton, le valet de Dorante, lui apprend le succès de la comédie du *Menteur*.

Dorante, à la fin de la comédie du *Menteur*, s'était enfui pour ne pas épouser Lucrèce. Deux ans après, Cliton, son valet, retrouve son maître dans « la maison du roi », c'est-à-dire en prison, à Lyon, où celui-ci a été enfermé à la suite de nouvelles aventures. Dorante apprend à Cliton qu'il est sur le point d'obtenir la main de Mélisse, sœur d'un gentilhomme de Lyon, à laquelle il n'a pas caché son nom. Cliton lui reproche alors d'avoir divulgué un nom devenu trop célèbre, depuis que son histoire a fourni à un poète le sujet d'une comédie dont tout Paris s'entretient.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

. . . . . Mais, monsieur, votre nom
Lui deviez-vous l'apprendre[1] et sitôt?

DORANTE. Pourquoi non?
J'ai cru le devoir faire, et l'ai fait avec joie.

CLITON.

Il est plus décrié que la fausse monnoie[2].

DORANTE.

Mon nom?

CLITON. Oui : dans Paris, en langage commun,
Dorante et le Menteur à présent ce n'est qu'un;
Et vous y possédez ce haut degré de gloire
Qu'en une comédie on a mis votre histoire.

DORANTE.

En une comédie?

CLITON. Et si naïvement,
Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement[3].
On y voit un Dorante avec votre visage,

1. A Mélisse, ou plutôt à Lyse, sa servante, qui est venue, de la part de sa maîtresse, apporter à Dorante une bourse pleine de pistoles.

2. Au dix-septième siècle, on prononçait encore *monnoie*, ce qui justifiait la rime avec *joie*.

3. *Enchantement* a ici tout son sens d'origine (du latin *incantare*, qui se dit encore en italien), *ce qui est produit par des chants magiques*.

On le prendrait pour vous; il a votre air, votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,
Et paraît, comme vous, adroit au dernier point.
Comme à l'événement[1] j'ai part à la peinture;
Après votre portrait on produit ma figure.
Le héros de la farce, un certain Jodelet[2],
Fait marcher après vous votre digne valet;
Il a jusqu'à mon nez, et jusqu'à ma parole,
Et nous avons tous deux appris en même école :
C'est l'original même, il vaut ce que je vaux;
Si quelque autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux[3];
Et tout autre que lui dans cette comédie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice et Lucrèce[4], elles en ont quelque air;
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder.
Votre feu père même est joué sous le masque[5].

DORANTE.

Cette pièce doit être et plaisante et fantasque.
Mais son nom?

CLITON. Votre nom de guerre[6], *le Menteur*.

1. Comme *j'ai eu part* à tout ce qui est arrivé, *j'ai aussi un rôle dans la comédie.*

2. *Jodelet* était un acteur comique très populaire : pour divertir il n'avait qu'à paraître :

Le ton de voix est rare aussi bien que le nez.

C'était Jodelet qui tenait le rôle de Cliton. — *Fait marcher après vous votre digne valet* signifie : *représente votre valet marchant après vous.* L'expression est d'une emphase comique.

3. *S'inscrire en faux*, c'est attaquer en justice une pièce comme fausse. Donc si quelqu'un, autre que Jodelet, se mêle de jouer le rôle de Cliton, on peut le poursuivre comme faussaire.

4. Corneille énumère ici les principaux personnages du *Menteur*. Voir les principales scènes que nous avons données dans les *Morceaux choisis pour la Classe de Sixième*, page 135 et suivantes.

5. *Sous le masque*, c'est-à-dire *avec sa physionomie.* On dit en effet d'un acteur : *il a le masque comique*, pour la figure, les traits naturellement comiques.

6. Le *nom de guerre* est celui que les soldats prenaient autrefois en s'enrôlant. Cliton cependant ne veut pas dire que Dorante ait pris lui-même le nom du *Menteur ;* mais c'est celui qu'on lui a donné, qui le fait reconnaître partout.

DORANTE.

Les vers en sont-ils bons? fait-on cas de l'auteur?

CLITON.

La pièce a réussi, quoique faible de style[1];
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville;
De sorte qu'aujourd'hui, presque en tous les quartiers,
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers[2].
Et pour moi, c'est bien pis, je n'ose plus paraître.
Ce maraud de farceur[3] m'a fait si bien connaître,
Que les petits enfants, sitôt qu'on m'aperçoit,
Me courent[4] dans la rue, et me montrent au doigt;
Et chacun rit de voir les courtauds de boutique[5],
Grossissant à l'envi leur chienne de musique,
Se rompre le gosier, dans cette belle humeur,
A crier, après moi, le *Valet du Menteur!*
Vous en riez vous-même!

DORANTE. Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire[6], et cela vous décrie.
Mais si bien, qu'à présent, voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un huissier.

La Suite du Menteur, acte I^er^, scène III.

1. Il ne faut pas ici prendre au mot Corneille.

2. Allusion à la scène célèbre du *Menteur* (acte II, scène V), dans laquelle Dorante raconte à son père le prétendu mariage qu'il a contracté à Poitiers.

3. Cliton parle de Jodelet.

4. *Courir* est ici verbe actif : *me poursuivent en courant.*

5. *Courtaud* au sens propre se dit d'une personne de taille courte et ramassée. *Courtaud de boutique* est dit par dénigrement d'un *commis marchand.* — *Leur chienne de musique*, au vers suivant, désigne les cris très désagréables que les enfants font entendre à Cliton, en le montrant au doigt.

6. Tournure elliptique pour : *Je ne trouve pas qu'il y ait là sujet de rire.*

Au roi (Louis XIV).

Sur *Cinna*, *Pompée*, *Horace*, *Sertorius*, *Œdipe*, *Rodogune*, que le roi venait de faire représenter devant lui à Versailles, en octobre 1676.

Est-il vrai, grand monarque, et puis-je me vanter
Que tu prennes plaisir à me ressusciter;
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode et retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes rivaux
N'ôte point leur vieux lustre à mes premiers travaux?
Achève : les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père[1];
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tirerait du tombeau.
On voit Sertorius, Œdipe et Rodogune
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montrerait qu'Othon et Suréna
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna[2].
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulchérie,
Reprendraient pour te plaire une seconde vie;
Agésilas en foule aurait des spectateurs,
Et Bérénice enfin trouverait des acteurs.
Le peuple, je l'avoue, et la cour les dégradent[3] :
Je faiblis, ou du moins ils se le persuadent[4];
Pour bien écrire encor j'ai trop longtemps écrit,

1. On ne saurait partager ici le sentiment de Corneille. Ce que l'on peut dire seulement, c'est que, jusque dans ses pièces les plus faibles, on reconnaît encore, par instant,

La main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

On peut comparer ici à Corneille Boileau dans son épître x.

2. C'est-à-dire : s'il s'étendait à Othon et à Suréna, ce choix montrerait que ce ne sont pas, etc.

3. Les *déprécient*, les *rabaissent*...

4. *Persuader* est ici considéré comme ayant quatre syllabes : on n'en compterait aujourd'hui que trois dans ce mot.

Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit ;
Mais, contre cet abus[1], que j'aurais de suffrages,
Si tu donnais les tiens à mes derniers ouvrages !
Que de tant de bonté l'impérieuse loi
Ramènerait bientôt et peuple et cour vers moi !
Tel Sophocle à cent ans charmait encore Athènes[2],
Tel bouillonnait encor son vieux sang dans ses veines,
Diraient-ils à l'envi, lorsqu'Œdipe aux abois[3]
De ses juges pour lui gagna toutes les voix.
Je n'irai pas si loin ; et si mes quinze lustres[4]
Font encor quelque peine aux modernes illustres[5],
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas longtemps à les importuner.
Quoi que je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre :
C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre ;
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'évanouir.
Souffre, quoi qu'il en soit, que mon âme ravie
Te consacre le peu qui me reste de vie :
L'offre n'est pas bien grande, et le moindre moment
Peut dispenser mes vœux de l'accomplissement.
Préviens ce dur moment par des ordres propices :
Compte mes bons désirs comme autant de services.

Poésies diverses.

1. Cette opinion fausse, *abusive*.

2. C'est ce que Valère Maxime a dit en effet de Sophocle, liv. VIII, ch. VII. Cf. CICÉRON, *De la Vieillesse*, ch. VII.

3. Expression qui serait aujourd'hui considérée comme trop familière, pour *Œdipe accablé par l'infortune*. Il est question de l'*Œdipe à Colone*, la dernière tragédie de Sophocle, que celui-ci lut, dit-on, en présence des juges de l'Aréopage, pour répondre à une accusation de démence que ses fils ingrats lui avaient intentée.

4. C'est-à-dire mes soixante-quinze ans : un lustre est une durée de cinq ans.

5. Ce sont *les jeunes rivaux* dont le poète a parlé tout à l'heure, ceux qui l'avaient suivi dans la carrière dramatique. On se rappellera que, par un sentiment d'envie, beaucoup de contemporains du grand Corneille s'étaient efforcés de se prévaloir contre lui, pour le déprécier, des brillants succès du jeune Racine.

ROTROU.

Rotrou naquit à Dreux en 1609, trois ans après Corneille; mais, ayant débuté très jeune dans la carrière dramatique, il eut la gloire de frayer, par ses exemples et ses conseils, la voie à ce grand homme qui, dans sa naïve reconnaissance, l'honorait du nom de père. Il a cultivé également la tragédie et la comédie, et il nous est resté de lui vingt-trois pièces, entre lesquelles on ne se rappelle guère toutefois que les noms, tels que *Saint Genest*, *Chosroës* et *Venceslas*. Il avait de l'invention et de l'originalité dans l'esprit; il offre assez souvent de beaux vers; mais son goût n'était pas assez sévère, et il travaillait trop vite. La poésie ne fut pas, d'ailleurs, son unique occupation : il était chargé dans son pays natal des fonctions de lieutenant civil et criminel ; il fut même victime de son zèle à les remplir. Dans un séjour qu'il faisait à Paris, instruit qu'une maladie épidémique venait d'éclater à Dreux, il courut aussitôt à son poste pour prodiguer ses secours à ses concitoyens, et, atteint du fléau, il expira en 1650, à peine âgé de quarante et un ans. C'est assez dire qu'il était digne de produire sur la scène les héros, puisqu'il trouvait en lui cette élévation d'âme qui inspire les nobles paroles comme les généreux dévouements[1].

Un Romain récemment converti s'exhorte à faire le sacrifice de sa vie.

ADRIEN (*ou* GENEST[2]).

Il est temps
De suivre avec ardeur ces fameux combattants.
Si la gloire te plaît, l'occasion est belle :

1. Voici ce que cet intrépide magistrat écrivait à son frère trois jours avant sa mort : « Le péril où je me trouve est imminent : au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne aujourd'hui, et ce sera pour moi demain peut-être; mais ma conscience a marqué mon devoir. »

2. *Genest* était un comédien de Rome, qui, représentant devant la cour de Dioclétien le personnage d'un ancien persécuteur des

La querelle du Ciel[1] à ce combat t'appelle,
La torture, le fer et la flamme t'attend :
Offre à leurs cruautés[2] un cœur ferme et constant ;
Laisse à de lâches cœurs verser d'indignes larmes,
Tendre aux tyrans les mains et mettre bas les armes :
Offre ta gorge au fer, vois-en couler ton sang,
Et meurs sans t'ébranler, debout et dans ton rang.
La faveur de César, qu'un peuple entier t'envie,
Ne peut durer au plus que le cours de sa vie ;
De celle de ton Dieu, non plus que de ses jours,
Jamais nul accident ne bornera le cours[3].
J'ai vu, Ciel, tu le sais, par le nombre des âmes
Que j'osai t'envoyer par des chemins de flammes,
Dessus les grils ardents et dedans les taureaux,
Chanter les condamnés et trembler les bourreaux ;
J'ai vu tendre aux enfants une gorge assurée
A la sanglante mort qu'ils voyaient préparée,
Et tomber sous le coup d'un trépas glorieux
Ces fruits à peine éclos, déjà mûrs pour les cieux ;
J'en ai vu, que le temps prescrit par la nature
Était près de pousser dedans la sépulture,
Dessus les échafauds presser ce dernier pas
Et d'un jeune courage affronter le trépas.

chrétiens (Adrien), converti à leur religion, se sentit tout à coup pénétré de la grâce divine. La foi, s'emparant de lui, le transforma en un confesseur du Christ et un martyr. Dans la pièce de Rotrou, on l'entend dire bientôt :

> Le Dieu que j'ai haï m'inspire son amour :
> Adrien a parlé ; Genest parle à son tour.
> Ce n'est plus Adrien, c'est Genest qui respire
> La grâce du baptême et l'honneur du martyre.....
> Au milieu de l'orage où m'exposait le sort,
> Un ange par la main m'a conduit dans le port.

1. *La querelle du Ciel*, c'est-à-dire *la lutte où il s'agit des intérêts, de la gloire de Dieu*. L'expression, d'ailleurs, est négligée et obscure.

2. A la cruauté *des tortures qui t'attendent*.

3. C'est la même raison que donne Polyeucte à Pauline, quand celle-ci le presse de renoncer à sa foi et à la gloire du martyre. Voir *Polyeucte*, acte IV, scène III.

Vous l'avez vu, mes yeux, et vous craindriez[1] sans honte
Ce que tout sexe brave et que tout âge affronte !
Cette vigueur peut-être est un effort humain....
Non, non, cette vertu, Seigneur, vient de ta main :
L'âme la puise au lieu de sa propre origine,
Et, comme les effets, la source en est divine.
C'est du Ciel que me vient cette noble vigueur
Qui me fait des tourments mépriser la rigueur.
J'ai peine à concevoir ce changement extrême,
Et sens que, différent et plus fort que moi-même,
J'ignore toute crainte, et puis voir sans terreur
La face de la mort en sa plus noire horreur.

Saint Genest (1646)[2], acte II, scène VI.

Adrien expose la nature et la puissance du vrai Dieu.

C'est lui qui du néant a tiré l'univers,
C'est lui qui sur la terre a répandu les mers,
Qui de l'air étendit les humides contrées,
Qui sema de brillants les voûtes azurées,
Qui fit naître la guerre entre les éléments,
Et qui régla des cieux les divers mouvements :
La terre à son pouvoir rend un muet hommage,
Les rois sont ses sujets, le monde est son partage.
Si l'onde est agitée, il la peut affermir;

1. Ce mot était alors compté pour deux syllabes.

2. La tragédie de *Polyeucte* avait paru six ans auparavant, en 1648. On se souviendra aussi des vers non moins célèbres par lesquels Polyeucte déclare sa foi devant le peuple (*Polyeucte*, acte III, scène II) :

Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
Seul être indépendant, seul maître du destin,
Seul principe éternel et souveraine fin.
C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie :
Lui seul tient en sa main le succès des combats :
Il le veut élever, il le peut mettre à bas;
Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense :
C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense.....

S'il querelle les vents, ils n'osent plus frémir;
S'il commande au soleil, il arrête sa course :
Il est maître de tout, comme il en est la source[1],
Tout subsiste par lui, sans lui rien n'eût été,
Et lui seul des mortels est la félicité.

Ibid., acte III, scène I.

Adrien déclarant sa foi et défiant ses bourreaux.

C'est Genest qui parle.

Écoutez, vous Césars[2], et vous troupes romaines,
La gloire et la terreur des puissances humaines,
Mais faibles ennemis d'un pouvoir souverain
Qui foule aux pieds l'orgueil et le sceptre romain :
Aveuglé de l'erreur dont l'enfer vous infecte,
Comme vous des chrétiens j'ai détesté la secte;
Mais, par un changement dont Dieu seul est l'auteur,
Je deviens leur rival de leur persécuteur[3],
Et soumets à leur loi que j'ai tant réprouvée
Une âme heureusement de tant d'écueils sauvée.
Leur créance est ma foi, leur espoir est le mien :
C'est leur Dieu que j'adore; enfin je suis chrétien.
Quelque effort qui s'oppose à l'ardeur qui m'enflamme,
Les intérêts du corps cèdent à ceux de l'âme :
Déployez vos rigueurs, brûlez, coupez, tranchez :
Mes maux seront encor moindres que mes péchés.
Je sais de quel repos cette peine est suivie,
Et ne crains point la mort qui conduit à la vie.

Ibid., acte IV, scène VI.

1. On peut comparer ces beaux vers à ceux de Racine dans *Esther*, acte I, scène III.

Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble, etc.

2. Les *Césars* présents au spectacle sont ici Dioclétien, empereur romain, qui régna de 284 à 305 avec le titre d'*Auguste*, et Daïa Maximin, qui avait reçu en 305 le gouvernement de la Syrie et de l'Égypte avec le titre de *César*.

3. *De persécuteur* des chrétiens, *je deviens leur rival.*

Venceslas condamne à mort son fils Ladislas.

Venceslas, roi de Pologne au treizième siècle, est parvenu à une extrême vieillesse. Plus d'une fois il a menacé de sa colère son fils Ladislas, livré à ses passions, mais dont le caractère fougueux annonce cependant quelques-unes des qualités d'un monarque. De nouvelles violences, de nouveaux meurtres qu'il a commis, ont porté à leur comble les ressentiments de son père. Il prononce contre lui un arrêt de mort, et il l'exhorte à se montrer du moins, sur l'échafaud, digne de sa haute naissance.

VENCESLAS, LADISLAS.

LADISLAS (*il est amené par le duc Frédéric, qui se retire*).

M'annoncez-vous, mon père, ou ma mort ou ma grâce?

VENCESLAS.

Embrassez-moi, mon fils.

LADISLAS. Seigneur, quelle bonté,
Quel effet de tendresse et quelle nouveauté!

VENCESLAS.

Savez-vous de quel sang vous avez pris naissance?

LADISLAS.

Je l'ai mal témoigné, mais j'en ai connaissance.

. . . . . .

VENCESLAS.

Armez-vous de vertu, vous en avez besoin.

LADISLAS.

S'il est temps de partir, mon âme est toute prête.

VENCESLAS.

L'échafaud l'est aussi, portez-y votre tête.
Plus condamné que vous, mon cœur vous y suivra ;
Je mourrai plus que vous du coup qui vous tûra.
J'ai craint de prononcer autant que vous d'entendre
L'arrêt que mon devoir me commandait de rendre.
Pour ne vous perdre pas j'ai longtemps combattu ;
Mais, ou l'art de régner n'est plus une vertu,
Et c'est une chimère aux rois[1] que la justice,
Ou, régnant, à l'État je dois ce sacrifice.

1. Pour les rois...

LADISLAS.

Eh bien! achevez-le, voilà ce cou tout prêt.
Le coupable, grand roi, souscrit à votre arrêt :
Je ne m'en défends point, et je sais que mes crimes
Vous ont causé souvent des courroux[1] légitimes.
Je pourrais alléguer en faveur de mon bras
Que ses premiers efforts ont servi vos États,
Et m'ont dans votre histoire acquis assez de place
Pour qu'ils pussent de vous solliciter ma grâce;
Mais je n'ai point dessein de prolonger mon sort.

VENCESLAS.

Allez vous préparer à cet illustre effort.
(*Il l'embrasse.*)
Adieu : sur l'échafaud portez le cœur d'un prince,
Et faites-y douter à toute la province
Si, né pour commander et destiné si haut,
(*Le roi frappe du pied pour faire venir le duc.*)
Vous mourez sur un trône ou sur un échafaud.
(*Fédéric entre avec les gardes.*)
Duc, remenez le prince.

LADISLAS. O vertu trop sévère!
Venceslas vit encore, et je n'ai plus de père!
(*Il sort.*)

VENCESLAS, *demeuré seul.*

O justice inhumaine et devoirs ennemis!
Pour conserver mon sceptre il faut perdre mon fils!
Mais laisse-les[2] agir, importune tendresse;
Et vous, cachez, mes yeux, vos pleurs et ma faiblesse.
Je ne puis rien pour lui, le sang cède à la loi,
Et je ne saurais être et bon père et bon roi[3].

Venceslas (1647), acte V, scène IV.

1. Ce substantif a cessé d'être employé au pluriel.
2. Laisse agir ma *justice* et mes *devoirs*.
3. La tendresse du père n'a pas tardé cependant à se réveiller dans le cœur de Venceslas. L'infante, sa fille, l'avait déjà touché en implorant la grâce de son frère. Il a, de plus, appris que le peuple voyait avec douleur les apprêts du supplice. Il rappelle auprès de lui son fils, et abdique en sa faveur.

LA FONTAINE.

La Fontaine, né à Château-Thierry en 1621, était assez incertain de la voie qu'il devait suivre, lorsque, à vingt-deux ans, la lecture, faite en sa présence, d'une ode de Malherbe, lui apprit qu'il était poète. Ses premiers essais l'annoncèrent, en effet, comme tel; mais, resserrée dans la province qu'il habitait, sa réputation fut assez lente à se répandre : il touchait à sa quarantième année lorsqu'il vint à Paris, où il rencontra un protecteur dans le surintendant Fouquet. La reconnaissance qu'il voua à ce ministre déchu, les beaux vers par lesquels il plaignit et s'efforça d'adoucir son malheur, éloignèrent de La Fontaine l'esprit de Louis XIV, qui ne lui accorda jamais aucune faveur. Il trouva, du reste, à défaut de l'appui du prince, des amitiés dévouées, qui, en écartant de sa personne les besoins et les embarras vulgaires de la vie, lui permirent de se livrer tout entier à son goût pour les vers. Le surnom de Bonhomme, que lui a conservé la postérité, atteste quels étaient la simplicité de son caractère et son détachement des affaires et des intérêts mondains. Il ne commença qu'en 1668 à faire paraître ses inimitables *Fables*. On a dit qu'un merveilleux instinct les lui dictait; mais il ne faut pas croire qu'il atteignit sans beaucoup de travail la perfection où il s'est élevé. De là ces distractions et ces rêveries, ou plutôt ces méditations profondes, dont se sont amusés les contemporains de La Fontaine. On a prétendu encore que ceux-ci n'avaient pas compris tout ce qu'il y a de rare et d'exquis dans ses talents. Néanmoins, une circonstance particulière qui semble indiquer le contraire, c'est qu'il fut reçu membre de l'Académie française avant Boileau (1684). Ce qui est certain, c'est qu'on s'accorde à admirer présentement en lui, pour la pensée et pour la langue, le plus original et le plus parfait des modèles. La Fontaine mourut en 1695 dans les sentiments de la plus vive piété, et en regrettant avec amertume la publication de quelques-unes de ses œuvres où il avait oublié que le respect des mœurs est la première loi de l'écrivain.

La Besace.

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur ;
Si dans son composé[1] quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur :
Je mettrai remède à la chose.
Venez, Singe; parlez le premier, et pour cause[2] :
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? — Moi! dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché;
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre;
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort,
Glosa sur l'Éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'Éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit[3]
Dame Baleine était trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella : car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils et taupes envers nous[4].

1. Dans sa personne, dans la manière dont il est fait...
2. Sans doute parce que le singe a le plus de ressemblance avec l'homme. Cette locution familière *et pour cause* s'emploie quand on ne veut pas s'expliquer nettement sur le motif qui fait agir.
3. A son gré, à son sens.
4. Le lynx a la vue très perçante, et la taupe, dont les yeux sont presque imperceptibles, passe, au contraire, pour y très peu voir.

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le Fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui [1].

Fables, I, fable VII.

Le Berger et la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivait sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite [2] :
Si sa fortune était petite,
Elle était sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent [3], le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage;
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il était jadis,
Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
Celui qui s'était vu Corydon ou Tircis
Fut Pierrot, et rien davantage [4].

1. La besace est, en effet, une espèce de sac ouvert par le milieu et fermé par les deux bouts, de manière qu'il forme deux poches : les pauvres recueillent les aumônes dans ces sortes de sacs, qu'ils portent sur leurs épaules. On peut lire de très intéressantes observations faites sur cette fable par Saint-Marc Girardin dans la IV^e^ leçon de son livre intitulé : *La Fontaine et les Fabulistes*, tome I, p. 91 et 92.

2. Amphitrite est la femme de Neptune : elle est prise par extension pour la mer elle-même.

3. Fit le trafic au moyen de l'argent qu'il avait tiré de son troupeau.

4. Ce sont trois noms de bergers. Corydon et Tircis jouissent d'une aisance agréable ; Pierrot, au contraire, est réduit à une condition servile.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux [1] :
« Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux,
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre. »

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré [2],
Vaut mieux que cinq en espérance ;
Qu'il se faut contenter de sa condition ;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

Ibid., IV, fable II.

La demeure du Sommeil [3].

Sous les lambris moussus [4] de ce sombre palais
Écho ne répond point, et semble être assoupie.

1. Ce calme trompeur de la mer a été rendu par un vers admirable de Lucrèce (II, 559) :

Subdola quum ridet placidi pellacia ponti.

« Quand nous invite le sourire trompeur d'une mer tranquille. »

2. *Assuré* est une rime insuffisante.

3. La Fontaine a célébré plus d'une fois le sommeil, auquel il avait dû souvent, disait-il, d'excellentes heures. Il s'est représenté quelque part « comme l'enfant du sommeil et de la paresse » ; mais nous avons averti qu'il ne fallait pas trop le prendre au mot. Voici, quoi qu'il en soit, de fort jolis vers où on l'a peint de même :

. . Les soins de la fortune
Ne causent jamais son réveil.
Il laisse à son gré le soleil
Quitter l'empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaît au sommeil.

4. Rare et poétique, pour *couverts de mousse*.

La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature :
Un ruisseau coule auprès et forme un doux murmure.
Les simples [1] dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour :
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée;
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots ;
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos ;
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles ;
Et tel, dans un État de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.

Œuvres diverses, tome II *des Œuvres de La Fontaine* (in-12, 1804, p. 155).

Epître à Turenne (1674) [2].

Eh quoi ! seigneur, toujours nouveaux combats !
Toujours dangers ! Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir? Tout meurt, tout héros passe :
Clothon [3] ne peut vous faire d'autre grâce
Que de filer vos jours plus lentement;
Mais Clothon va toujours étourdiment.

1. Plantes médicinales : ce substantif est du masculin.

2. Dans cette année, qui précéda celle de sa mort, Turenne vainquit à Sintzheim l'électeur de Brandebourg, et punit le prince Palatin, son allié, en ravageant le Palatinat.

3. *Clotho* est celle des trois Parques qui préside à la naissance et tient le fuseau.

Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, seigneur, qui sans douleur extrême
Ne saurions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous aurait coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne,
Et je reviens à ce que fait Bellone.
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux [1].
C'est un retour de victoires nouvelles.
La Renommée a-t-elle encor des ailes,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer :
« Tout est perdu, l'hydre va s'avancer....
Tout est gagné, Turenne l'a vaincue ;
Et, se voyant mainte tête abattue,
Elle retourne en son antre à grands pas ! »
Quelque démon que l'on ne connaît pas
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
Qui sous vos coups sont à choir toutes prêtes.
Voilà, seigneur, ce qui nous en paraît :
Car, d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
Permettez-moi de laisser cette envie
A vos guerriers, qui n'estiment la vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laissant pas de la vendre bien cher [2].
Toute l'Europe admire leur vaillance ;
Toute l'Europe en craint l'expérience :
Bon fait de loin [3] regarder tels acteurs.

Ibid., tome II, p. 66.

1. C'est-à-dire des *feux de joie*.

2. Cette rime, comme nous l'avons déjà dit, serait aujourd'hui vicieuse, la prononciation de l'infinitif des verbes en *er* étant devenue plus faible et plus lourde.

3. Inversion admise dans le style familier : *il fait bon de regarder de loin...*

La Peinture.

Elle-même vante ses avantages.

A de simples couleurs mon art, plein de magie,
Sait donner du relief, de l'âme, de la vie.
Ce n'est rien qu'une toile; on pense voir des corps.
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts.
Je transporte les yeux aux confins de la terre[1] :
Il n'est événement, ni de paix, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des empires, des cieux,
Sont par moi révélés; par moi l'œil les découvre.
Que la porte du jour se ferme ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout : c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages :
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme : on y voit sans horreur
Le pâle Désespoir, la sanglante Fureur,
L'inhumaine Clotho, qui marche sur leurs traces :
Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces[2].

Ibid., tome II, p. 162.

1. Je fais en sorte que les objets les plus éloignés deviennent visibles aux yeux.

2. *Traces* et *grâces* riment imparfaitement, parce que l'*a* de *traces* est bref, et que l'*a* de *grâces* est long. Des derniers vers de ce morceau, il y a à dégager un principe essentiel du goût, aussi vrai pour la peinture que pour la poésie. C'est que l'art ne doit pas chercher à nous donner la sensation dure et âpre de la réalité. Il faut, comme le dira encore Boileau (*Art poétique*, chant III), que la *pitié* soit *douce* et la *terreur charmante*.

Paraphrase du *Dies iræ* [1].

Quel sera notre état au dernier jour de l'univers. Prière à Dieu.

De quel frémissement nous nous verrons saisis !
Qui se croira pour lors du nombre des choisis?
Le registre des cœurs, une exacte balance,
Paraîtront aux côtés d'un juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront ; et leur triste silence
Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.

La nature et la mort, pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument [2]
Ceux que dès son berceau le monde aura vus vivre.
Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs secrets aux annales d'un livre
Où même leurs pensers se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal :
Rien d'impuni. Le juge, assis au tribunal,
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prîrai-je en ce jour d'être mon défenseur?
Sera-ce quelque juste? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi, qui fais tout trembler devant ta majesté,
Qui sauves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes remplis d'amour et de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux ;
Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

Tu pourrais aisément me perdre et te venger :
Ne le fais point, Seigneur; viens plutôt soulager
Le faix sous qui [3] je sens que mon âme succombe.

1. C'est une des plus belles proses ou séquences de l'Église catholique, sur le jour du Jugement dernier.
2. Du tombeau.
3. Quand le pronom *qui* est précédé d'une préposition, il ne s'emploie généralement qu'en parlant des personnes.

Assure mon salut dès ce monde incertain ;
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis ;
Sépare-moi des boucs réprouvés et maudits.
Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière ;
Fais-moi persévérer dans ce juste remords :
Je te laisse le soin de mon heure dernière ;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

Ibid., tome II, p. 135.

Philémon et Baucis [1].

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille ;
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile :
Véritables vautours que le fils de Japet
Représente [2], enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste ;
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne ;
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,

1. Ce sujet est tiré des *Métamorphoses* d'Ovide (livre VIII).

2. C'est-à-dire dont le fils de Japet *rappelle le souvenir*. — On sait que Prométhée, fils de Japet, fut, par ordre de Jupiter, attaché sur le Caucase, pour avoir dérobé le feu du ciel. Un vautour lui déchirait le foie, qui renaissait toujours.

Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps ;
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme ;
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composaient toute leur république [1] :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré [2] des soins qu'ils se rendaient !
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence [3] ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre [4]. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage :
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons ;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons :
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile [5] :

1. Ovide dit plus rapidement :

Tota domus duo sunt.....

« Eux deux faisaient toute la maison. »

2. La reconnaissance.

3. Mercure.

4. Mille domos clausere seræ ; *tamen una recepit.*

« Mille maisons se fermèrent au verrou ; une seule reçut les voyageurs », dit Ovide. Ce dernier détail, qui ne fait qu'indiquer le fait assez sèchement, est bien loin d'avoir le charme et le naturel de l'hémistiche de La Fontaine.

5. Remarquez comme dans tout ce passage La Fontaine sait

Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois ;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde [1],
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent ;
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs ;
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais [2] non façonnés à l'aide du compas ;
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès [3].

Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.

varier la coupe du vers alexandrin, pour lui prêter l'aisance de la conversation.

1. Ne réponde *pas*. L'ellipse de *pas* est fréquente dans la poésie familière.

2. Planches de bois du mot latin *assis*, planche.

3. Ovide se complaît trop longtemps aux détails de ce simple repas. C'est une faute de goût dans laquelle La Fontaine ne pouvait pas tomber.

Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ses noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
« Grand dieu ! dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux;
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur[1]. »
Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatile échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts[2].

Les dieux sortent enfin et font sortir leurs hôtes.
« De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs ! »

1. Ces excuses si touchantes de Philémon ne sont indiquées chez Ovide que par un vers assez pâle :

Et veniam dapibus nullisque paratibus orant.

« Ils prient d'excuser ce repas sans apprêts. » On voit, par ces rapprochements, qu'il serait facile de multiplier, comment La Fontaine sait embellir son modèle, et,

. . . . se laissant guider,
Souvent à marcher seul ose se hasarder.

2. Cf. Virgile (*Églogue* I, vers 83) :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

« Et du haut des monts les ombres descendent plus grandes dans la plaine. »

Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants[1],
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants[2]
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure[3] :
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs[4].
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris[5] :
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle !
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus :
« Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins[6],
Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins? »

1. On voit par cet exemple qu'au dix-septième siècle le participe présent n'était pas regardé comme invariable par les poètes. Cf. un exemple de Molière à la page 215 des *Morceaux choisis pour la Classe de Cinquième*.
2. Périphrase pour désigner les vents.
3. *Demeure* est ici synonyme de *pays*, *contrée*.
4. On ne dit plus aujourd'hui *changer à*, mais *changer pour* ou *contre*.
5. Vieux mot, synonyme d'*enceinte*.
6. Présider *aux* honneurs, dirait-on aujourd'hui.

Jupiter exauça leur prière innocente.
« Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels;
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office;
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserais-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille ;
Philémon leur disait : « Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;
Du céleste courroux tous furent les hosties[1].
Il ne resta que nous d'un si triste débris.
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris:
Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles:
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler; l'écorce a sa langue pressée[2].
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe ainsi qu'eux perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne :
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.

Appendice aux Fables.

1. Victimes. Cette acception profane du mot *hostie* ne s'est pas conservée.

2. Pour *a pressé sa langue*. Cette inversion, fréquente chez les poètes du dix-septième siècle, modifiait, comme on voit, les règles d'accord du participe passé.

MOLIÈRE.

César appelait Térence, l'honneur des lettres latines, un demi-Ménandre. Plus heureux que les Romains, nous avons eu tout à la fois dans Molière un Aristophane et un Ménandre; on peut dire encore un Plaute et un Térence : telle a été, dans cet auteur, la réunion des qualités diverses que l'on admirait le plus chez les anciens[1]. Enfant de Paris, où il était né en 1622, Molière y avait reçu une excellente éducation; mais, au sortir du collège, entraîné par un goût impérieux dans la vie périlleuse du théâtre, il se fit acteur, et parcourut longtemps les provinces à la tête d'une troupe de comédiens, représentant avec eux les pièces qu'il composait; cependant la force de son génie résista à cette existence précaire et aventureuse. Rendu, vers sa quarantième année, au séjour de la capitale, il y trouva, avec des spectateurs dignes de lui, de sages conseils, qui ne contribuèrent pas peu à développer ses grands talents. La faveur de Louis XIV, qui sut les apprécier à leur valeur, en assurant à Molière des encouragements et un appui qui ne se démentirent jamais, lui permit enfin de les déployer dans tout leur éclat. Depuis lors jusqu'à la fin de sa carrière, qui fut abrégée par les fatigues de sa profession (il mourut après une représentation du *Malade imaginaire* en février 1673), on vit se succéder presque sans interruption ces chefs-d'œuvre dont se glorifie notre scène comique, et qui la rendent, d'un avis unanime, supérieure à celle des autres nations. On doit ajouter, pour réfuter d'injustes attaques dirigées contre la mémoire de Molière, que, dans la position difficile où il se trouvait, il montra toujours, avec un caractère loyal, une âme élevée, un cœur charitable et généreux.

1. On sait l'épitaphe de Molière par La Fontaine :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit,
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis! et j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence et Plaute et Molière sont morts.

Le misanthrope.

Alceste, qui est le misanthrope, vient de voir Philinte, son ami, accabler un homme de protestations d'amitié, et quand il lui a demandé quel était cet homme, Philinte a avoué qu'il le connaissait à peine. Alceste est indigné de cette conduite : il malmène Philinte et déclare, puisque tous les hommes sont aussi faux, il les déteste tous. Philinte, de son côté, s'efforce de ramener Alceste à plus de mesure et d'indulgence.

ALCESTE, PHILINTE.

PHILINTE.

... Tout de bon, quittez toutes ces incartades[1].
Le monde par vos soins ne se changera pas :
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai, tout franc, que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule[2] auprès de bien des gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande :
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande.
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal[3] à la nature humaine.

ALCESTE.

Oui : j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

1. Une *incartade* est une action inattendue et peu sensée. Le mot vient de l'espagnol *encartarse* (de *in*, en, et *carta*, carte), qui signifie au propre *prendre une mauvaise carte :* d'où, au sens figuré, *faire une sottise.*

2. *Fait de vous un homme ridicule.* L'expression *tourner en ridicule* signifie ordinairement *se moquer de,* et le sujet est un nom de personne.

3. *Vouloir un grand mal* à une personne, c'est lui *souhaiter un grand mal :* ce qui témoigne de la haine qu'on a contre elle.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion ?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être[1] aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès...

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature[2].

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence!

PHILINTE.

Ma foi! vous ferez bien de garder le silence :
Contre votre partie[3] éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE.

Qui je veux? la raison, mon bon droit, l'équité.

1. *Parce qu'ils sont.* Cette vive tournure n'est pas rare au dix-septième siècle. Ainsi La Rochefoucauld : « *Pour désirer* trop les choses moins importantes, on manque les plus considérables. »

2. Parler ainsi, c'est dire que la nature humaine est incorrigible, et c'est aussi en prendre trop aisément son parti. Au fond la colère d'Alceste témoigne plus d'estime pour l'homme que le froid et tranquille mépris de Philinte.

3. Votre *partie adverse,* votre adversaire.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité[1]?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord; mais la brigue est fâcheuse.
Et...

ALCESTE. Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE. Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE. Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale[2], entraîner...

ALCESTE. Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE. Soit. J'en veux voir le succès[3].

1. Ces visites des plaideurs à leurs juges (et non toujours les mains vides !) étaient considérées alors comme une démarche naturelle. L'effet le plus triste de ces faiblesses était de rendre suspects les arrêts des magistrats. Gui-Patin, racontant qu'on avait pendu une femme pour avoir exposé de la fausse monnaie, et que celui qui la faisait avait trouvé grâce, ajoutait : « Il y a apparence que c'est qu'il avait de bonne monnaie, outre la fausse qu'il faisait. » J. J. Rousseau dit avec raison : « Quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un juge l'exhorte à remplir son devoir, et alors il lui fait une insulte; ou il lui propose une acception de personnes, et alors il le veut séduire. » *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles.*

2. C'est ici le synonyme du mot *brigue*, vu tout à l'heure. Ce mot de *cabale* ne signifiait dans le principe que *compagnie*, et même on le trouve encore pris avec cette acception dans les *Lettres* de Mme de Maintenon (lettre au duc de Noailles, du 7 janvier 1701) : « Les princesses qui ne sont pas à la chasse arriveront suivies de leur *cabale*. »

3. *Succès* avait alors le sens général d'*issue*, de résultat quelconque. On disait : les *bons* ou les *mauvais* succès.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE. J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

Le Misanthrope (1666), acte Ier, scène I.

Philinte veut prouver que la sagesse consiste à fuir tout excès.

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine :
Ne l'examinons point dans la grande rigueur.
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde[1], une vertu traitable;
A force de sagesse on peut être blâmable ;
La parfaite raison fuit toute extrémité
Et veut que l'on soit sage avec sobriété[2].
Cette grande raideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages :
Elle veut aux mortels trop de perfection;
Il faut fléchir au temps[3] sans obstination;
Et c'est une folie, à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde[4].

1. L'emploi de la préposition *parmi* avec un substantif au singulier était conforme à l'étymologie du mot, qui est *per medium:* mais l'usage en a décidé autrement.

2. Saint PAUL (*Epître aux Romains*, chap. XII, verset 3) : « Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. » — « Il ne faut pas être plus sage qu'il ne faut, mais être sage avec sobriété. » Cf. HORACE, *Satires,* livre I, satire I, vers 106.

3. *Fléchir au temps*, c'est se plier aux circonstances. Les Latins disent de même, en ce sens, *cedere tempori.* On ne perdra pas de vue que la sagesse n'est ni du côté d'Alceste, ni du côté de Philinte.

4. Ces vers de Philinte établissent la moralité de la comédie du *Misanthrope.* Alceste, en effet, n'est pas ridicule parce qu'il déteste les méchants, mais parce qu'il en voit partout, et ne se défend pas assez lui-même des travers qu'il ne pardonne pas à autrui.

J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux contre tous on ne me voit point être.
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont:
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font.

Ibid.

Célimène trace différents portraits de personnages ridicules.

ALCESTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE (*Alceste recherche sa main*), ÉLIANTE (*cousine de Célimène*); ACASTE, CLITANDRE (*jeunes seigneurs en visite chez Célimène*).

CLITANDRE.

Parbleu! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé[1],
Madame, a bien paru ridicule[2] achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort[3]:
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagants,

1. *Au lever*, écrirait-on aujourd'hui : il s'agit du *lever du roi*. Sur l'étiquette très compliquée du *petit* et *grand lever du roi*, voir l'article *Étiquette*, dans le *Dictionnaire des Institutions, Mœurs et Coutumes de la France*, par M. CHÉRUEL.

2. *Un ridicule*, disait-on alors substantivement, pour *un homme ridicule*. Cf. BOILEAU, *Discours sur la Satire* : « Ils ont mieux aimé s'affliger avec les *ridicules* que de se réjouir avec les honnêtes gens. »

3. Expression familière, qui signifie : *Il fait beaucoup de tort à sa réputation, il se rend ridicule.*

Je viens d'en essuyer[1] un des plus fatigants;
Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise[2].

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours :
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, *bas, à Philinte.*

Ce début n'est pas mal, et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé[3].
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien :
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille[4].

ACASTE.

Et Géralde, madame?

1. *Supporter, subir.*

2. C'est-à-dire *de ma chaise à porteurs.*

3. C'est par les mêmes traits que Phèdre, dans ses *Fables*, a peint cette race incommode, livre II, fable v :

> Trepide concursans, occupata in otio,
> Gratis anhelans, multa agendo nihil agens.

« Elle va courant çà et là en désordre, occupée sans avoir rien à faire, s'essoufflant sans profit et faisant mille choses sans rien faire. »

4. La Bruyère parle aussi d'un original de ce caractère, « cauteleux, mystérieux, qui s'approche de vous et vous dit à l'oreille : « Voilà un beau temps, voilà un grand dégel ! » Voyez le chapitre VII des *Caractères* (*De la Cour*).

CÉLIMÈNE. O l'ennuyeux conteur !
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur[1].
Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princesse.
La qualité l'entête, et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens ;
Il tutoie, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre :
Il faut suer sans cesse à chercher que[2] lui dire ;
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance :
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable[3],
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille[4] aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste ?

CÉLIMÈNE. Ah ! quel orgueil extrême !
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même :
Son mérite jamais n'est content de la cour ;

1. Ce n'est pas ici sortir *du rôle* de grand seigneur, mais *sortir de ses conversations* sur les grands seigneurs qu'il prétend fréquenter.

2. *Chercher que lui dire*, tour très français emprunté du latin. C'est le *quid* interrogatif des Latins.

3. On remarquera la lenteur traînante des deux vers, terminés par deux longues épithètes, ce qui rend à merveille le lourd ennui des visites de Bélise.

4. C'est-à-dire qu'elle *remue*. Le mot employé par Célimène est moins noble, mais plus expressif.

Contre elle il fait métier de pester chaque jour,
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice[1],
Qu'à[2] tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite[3].

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas :
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis :
Qu'en dites-vous, madame ?

CÉLIMÈNE. Il est de mes amis[4].

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme[5], et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont[6] j'enrage.
Il est guindé sans cesse, et dans tous ses propos

1. Les trois mots veulent être distingués. Un *emploi* était un office accordé pour un temps déterminé ; une *charge*, un emploi permanent ; un *bénéfice*, une charge ecclésiastique ou les revenus attachés à cette charge.

2. L'*on ne donne que*, c'est-à-dire *sans que*. En latin *quin*.

3. Il faudrait aujourd'hui : c'est à sa table *que* l'on rend visite ; mais, au temps de Molière, le redoublement de la préposition *à* était parfaitement en usage et réputé régulier. Boileau écrivait de même, au début de sa IXe satire :

C'est *à vous*, mon esprit, *à qui* je veux parler.

4. Ce mot fait d'abord croire que Damis va être ménagé par Célimène ; mais il n'en sera rien, et la satire n'y perdra pas.

5. C'est, comme on dit, un homme qui sait vivre, un homme de bonne compagnie.

6. Pour *ce dont :* cette ellipse se rencontre fréquemment au dix-septième siècle.

On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile.
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit :
Que c'est être savant que trouver à redire ;
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire ;
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations même il trouve à reprendre :
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit[1].

ACASTE.

Dieu me damne! voilà son portrait véritable.

CLITANDRE, *à Célimène.*

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de cour ;
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour.....

Ibid., acte II, scène v.

1. La Bruyère s'est inspiré de Molière dans le portrait qu'il a tracé d'ARSÈNE (*Des Ouvrages de l'Esprit*) : « Arsène, du plus haut de son esprit, contemple les hommes ; et, dans l'éloignement d'où il les voit, il est comme effrayé de leur petitesse. Loué, exalté et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit, avec quelque mérite qu'il a, posséder tout celui qu'on peut avoir, et qu'il n'aura jamais... Eux seuls (ses amis) savent juger, savent penser, savent écrire, doivent écrire. Il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde et si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veuille approuver, mais qu'il daigne lire : incapable d'être corrigé par cette peinture, qu'il ne lira point. »

Le marquis content de lui.

C'est un marquis en conversation avec un autre marquis.

Parbleu, je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe[1].
Pour le cœur, dont surtout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas :
Et l'on m'a vu pousser dans le monde une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute ; et du bon goût,
A juger sans étude et raisonner de tout ;
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre[2],
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des ahs[3] !
Je suis assez adroit ; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille très fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on serait mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime autant qu'on y puisse être,
Ayant beaucoup d'amis, et bien auprès du maître.

1. *Passe* signifie, au jeu de billard et au jeu du mail, cet archet ou porte par laquelle il faut faire passer sa bille ou sa boule. *Être en passe* se disait d'un joueur dont la bille était placée de manière à pouvoir passer par cette porte. De là, au figuré et familièrement, *être en passe de* signifie *être dans une situation favorable* pour obtenir quelque chose.

2. Ce sont les bancs placés sur la scène même. Revoir à ce sujet le morceau de Molière intitulé : *L'Homme à grand fracas, ou l'Importun*, dans les *Morceaux choisis* pour la Classe de Cinquième, page 205.

3. C'est pour la rime que Molière donne le signe du pluriel à cette exclamation.

Je crois qu'avec cela, mon cher marquis, je croi
Qu'on peut par tout pays être content de soi.

Ibid., acte III, scène I.

Clitandre défend la cour, que Trissotin accuse de mauvais goût.

CLITANDRE, TRISSOTIN.

Une querelle s'est élevée entre eux, et Clitandre a dit qu'il aimait mieux *certains sots*, c'est-à-dire des sots simples et sans prétention, que *certains savants*, c'est-à-dire des gens infatués de leur fausse science [1].

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie [2],
De voir prendre à monsieur la thèse qu'il appuie :
Il est fort enfoncé dans la cour; c'est tout dit [3].
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit.
Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance;
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour,
Et son malheur est grand de voir que, chaque jour,
Vous autres beaux esprits vous déclamiez contre elle;
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant un procès,

1. Suivant Molière, en effet,

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant;

et là-dessus Molière est du même avis que La Fontaine, qui a dit dans une de ses lettres, où il aime à mêler les vers à la prose :

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme :
Je le fuirais jusqu'à Rome.

2. *Essuyer un combat*, c'est être obligé de le livrer, de le subir.
3. *C'est chose convenue*, et ainsi on ne sera pas étonné de l'entendre louer la cour.

N'accusiez que lui seul[1] de vos méchants succès.
Permettez-moi, monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire[2],
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre au fond, elle n'est pas si bête
Que, vous autres messieurs, vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du sens commun pour se connaître à tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût,
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, monsieur, nous voyons les effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, monsieur, c'est que, pour la science,
Rasius et Baldus[3] font honneur à la France;
Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, et que, par modestie,
Vous ne vous mettez point, monsieur, de la partie;
Et, pour ne vous point mettre aussi dans le propos[4],
Que font-ils pour l'État, vos habiles héros?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que, sur leurs doctes noms,
Elle manque à verser[5] la faveur de ses dons?
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire[6],
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire!

1. *Lui seul*, le méchant goût de la cour. *Lui* en parlant des choses doit être évité.
2. On comprend que tout ce passage est ironique.
3. Noms de pédants.
4. *Et pour ne point parler de vous.*
5. Tour vieilli.
6. *Beaucoup* ne se met plus ainsi aujourd'hui devant un adjectif.

Il semble à trois pédants, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
Que sur eux l'univers a la vue attachée;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée;
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Ce ténébreux fatras qui traîne dans les livres;
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres,
Riches, pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins de ridicule, et d'une impertinence
A[1] décrier partout l'esprit et la science[2].

Les Femmes savantes (1672), acte IV, scène III.

1. Il faut sous-entendre l'adjectif *propre* devant la préposition *à*.
2. Ce dernier vers suffit à marquer que Molière n'entend pas ici déprécier la vraie science, mais cette érudition pédante et lourde qui s'enferme dans l'étude de vaines curiosités.

BOILEAU.

Boileau, par le plus rare jugement et la plus exquise culture d'esprit, s'éleva au rang des écrivains de génie. Né en 1636, dans une famille de judicature où les plus fortes études classiques étaient en honneur, il y puisa ce goût solide et sévère qui fit de lui le législateur littéraire de son époque. Avec un caractère plein de droiture et de hardiesse, qui secondait la vigueur de ses talents, il prit possession de ce rôle, en 1660, par la publication de ses premières *Satires*, dont les années suivantes augmentèrent le nombre. Il accrut plus tard sa réputation en composant ses *Épîtres;* il y mit le comble par son *Art poétique* et par son *Lutrin*, le modèle des épopées plaisantes. Peu d'hommes, en donnant aux auteurs de meilleurs conseils, ont exercé sur la raison publique une influence plus souveraine et plus salutaire que Boileau; là est sa principale gloire : il a été parmi nous, en joignant l'exemple au précepte, le chef de cette école poétique qui a réalisé de la manière la plus heureuse l'accord de l'imagination et du bon sens. Dans sa vieillesse, il s'éloigna de la cour, où il avait partagé avec Molière et Racine la faveur du prince, et se retira à sa campagne d'Auteuil, où il mourut en 1711, après avoir survécu à presque toutes les illustrations du règne de Louis XIV. Il n'avait pas su bien écrire seulement; mais, ce qui vaut beaucoup mieux, il avait su bien vivre. Depuis 1684 il appartenait à l'Académie française, qui l'avait admis dans son sein un peu après La Fontaine[1].

Le critique conversant avec son Esprit, qu'il accuse, et qui se justifie.

Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?

1. Boileau fut aussi l'un des premiers membres de l'Académie des inscriptions, fondée de son temps; et, comme tel, il a travaillé au fameux livre des *Médailles sur les principaux Événements du Règne de Louis XIV*. Parmi ses ouvrages en prose, il faut signaler surtout sa traduction du *Traité du Sublime*, attribué à Longin, rhéteur grec du troisième siècle après Jésus-Christ.

N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon Esprit; ce n'est plus raillerie :
Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi! pour un maigre auteur que je glose en passant[1].
Est-ce un crime, après tout, et si noir et si grand?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussitôt : « L'impertinent auteur!
L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles? »
Est-ce donc là médire ou parler franchement?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher pour quel secret mystère
Alidor, à ses frais, bâtit un monastère :
« Alidor, dit un fourbe, il est de mes amis,
Je l'ai connu laquais, avant qu'il fût commis[2];
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde. »
Voilà jouer d'adresse et médire avec art;
Et c'est avec respect enfoncer le poignard[3].
Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance;
Mais de blâmer des vers ou durs ou languissants,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler[4] d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire,
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

1. C'est-à-dire *que je critique*, du grec γλῶσσα, langue.

2. On appelait *commis* celui qui était chargé de la perception des droits sur diverses marchandises. — Le *commis* dont parle Boileau était un financier nommé *Dalibert*, qui avait fait bâtir la maison dite de l'*Institution de l'Oratoire* (aujourd'hui les *Enfants-Trouvés*), rue Denfert-Rochereau. « L'*Alidor* de Boileau, nous dit Louis Racine, était si connu, qu'au lieu de dire la maison de l'*Institution*, on disait souvent par plaisanterie la maison de la *Restitution*. »

3. Cf. Horace, *Satires*, livre I, satire IV, vers 93 et suivants.

4. De *se* railler, mettrait-on aujourd'hui dans ce tour.

Tous les jours, à la cour, un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité...
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire[1]!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché:
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre[2] :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui me reprend en pense autant que moi.

Satires, IX.

La fausse honte, ou le respect humain.

Des superbes mortels le plus affreux lien,
On n'en saurait douter, c'est la honte du bien[3].
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche et timide.
Vois-tu ce libertin[4] en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit[5]?

1. Ce mouvement est imité de Juvénal, début de la satire I.

2. L'adjectif *illustre* est pris dans le sens de l'adjectif latin *illustris* (*in luce*). C'est donc mettre un fat en lumière.

3. C'est-à-dire le *respect humain* ou la crainte que l'on a des jugements et des discours des hommes.

4. *Libertin*, au dix-septième siècle, est pris dans le sens d'*esprit fort*, c'est-à-dire d'homme qui rejette les croyances et les pratiques de la religion.

5. *A l'existence duquel il croit*. En prose, *croire en Dieu* si-

Il irait embrasser la vérité qu'il voit ;
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie[1].
C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugements d'autrui nous tremblons follement;
Et, chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices[2].
Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.

Épîtres, III.

Le passage du Rhin[3].

On marche droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont[4], le premier dans les flots,
S'avance, soutenu des regards du héros :
Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart ;
Chacun d'eux au péril veut la première part ;
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance[5],

gnifie *croire à son existence*, et *croire Dieu* signifie *croire ce que Dieu a dit*.

1. De même Pascal : « Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. »

2. Ce sont *les autres*, et non *nous-mêmes, notre conscience*, que nous interrogeons, pour connaître nos vertus et nos vices. Perse, dans sa première satire, dit avec plus de concision encore : *Ne te quæsiveris extra*. « Ne te cherche pas hors de toi-même. »

3. Ce beau fait d'armes ouvrit la campagne de Hollande en 1672.

4. Appelé *le comte de Guiche*. Il était fils aîné du maréchal de Grammont et lieutenant général du corps d'armée de Condé.

5. Louis-Joseph, duc de Vendôme, né en 1654, faisait alors ses premières armes. Il descendait de Henri IV.

Tous les jours, à la cour, un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité...
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire[1]!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché:
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre[2] :
C'est une ombre au tableau qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi;
Et tel qui me reprend en pense autant que moi.

Satires, IX.

La fausse honte, ou le respect humain.

Des superbes mortels le plus affreux lien,
On n'en saurait douter, c'est la honte du bien[3].
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie,
Asservit nos esprits sous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre esclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche et timide.
Vois-tu ce libertin[4] en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans son âme il croit[5]?

1. Ce mouvement est imité de Juvénal, début de la satire I.

2. L'adjectif *illustre* est pris dans le sens de l'adjectif latin *illustris* (*in luce*). C'est donc mettre un fat en lumière.

3. C'est-à-dire le *respect humain* ou la crainte que l'on a des jugements et des discours des hommes.

4. *Libertin*, au dix-septième siècle, est pris dans le sens d'*esprit fort*, c'est-à-dire d'homme qui rejette les croyances et les pratiques de la religion.

5. *A l'existence duquel il croit*. En prose, *croire en Dieu* si-

Il irait embrasser la vérité qu'il voit ;
Mais de ses faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie[1].
C'est là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugements d'autrui nous tremblons follement;
Et, chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices[2].
Misérables jouets de notre vanité,
Faisons au moins l'aveu de notre infirmité.

Épîtres, III.

Le passage du Rhin[3].

On marche droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Grammont[4], le premier dans les flots,
S'avance, soutenu des regards du héros :
Son coursier, écumant sous son maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près : sous ce chef redouté
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart ;
Chacun d'eux au péril veut la première part ;
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance[5],

guifie *croire à son existence*, et *croire Dieu* signifie *croire ce que Dieu a dit*.

1. De même Pascal : « Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. »

2. Ce sont *les autres*, et non *nous-mêmes*, *notre conscience*, que nous interrogeons, pour connaître nos vertus et nos vices. Perse, dans sa première satire, dit avec plus de concision encore : *Ne te quæsiveris extra*. « Ne te cherche pas hors de toi-même. »

3. Ce beau fait d'armes ouvrit la campagne de Hollande en 1672.

4. Appelé *le comte de Guiche*. Il était fils aîné du maréchal de Grammont et lieutenant général du corps d'armée de Condé.

5. Louis-Joseph, duc de Vendôme, né en 1654, faisait alors ses premières armes. Il descendait de Henri IV.

Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre.
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger.
Imite mon exemple; et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir[1].

Épîtres, VII.

Malherbe : son influence sur la poésie et la langue.

Enfin Malherbe vint, et, le premier, en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber[2].
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle

1. J. B. Rousseau a imité ce beau vers dans son *Ode au Prince Eugène :*

Mais la déesse de mémoire,
Favorable aux noms éclatants,
Soulève l'équitable histoire
Contre l'iniquité du temps.

2. Ce défaut a lieu lorsque le sens d'un vers ne se complète que dans le vers suivant. Racine par exemple, pour produire un effet comique, fait un enjambement, quand il dit (*les Plaideurs*, acte I, scène VI) :

Mais j'aperçois venir madame la comtesse
De Pimbesche. . . . . .

Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Art poétique, chant Ier.

Conseils aux poètes[1].

Craignez-vous pour vos vers la censure publique,
Soyez-vous à vous-même un sévère critique[2] :
L'ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les confidents sincères,
Et de tous vos défauts les zélés adversaires :
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur.
Mais sachez de l'ami discerner le flatteur ;
Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue.
Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
Un flatteur aussitôt cherche à se récrier :
Chaque vers qu'il entend le fait extasier[3].
Tout est charmant, divin ; aucun mot ne le blesse;
Il trépigne de joie, il pleure de tendresse ;
Il vous comble partout d'éloges fastueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.
Un sage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laisse paisible.
Il ne pardonne point les endroits négligés,
Il renvoie en leur lieu[4] les vers mal arrangés.

1. Boileau a imité ici l'*Art poétique* d'Horace, vers 420 et suiv.
2. C'est ce qu'Horace appelle *censor honestus*, *Epîtres*, livre II, épître II, vers 109.
3. Ce verbe est aujourd'hui réfléchi.
4. Il *renvoie en leur lieu*, c'est-à-dire il *renvoie au lieu d'où*

Il réprime des mots l'ambitieuse emphase :
Ici le sens le choque, et plus loin c'est la phrase.
Votre construction semble un peu s'obscurcir;
Ce terme est équivoque : il le faut éclaircir.
C'est ainsi que vous parle un ami véritable.
Mais souvent sur ses vers un auteur intraitable
A les protéger tous se croit intéressé.
Et d'abord prend en main le droit de l'offensé.
De ce vers, direz-vous, l'expression est basse. —
Ah! monsieur, pour ce vers je vous demande grâce,
Répondra-t-il d'abord. — Ce mot me semble froid :
Je le retrancherais. — C'est le plus bel endroit! —
Ce tour ne me plaît pas. — Tout le monde l'admire.
Ainsi, toujours constant à ne se point dédire,
Qu'un mot dans son ouvrage ait paru vous blesser,
C'est un titre chez lui pour ne point l'effacer[1].

Ibid.

Devoirs des écrivains.

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
En vain l'esprit est plein d'une noble vigueur:
Le vers se sent toujours des bassesses du cœur[2].

(ces vers mal arrangés) *étaient venus*. La familiarité de l'expression indique que l'ami du poète ne le traitera pas avec ces ménagements timides qui coûtent toujours quelque chose à la vérité.

1. On se rappellera ici la visite d'Oronte à Alceste, acte I, scène II du *Misanthrope*.

2. Sénèque a exprimé la même pensée dans son épître CXIV[e] : « Non potest alius esse ingenio, alius animo color. Hoc vitiato, illud quoque afflatur. » « L'esprit ne peut manquer de prendre la teinte du cœur. Le cœur est-il dépravé, le souffle de la corruption atteint également l'esprit. »

Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté :
C'est un vice qui suit la médiocrité[1].
Du mérite éclatant cette sombre rivale
Contre lui chez les grands incessamment cabale,
Et, sur les pieds en vain tâchant de se hausser,
Pour s'égaler à lui, cherche à le rabaisser.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuses brigues.

Ibid., chant IV.

1. Ainsi La Bruyère : « L'émulation et la jalousie ne se rencontrent guère que dans les personnes de même art, de mêmes talents et de même condition. Les plus vils artisans sont les plus sujets à la jalousie ; ceux qui font profession des arts libéraux ou des belles-lettres, les peintres, les musiciens, les orateurs, les poëtes, tous ceux qui se mêlent d'écrire, ne devraient être capables que d'émulation. » *Les Caractères*, au chapitre *De l'Homme*.

RACINE.

Les sentiments héroïques de la nature humaine avaient trouvé dans Corneille le plus éloquent et le plus sublime organe ; les sentiments tendres et affectueux de notre nature trouvèrent dans Racine leur plus touchant et leur plus parfait interprète. Celui-ci, né en 1639, appartenait à une famille aisée et même noble (car elle avait, par un merveilleux à-propos, un cygne dans ses armes) ; dès l'âge de vingt ans, il révéla ses talents pour la poésie dans une ode composée pour le mariage de Louis XIV, *la Nymphe de la Seine*. Un regard et une récompense de celui qui allait devenir le grand roi encouragea ce premier essai. Le souvenir d'un roman grec que Racine avait lu à Port-Royal lui inspira ensuite l'idée d'une tragédie, que de prudents avis le conduisirent à supprimer, *Théagène et Chariclée*[1]. Déjà il avait rencontré dans Molière et Boileau de sévères conseillers, qui lui apprenaient qu'on ne peut atteindre le bien qu'avec beaucoup d'application et de peine; et, ce qui est plus rare, il savait les écouter. En 1664 il donna *la Thébaïde*, en 1665 *Alexandre*, qui annonçaient un poète plutôt qu'un auteur dramatique. Mais *Andromaque*, deux ans après, attesta que Corneille avait un successeur, ou, pour mieux dire, que la scène française comptait désormais une autre gloire. « On demandait après Corneille, a dit M. Nisard, des héros qui fussent plus hommes, des femmes qui fussent moins des héros. On voulait une plus grande part pour le cœur et une langue sinon plus belle que celle des beaux endroits de Corneille, du moins plus exacte que celle des pièces faibles, et, en général, plus pure et plus égale. » Racine, dans *Iphigénie*, dans *Bérénice*, dans *Phèdre*, répondit à ces vœux d'un goût plus difficile. En même temps il montrait, dans *Britannicus* et dans *Mithridate*, qu'il était capable de prêter aux plus généreux et aux plus fermes sentiments un langage digne d'eux. Les succès de ce grand homme furent loin, cependant, de ré-

1. « Une des choses qui m'ont fait le plus de bien, écrivait plus tard Racine à son fils aîné (le 24 juillet 1698), c'est d'avoir passé ma jeunesse avec une société de gens qui se disaient assez volontiers leurs vérités, et qui ne s'épargnaient guère les uns les autres sur les défauts de leurs ouvrages. »

pondre à la supériorité de ses ouvrages. Le dégoût des injustices qu'il eut à subir, et un plus noble motif, d'honorables scrupules religieux, l'éloignèrent des travaux du théâtre dans la pleine maturité de son génie. Toutefois, vers la fin de sa carrière, il le déploya encore, dans son plus grand éclat, en composant les tragédies sacrées d'*Esther* et d'*Athalie* pour la maison de Saint-Cyr, où Mme de Maintenon avait recueilli les jeunes filles nobles sans fortune. Il est triste de rappeler que ce dernier chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre, a dit Voltaire, non seulement de notre scène, mais de l'esprit humain, fut méconnu des contemporains, et que Racine, lorsqu'il mourut en 1699, emporta la douloureuse pensée qu'il n'avait pas réussi; l'admiration unanime de la postérité a du moins protesté contre cette erreur.

Le réveil du chrétien.

Les portes du jour sont ouvertes;
Le soleil peint le ciel de rayons éclatants :
Loin de nous cette nuit dont nos âmes couvertes
Dans le chemin du vice ont erré si longtemps!

Imitons la lumière pure
De l'astre étincelant qui commence son cours,
Ennemis du mensonge et de la fraude obscure,
Et que la vérité brille en tous nos discours.

Que ce jour se passe sans crime :
Que nos langues, nos mains, nos yeux soient innocents;
Que tout soit chaste en nous, et qu'un frein légitime
Aux lois de la raison asservisse nos sens.

Du haut de sa sainte demeure
Un Dieu toujours veillant nous regarde marcher ;
Il nous voit, nous entend, nous observe à toute heure,
Et la plus sombre nuit ne saurait nous cacher.

Hymnes traduites du Bréviaire romain.

Combat intérieur[1].

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi[2] :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Hélas! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux, et n'accomplis jamais;
Je veux; mais, ô misère extrême!
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais[3].

O grâce, ô rayon salutaire,
Viens me mettre avec moi d'accord;
Et, domptant, par un doux effort,
Cet homme qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort.

Cantiques spirituels[4].

1. Imitation de l'épître de saint Paul aux Romains, ch. VII.

2. « Voilà deux hommes que je connais bien », s'écria, dit-on, Louis XIV, lorsque Racine lui lut ce cantique.

3. Ovide avait parlé à peu près de même (*Métamorphoses*, livre VII, vers 20) :

. . . Video meliora, proboque;
Deteriora sequor.

Ce qui a été ainsi traduit par Rotrou, dans sa pièce de *Crisante :*

Je connais le meilleur, mais je choisis le pire.

4. « Les *Cantiques spirituels*, dit l'un des commentateurs de

Bonheur des justes et malheur des réprouvés, ou L'esprit du monde et l'esprit de Dieu[1].

De quelle douleur profonde
Seront un jour pénétrés
Ces insensés qui du monde,
Seigneur, vivent enivrés;
Quand, par une fin soudaine,
Détrompés d'une ombre vaine
Qui passe et ne revient plus,
Leurs yeux, du fond de l'abîme,
Près de ton trône sublime,
Verront briller tes élus!

Misérables[2] que nous sommes,
Où s'égaraient nos esprits!
Voilà, diront-ils, ces hommes
Vils objets de nos mépris :
Leur sainte et pénible vie
Nous parut une folie;
Mais, aujourd'hui triomphants,

Racine (Geoffroy), sont des odes admirables. Le génie de l'auteur s'y montre dans toute sa maturité; c'est la dernière de ses productions : c'est le chant du cygne. » Ils furent composés pour la communauté de Saint-Cyr en 1691.

1. Imitation du livre de la *Sagesse*, ch. v. — Il est curieux de voir, au sujet de cette belle ode, une lettre de Racine à Boileau, du 28 septembre 1694, où il lui demande « son avis sur le nouveau cantique qu'il a fait, ne voulant pas le donner avant qu'il n'ait passé par ses mains ».

2. Relativement à ce mot, Racine disait dans une de ses lettres, en discutant plusieurs expressions dont il s'était servi : « *Infortunés* m'était venu le premier à la pensée; mais le mot de *misérables*, que j'ai employé dans *Phèdre*, à qui je l'ai mis dans la bouche, et que l'on a trouvé assez bien, m'a paru avoir de la force en le mettant aussi dans la bouche des réprouvés, qui s'humilient et se condamnent d'eux-mêmes. » Racine pensait à ces deux vers (acte IV, scène VI) :

Misérable! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil dont je suis descendue!

Le Ciel chante leur louange,
Et Dieu lui-même les range
Au nombre de ses enfants.

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas! nous avons marché!
Dans une route insensée
Notre âme en vain s'est lassée
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix[1].

Ainsi d'une voix plaintive
Exprimera ses remords
La pénitence tardive
Des inconsolables morts.
Ce qui faisait leurs délices,
Seigneur, fera leurs supplices;
Et, par une égale loi,
Tes saints trouveront des charmes
Dans le souvenir des larmes
Qu'ils versent ici pour toi[2].

Ibid.

1. Là-dessus encore, Racine, exposant ses scrupules à Boileau, lui écrivait : « On dit *la carrière de la gloire, la carrière de l'honneur;* on dit même *la carrière de la vertu.* Voyez si l'on ne pourrait pas dire de même *la carrière de la bienheureuse paix.* Du reste, je ne devine pas comment je le pourrais mieux dire. »

2. On peut rapprocher de ce cantique la fin du deuxième chœur d'*Athalie,* où Racine peint aussi l'aveuglement des méchants et leur *réveil plein d'horreur.*

Burrhus supplie Néron de ne pas entrer dans la voie du crime.

Les crimes d'Agrippine ont élevé Néron à l'empire, au préjudice de l'héritier légitime, Britannicus, fils de l'empereur Claude. Agrippine, qui prétendait régner sous le nom de son fils, est déçue dans son espoir, et elle menace Néron de lui opposer Britannicus. Néron, poussé par l'affranchi Narcisse, a résolu de faire périr ce jeune prince. Burrhus, gouverneur de Néron, vient de l'apprendre de sa bouche même : il le conjure de ne pas commettre un premier crime, qui sera nécessairement suivi de beaucoup d'autres.

C'est à vous de choisir, vous êtes encor maître :
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être;
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,
Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés[1].
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.
Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre,
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô Ciel! les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime;
On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;

1. Trois fois la pensée est répétée, et trois fois l'expression a plus de force et d'éclat. C'est là un des plus beaux exemples de la *gradation*. Remarquez encore l'opposition de ces deux expressions : *marcher de vertus en vertus* et *courir de crime en crime*. C'est nous faire entendre que la vertu s'acquiert et se développe par des efforts patients, continus et sans trouble; que le crime, au contraire, consenti une seule fois, jette le coupable sur une pente irrésistible qui l'entraîne, comme malgré lui, jusqu'à l'abîme.

Le Ciel, dans tous leurs pleurs[1], ne m'entend point nom-
Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage; mer;
Je vois voler partout les cœurs à mon passage!
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!
Le sang le plus abject vous était précieux:
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable;
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire:
« Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire[2]. »
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.

Britannicus (1669), acte IV, scène III.

Imprécations d'Agrippine, mère de Néron, contre son fils devenu criminel.

. . . . . Poursuis, Néron, avec de tels ministres[3],
Par des faits glorieux tu te vas signaler,
Poursuis : tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère[4]:
Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais :
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.
Mais je veux que ma mort te soit même inutile:
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille[5]:

1. C'est-à-dire dans toutes les plaintes du peuple.
2. Voy. Sénèque, *De la Clémence*, II, 1.
3. Agrippine désigne ici l'affranchi Narcisse, qui avait conseillé à Néron d'empoisonner Britannicus.
4. Agrippine appelle Britannicus le *frère* de Néron, parce que celui-ci avait épousé Octavie, sœur de Britannicus.
5. Didon parle ainsi à Enée (*Énéide*, livre IV, vers 384) :

. . . . Sequar atris ignibus absens :
Et quum frigida mors anima seduxerit artus,
Omnibus umbra locis adero. Dabis, improbe, pœnas;
Audiam, et hæc Manes veniet mihi fama sub imos.

« Absente, je te poursuivrai, armée de torches funèbres, et quand

Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Partout, à tout moment m'offriront devant toi[1].
Tes remords te suivront comme autant de furies;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries:
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes:
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

Ibid., acte V, scène VI.

Xipharès à Pharnace, son frère, pour l'engager à venger la défaite de Mithridate, leur père[2].

Sur la fausse nouvelle de la mort de Mithridate, Pharnace, son fils, l'allié des Romains, malgré ce titre, se dispose à épouser Monime, fiancée au roi de Pont, et libre par sa mort de s'engager dans de nouveaux liens. Mais cette princesse ne veut point, pour époux, d'un esclave de Rome. Pour prétendre à sa main, il faut se déclarer contre ces tyrans du monde, et Pharnace hésite à le faire. Xipharès, autre fils de Mithridate, indigné de trouver dans son frère des sentiments si peu conformes aux siens, le presse en ces termes de venger leur père dans le sang des Romains:

La réponse, seigneur, doit-elle être incertaine?
Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il, pour éclater, balancer un moment?

la froide mort sera venue affranchir mon âme des liens du corps, en tous lieux mon ombre se présentera à tes regards. Oui, cruel, je serai vengée, et le bruit de tes malheurs arrivera jusqu'à moi dans l'empire des morts! »

1. Voy. Tacite, *Annales*, livre XIV, chap. X.

2. C'est celui qui, dans le premier siècle avant Jésus-Christ, lutta avec tant de courage pour arracher l'Asie au joug de Rome: voy. sur lui, Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, ch. VII. Cf. l'*Esprit des Lois*, livre XXI, chap. XII.

Quoi! nous aurons d'un père entendu la disgrâce[1],
Et, lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli?
Il est mort. Savons-nous s'il est enseveli?
Qui sait si, dans le temps que votre âme empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce roi, que l'Orient, tout plein de ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses rois,
Dans ses propres États privé de sépulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le Ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils[2] qui n'osent le venger?
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore :
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe, ou Sarmate, aime sa liberté,
Voilà nos alliés : marchons de ce côté.
Vivons ou périssons dignes de Mithridate,
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos États,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

Mithridate (1673), acte Ier, scène III.

Mithridate raconte lui-même sa défaite à Arbate, son confident.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate :
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate,
Qui, de Rome toujours balançant[3] le destin,

1. *Entendu* c'est-à-dire *appris*. — La *disgrâce*, la *défaite*. On remarquera la force, aujourd'hui bien affaiblie, du mot *disgrâce*, qui, dans la langue classique, s'applique aux plus cruels événements.

2. La prose et même la grammaire demanderaient *d'indignes fils :* aussi Louis Racine voulait-il qu'on lût ici *deux indignes fils*.

3. *Balançant*, pour ainsi dire, *égalant en poids*, *en force* le destin.

Tenait entre elle et moi l'univers incertain :
Je suis vaincu[1]. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage :
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre partout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux[2] :
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque temps inconnu, j'ai traversé le Phase[3];
Et de là, pénétrant jusqu'au pied du Caucase,
Bientôt, dans des vaisseaux, sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.

Ibid., acte II, scène III.

Mithridate à ses enfants[4].

Mithridate, irrité plutôt qu'abattu par de nombreuses défaites, songe toujours à se venger des Romains; et, pour associer ses deux fils, Pharnace et Xipharès, à sa vengeance, il leur déclare ses projets.

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue[5].

1. « Avec quel art, dit La Harpe, ces mots, *je suis vaincu*, suspendent le vers! Ce sont là les secrets de la versification, et c'est ainsi qu'on varie les formes de notre alexandrin. »

2. La syntaxe réclamerait ici un verbe pour tous les sujets qui précèdent; mais le désordre même de la construction peint à merveille le trouble de l'âme de Mithridate.

3. Rivière de la Colchide, qui se jette dans le Pont-Euxin.

4. On peut voir un discours semblable de Mithridate dans Justin, livre XXXVIII, chap. IV-VII.

5. « Cette scène, dit La Harpe, me paraît sous tous les rapports,

A mes nobles projets je vois tout conspirer :
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie ;
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char[1] un vain peuple occupé,
Et gravant en airain[2] ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînait les images;
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains, que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés[3],
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule; et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste : ou lassés ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis.
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête;
Le grand nom de Pompée assure sa conquête.

une des plus belles que Racine ait conçues, et le discours de Mithridate est, dans notre langue, un des modèles les plus achevés du style sublime. »

1. Mithridate parle du char des triomphateurs romains.

2. Latinisme, *in ære*, pour : *sur* l'airain. Les victoires romaines étaient gravées sur des tables d'airain, au Capitole.

3. Voyez le discours de Galgacus, dans TACITE, *Agricola*, ch. XXX : « Raptores orbis..., quos non Oriens, non Occidens satiaverit. » « Ces ravisseurs du monde, et que ni l'Orient, ni l'Occident ne sauraient rassasier. » Bossuet, imitant aussi cette expression, a appelé les Romains les *ravageurs du monde*.

C'est l'effroi de l'Asie, et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends, dans trois mois, au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours[1]
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours;
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs, qu'ils ont pris autrefois,
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage[2].
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,

1. Il faudrait, pour être vrai, mettre *dix* jours : car des environs d'Asaph et du détroit de Caffa, où Racine établit la scène de sa pièce, il y a près de trois cents lieues à faire avant de débarquer sur les rives du Danube. Mais il faut remarquer que Mithridate est ici intéressé à présenter comme facile l'exécution de son projet : il veut se le persuader à lui-même.

2. Ce vers plein de fierté fait entendre que les peuples alliés de Mithridate le guideront jusqu'en Italie, mais que, la frontière franchie, c'est lui qui marchera le premier.

Et la triste Italie, encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante[1].
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près, inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter?
Marchons; et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers[2].
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme:
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce Capitole où j'étais attendu[3],
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être;
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts[4].

Ibid., acte III, scène I.

1. La guerre sociale était achevée depuis vingt-cinq ans à peine.

2. Comme il faut rimer non seulement pour les yeux, mais pour l'oreille, cette rime, à raison de la prononciation actuelle du mot *foyers*, ne serait plus admissible; mais on prononçait autrefois *foyères*.

3. Comme captif, pour servir d'ornement au triomphe des Romains.

4. Les *noms* des peuples vaincus gravés sur les tables d'airain du Capitole. Peut-être les Romains y ont déjà placé le nom de Mithridate.

Dernières paroles de Mithridate mourant.

Pharnace a levé le masque. Il a appelé les Romains dans les États de son père ; il a voulu le leur livrer. Mithridate furieux s'est élancé à la rencontre de ses ennemis pour les combattre ; mais bientôt, accablé par le nombre, pour ne point tomber vivant entre leurs mains, il a plongé un poignard dans sa poitrine. A peine le coup est-il porté, que Xipharès, paraissant suivi d'une troupe de ses amis, renverse les Romains, les force de regagner leurs vaisseaux, et revole ensuite vers son père, qu'il trouve près d'expirer : celui-ci veut rendre le dernier soupir aux pieds de Monime, qu'il avait choisie pour son épouse. En la voyant joindre ses pleurs à ceux de son fils Xipharès, Mithridate leur adresse à tous deux ces paroles :

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre :
Mon sort de sa tendresse et de votre amitié[1]
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié ;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu :
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés[2] contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le Ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein,
Rome en cendres me vit expirer dans son sein ;
Mais au moins quelque joie en mourant me console :
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
A mon fils Xipharès je dois cette fortune :
Il épargne à ma mort leur présence importune....

1. De la *tendresse* de Monime et de *l'amitié* de Xipharès.
2. Qu'une pareille haine *contre les Romains* a *rendus illustres* (*insignes*).

Mais je sens affaiblir ma force et mes esprits;
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils:
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
Venez, et recevez l'âme de Mithridate[1].

Ibid., acte V, scène v.

Hippolyte à Thésée son père.

Hippolyte conjure Thésée, son père, de lui permettre de quitter Athènes, pour aller, à son exemple, acquérir par ses exploits un nom dans l'univers.

Assez dans les forêts mon oisive jeunesse
Sur de vils ennemis a montré son adresse:
Ne pourrai-je, en fuyant un indigne repos,
D'un sang plus glorieux teindre mes javelots?
Vous n'aviez pas encore atteint l'âge où je touche,
Déjà plus d'un tyran, plus d'un monstre farouche
Avait de votre bras senti la pesanteur;
Déjà, de l'insolence heureux persécuteur,
Vous aviez des deux mers[2] assuré les rivages;
Le libre voyageur ne craignait plus d'outrages;
Hercule, respirant sur le bruit de vos coups,
Déjà de son travail se reposait sur vous.
Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père,
Je suis même encor loin des traces de ma mère[3]!
Souffrez que mon courage ose enfin s'occuper;
Souffrez, si quelque monstre a pu vous échapper,
Que j'apporte à vos pieds sa dépouille honorable;
Ou que d'un beau trépas la mémoire durable,

1. Virgile avait dit de même : *Énéide*, livre IV, vers 652 :

Accipite hanc animam.....

2. La mer Ionienne et la mer Égée, aujourd'hui l'Archipel. *Assuré*, c'est-à-dire *rendu sûrs*, en délivrant ces rivages des brigands qui les infestaient.

3. Hippolyte était né d'Antiope, reine des Amazones.

Éternisant des jours si noblement finis,
Prouve à tout l'avenir que j'étais votre fils.

Phèdre[1] (1677), acte III, scène v.

Mort d'Hippolyte.

Hippolyte a été injustement accusé par Phèdre devant Thésée son père. Victime d'une funeste erreur, celui-ci l'a cru coupable, il a ordonné à son fils de s'éloigner de lui, et il a prié Neptune de le punir. Ces vœux ont été trop tôt accomplis. Le gouverneur de ce jeune prince, Théramène, vient annoncer sa mort à Thésée.

A peine nous sortions des portes de Trézène :
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence autour de lui rangés;
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes :
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et, du sein de la terre, une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé :
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos[2] de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,

1. Cette pièce est imitée de l'*Hippolyte couronné* d'Euripide. Sénèque le Tragique a traité le même sujet en latin. — Le rôle de Phèdre, en particulier, est regardé comme une des plus belles et des plus savantes créations dramatiques.

2. *Sur la partie supérieure.... Dos* ne s'emploie en ce sens qu'en poésie et dans le style élevé.

Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes :
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté[1].
Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant,
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée,
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte ; et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix :
En efforts impuissants leur maître se consume.
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite ;
L'essieu crie et se rompt[2] : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur : cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;

1. Ainsi Virgile, *Énéide*, livre VIII, vers 240 :

. . . . . Refluitque exterritus amnis.

2. Exemple célèbre d'harmonie imitative.

Ils courent : tout son corps n'est bientôt qu'une plaie[1].
De nos cris douloureux la plaine retentit.....

Ibid., acte V, scène VI.

Le grand prêtre Joad annonce le Christ et son Église.

Cette prédiction est faite par le grand prêtre Joad, en présence de Josabeth, sa femme, et d'un grand chœur de lévites, entre lesquels on remarque Azarias.

JOAD.

Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes[2] ?
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités :
Temple, renverse-toi; cèdres, jetez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

AZARIAS.

O saint temple!

JOSABETH. O David!

LE CHŒUR. Dieu de Sion, rappelle,
Rappelle en sa faveur tes antiques bontés.

1. Racine a eu sous les yeux Euripide, Sénèque et Ovide, et il en a tiré avec un art merveilleux ce brillant morceau, qui, s'il est un peu trop orné pour la situation où il se trouve, devra, du moins, toujours passer pour un chef-d'œuvre de style descriptif et de narration épique.

2. Allusion à la captivité de Babylone.

JOAD.

Quelle Jérusalem nouvelle[1]
Sort du fond du désert, brillante de clartés
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez :
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants[2] qu'en son sein elle n'a point portés[3]
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés:
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

Athalie (1691), acte III, scène VII.

1. Personnification de l'Église.
2. Les gentils ou païens qui ont embrassé la foi chrétienne.
3. Souvenir de Virgile, *Énéide*, livre VI, vers 206 :

. . . . . Quod non sua seminat arbos.

« (Cette plante) étrangère à l'arbre qui la porte. »

J. B. ROUSSEAU.

Malgré d'assez grandes inégalités dans ses ouvrages, J. B. Rousseau est digne encore d'être compté parmi nos poètes classiques. On admirera toujours la magnificence et l'éclat de ses belles odes ; en outre, il a été le créateur d'un genre nouveau en poésie, de la cantate[1]. Ajoutons qu'il a laissé plusieurs comédies assez froides, des épigrammes piquantes, et des épîtres parfois ingénieuses et faciles[2]. Né à Paris, en 1671, d'un artisan qui épuisa ses ressources pour le placer au collège du Plessis, il annonça de bonne heure les plus brillantes dispositions ; mais son caractère ne fut jamais au niveau de son esprit. Assez faible pour rougir de sa naissance, il fut, assure-t-on, un fils ingrat, et l'on ne saurait s'étonner qu'il ait passé dès lors pour un malhonnête homme. De là les malheurs de sa vie, qui exercèrent une fâcheuse influence sur ses talents. Il fut, en effet, banni en 1712 par arrêt du parlement, et il passa à l'étranger le reste de ses jours : ce long exil finit par altérer sensiblement la correction de son langage. La cause de sa condamnation avait été une pièce de vers scandaleux, dont il fut réputé l'auteur : il paraît bien avéré aujourd'hui qu'il n'était pas coupable ; mais il porta la peine de sa mauvaise réputation. Néanmoins, il faut constater, à l'avantage de sa mémoire, que J. B. Rousseau, jusqu'à sa mort, qui eut lieu à Bruxelles en 1741, conserva des amis honorables, entre lesquels on remarque Rollin, qui lui a adressé plusieurs lettres. On peut le considérer pour le style, comme l'anneau qui unit, en quelque sorte, le dix-septième siècle au dix-huitième.

1. Ce sont des odes, comme l'explique J. B. Rousseau lui-même, « particulièrement affectées au chant, d'après l'exemple des Italiens. Les mesures des strophes y sont diversifiées, et les vers, tantôt plus longs et tantôt plus courts. »

2. On parlerait de ses Allégories, si ce genre faux n'était justement tombé dans le discrédit.

Les chrétiens, vainqueurs de leurs ennemis, rendent grâces à Dieu[1].

Une affreuse clarté dans les airs répandue
A jeté la frayeur dans leur troupe éperdue :
Par l'effroi de la mort ils se sont dissipés ;
Et l'éclat foudroyant des lumières célestes [2]
A dispersé leurs restes
Aux glaives échappés.

Insensés qui, remplis d'une vapeur légère,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongère,
Qui vous peint des trésors chimériques et vains [3],
Le réveil suit de près vos trompeuses ivresses,
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidait vos escadrons rapides ;
Vous dévoriez déjà, dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil ;
Mais le Seigneur se lève : il parle, et sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu, que ton pouvoir est grand et redoutable !
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur?
A punir les méchants ta colère fidèle
Fait marcher devant elle
La mort et la terreur.

Odes, livre Ier.

1. Imitation du psaume LXXV, appliquée, comme le remarque J. B. Rousseau, à la dernière guerre de l'Empire contre les Turcs, c'est-à-dire à celle qui fut terminée par la paix de Carlowitz, en 1699.

2. *L'éclat foudroyant de la colère de Dieu...*

3. Le poète veut parler des vaines espérances de victoire et de butin dont les ennemis de Dieu se sont nourris ; mais l'expression n'est pas assez précise.

La mort seule consacre la gloire des hommes.

Au faîte des honneurs, un vainqueur indomptable [1]
Voit souvent les lauriers se flétrir dans ses mains :
La mort, la seule mort met le sceau véritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vu d'éloges unanimes
Démentis, condamnés par un honteux retour !
Et combien de héros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour [2] !

Du Midi jusqu'à l'Ourse [3] on vantait ce monarque
Qui remplit tout le Nord de tumulte et de sang [4] ;
Il fuit : sa gloire tombe, et le destin lui marque
Son véritable rang.

Ce n'est plus ce héros, guidé par la victoire,
Par qui tous les guerriers allaient être effacés :
C'est un nouveau Pyrrhus, qui va grossir l'histoire
Des fameux insensés.

Ainsi de ses bienfaits la fortune se venge.
Mortels, défions-nous d'un sort toujours heureux ;
Et de nos ennemis songeons que la louange
Est le plus dangereux.

Ibid., livre II.

1. Indomptable *jusqu'alors.*

2. Cette idée semble avoir été prise par le poète dans un *Prologue* de Labérius, chevalier romain, que César avait forcé de paraître sur le théâtre :

. . . . . Nimirum hoc die
Uno plus vixi, mihi quam vivendum fuit.

« Ah ! sans doute, j'ai vécu un jour de plus qu'il ne fallait vivre. »

3. C'est-à-dire jusqu'au *septentrion.* Le nom d'*Ourse*, en astronomie, désigne deux constellations situées près du pôle arctique.

4. Charles XII, roi de Suède, dont Voltaire a écrit l'histoire, et dont Montesquieu a dit : « Ce prince, toujours dans le prodige, étonne et n'est pas grand. »

L'âme héroïque est supérieure à la fortune.

Le Ciel nous vend toujours les biens qu'il nous pro-
Vainement un mortel se plaint, et le fatigue [digue[1].
De ses cris superflus :
L'âme d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flux et le reflux.

Il sait, et c'est par là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Éole,
Ni des flots inconstants ;
Et que, s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera, dans le sein des filles de Mémoire,
Et la mort et le temps.

Ibid., livre III.

L'inspiration poétique.

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,
Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets [2] ;

1. La *Fortune* serait ici plus juste que le *Ciel*. Ainsi La Fontaine dans *Philémon et Baucis :*

Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

2. Voyez, au quatrième livre des *Géorgiques*, vers. 409 et suivants, la peinture que Virgile fait de Protée, gardien des troupeaux de Neptune, et, au sixième livre de l'*Énéide*, vers 46 et suivants, les traits dont il peint la fureur prophétique de la Sibylle.

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible [1],
Impatient du dieu dont le souffle invisible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée [2]
Par ses cris impuissants:

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du génie
L'assaut victorieux ;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux [3].

Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois,
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Ibid.

1. C'est-à-dire la Sibylle.
2. On ne peut dire la *demeure d'un temple*.
3. Ainsi Virgile, *Énéide*, livre VI, vers 78 :

. . . Magnum si pectore possit
Excussisse deum.....

« Elle (la prêtresse) veut repousser de son cœur le puissant dieu qui l'obsède... »

Lamartine a dit aussi de l'inspiration poétique :

Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur.....

Mais à l'essor de la pensée
L'instinct des sens s'oppose en vain :
Sous le dieu mon âme oppressée
Bondit, s'élance et bat mon sein.
Étonné du feu qui me brûle,
Je l'irrite en le combattant.....

Éloge d'Homère : aux détracteurs de l'antiquité.

A la source d'Hippocrène [1],
Homère, ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux [2].
Les savantes immortelles,
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont soin de parer son front ;
Et, par leur commun suffrage,
Avec elles il partage
Le sceptre du double mont [3].

Ainsi les chastes déesses,
Dans ces bois verts et fleuris,
Comblent de justes largesses
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendrait-elle un moindre empire
Sur les esprits des neuf sœurs,
Si de son pouvoir suprême
Pluton, Cerbère lui-même,
Ont pu sentir les douceurs [4] ?

Quelle est donc votre manie,
Censeurs, dont la vanité

1. Fontaine de Béotie, consacrée aux Muses, que le poète désigne sous le nom de *savantes immortelles*.

2. Fontanes dit à propos de ces vers : « Cette image d'Homère *qui ouvre ses rameaux* est d'une singulière audace, et pourtant n'a rien de bizarre. Elle est déjà préparée dans le premier vers, et le goût, en la développant, a soin de la justifier par la comparaison du chêne qui s'élève entre de jeunes ormeaux. »

3. « Cette strophe, dit M. Manuel, ne contient-elle pas en germe l'admirable *Apothéose d'Homère*, peinte par Ingres sur l'une des voûtes du palais du Louvre? »

4. Voyez les *Géorgiques* de Virgile, livre IV, vers 480 et suivants.

De ces rois de l'harmonie
Dégrade la majesté ;
Et qui, par un double crime [1],
Contre l'Olympe sublime
Lançant vos traits venimeux,
Osez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux ?

Impitoyables Zoïles [2],
Plus sourds que le noir Pluton,
Souvenez-vous, âmes viles,
Du sort de l'affreux Python [3].
Chez les filles de Mémoire
Allez apprendre l'histoire
De ce serpent abhorré,
Dont l'haleine détestée,
De sa vapeur empestée,
Souilla leur séjour sacré.

Ibid.

1. Le poète considère qu'il y a un double crime à méconnaître le génie et à l'insulter, puisque c'est insulter le Ciel même d'où il émane.

2. Zoïle était un critique grec du quatrième siècle avant Jésus-Christ, célèbre par l'injustice amère de ses censures contre Homère. Le nom a, depuis, personnifié les critiques qui apportent dans leurs jugements un parti pris de malveillance et de dénigrement.

3. Serpent tué par Apollon : bel emblème de l'envie. On peut voir, au sujet de Python, le premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide.

VOLTAIRE.

Déjà nous avons inscrit le nom de Voltaire parmi ceux de nos plus grands prosateurs ; un rang ne lui est pas moins dû entre nos premiers poètes. S'il n'eut pas, comme quelques autres, cette patience scrupuleuse qui poursuit dans un genre et atteint la perfection, il fut dans presque tous également supérieur : il réunit en lui une prodigieuse variété de talents, qui, disséminés, auraient suffi à l'illustration de plusieurs hommes. Parfois digne émule de Corneille et de Racine dans la tragédie, il a tenté seul avec un certain succès de donner une épopée à la France. Excellent aussi dans le poème didactique, l'un de ses principaux mérites fut de revêtir des couleurs d'une imagination brillante les plus hautes idées de la science, et, pendant que Fontenelle en propageait l'intelligence par la clarté de sa prose facile, de la populariser également par le prestige des beaux vers. En même temps, par un singulier contraste, c'est lui qui a le mieux réussi dans la poésie légère : heureux si l'enjouement et la malice, qu'il prodigue en badinant, n'eussent pas offensé trop souvent la religion, la morale et la vertu !

Surprise tentée sur Paris par Henri IV.

Après la mort de Henri III, les États de la Ligue se sont assemblés dans Paris pour choisir un roi [1]. Pendant qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville. L'assemblée des États se sépare, et ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts. C'est ce combat que le poète décrit.

Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête [2], et monte le premier.

1. Voltaire, usant de la liberté reconnue aux poètes épiques, a placé immédiatement après la mort de Henri III les États de Paris, qui, en réalité, ne se tinrent que quatre ans après, en 1593.

2. A la tête de ses soldats, parmi lesquels on distingue Mornay, dont Voltaire a dit :

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs, devant lui, demeurent pleins d'effroi :
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédaient ; mais Mayenne[1] à l'instant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les appelle au crime ;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux, la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat, à son gré, sur ce funeste mur,
Combattant de plus près porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ;
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la Victoire incertaine
Tient encor, près des lis, l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés ;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre, à chaque instant, et qui fuit ses rivages.

Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal :
Chacun d'eux au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,

1. Charles de Lorraine, duc de Mayenne, naquit en 1554. Il était le troisième fils du duc François de Guise. Le 12 février 1589, il avait été investi du titre de lieutenant général de l'État et couronne de France. Après la reddition de Paris, il essaya de prolonger la guerre civile ; mais, en 1596, il se rallia à Henri IV et lui resta fidèle. On peut voir la plaisante harangue que lui prêtent les auteurs de la *Satire Ménippée*, à la page 69 des *Morceaux choisis* pour la Classe de Seconde.

Dispose, ordonne, agit[1], voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex[2] à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale[3];
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis, tout sanglants, sont en foule autour d'eux :
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.
Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Longtemps Bourbon, Mayenne, Essex, et son rival,
Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage;
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage :
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus;
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus,

Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées,
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impétueux;
Mais bientôt, renversant sa barrière impuissante,

1. Souvenir d'un vers de Boileau dans le *Passage du Rhin*. Voir le deuxième vers du morceau donné à la page 255 de ce volume.

2. Il s'agit ici du comte d'Essex, qui commandait les troupes envoyées par la reine Élisabeth pour soutenir Henri IV. Essex, convaincu, en 1601, d'avoir conspiré contre Élisabeth, fut condamné à mort et périt sur l'échafaud. Sa mort a fourni un sujet de tragédie à Thomas Corneille.

3. Charles de Lorraine, duc d'Aumale, auquel les Seize, en 1589, déférèrent le commandement de Paris.

Il porte au loin le bruit, la mort et l'épouvante,
Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes :
Tel Bourbon descendait à pas précipités
Du haut des murs fumants qu'il avait emportés;
Tel, d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne, en courant, leurs troupes criminelles [1].

La Henriade, chant VI.

Brutus affranchit l'esclave qui a révélé la conspiration pour rétablir les Tarquins [2].

BRUTUS, *les sénateurs*, PROCULUS (*tribun militaire*), *licteurs*, *l'esclave* VINDEX.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie,
L'auguste liberté tombait anéantie;
Vos tombeaux se rouvraient; c'en était fait : Tarquin
Rentrait dès cette nuit, la vengeance à la main [3].
C'est cet ambassadeur [4], c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.

1. Cependant cette tentative de Henri IV échoua. Un pont qu'on avait négligé de couper permit au duc de Mayenne de rentrer dans Paris, et de repousser Henri IV, qui prit la route de Tours (1589). L'année suivante, il gagnait la bataille d'Ivry, qui lui rouvrit la route de Paris.

2. Voir le récit de Tite-Live, au livre II de son *Histoire*, chapitre Ier et suivants.

3. L'expression est de Corneille, qui fait dire à Pauline (*Polyeucte*, acte I, scène III) :

> Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
> La *vengeance à la main*, l'œil ardent de colère.....

4. L'ambassadeur de Porsenna, Arons, qui sera nommé quelques vers plus bas.

Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfants
Qui conspiraient contre elle, et servaient les tyrans :
Messala[1] conduisait leur aveugle furie.
A ce perfide Arons il vendait sa patrie ;
Mais le Ciel a veillé sur Rome et sur vos jours :
(*En montrant l'esclave.*)
Cet esclave a d'Arons écouté les discours ;
Il a prévu le crime, et son avis fidèle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit :
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidèle arrachât ses complices[2] ;
Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard, qu'il cachait dans son sein,
Et qu'à vous, sénateurs, il destinait peut-être :
« Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui sait conspirer, sait se taire et mourir. »
On s'écrie ; on s'avance : il se frappe, et le traître
Meurt encore en Romain, quoique indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti :
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi ;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie[3].
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le Ciel va découvrir toutes les profondeurs :
Publicola partout en cherche les auteurs ;
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides :
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfants[4],
Ne voyez que leur crime, et gardez vos serments.
Rome, la liberté, demandent leur supplice ;

1. Messala, l'un des principaux conspirateurs, ami de Titus, fils de Brutus.

2. Arrachât *le nom* des complices. La hardiesse de l'expression n'ôte rien à sa clarté.

3. Fille de Tarquin.

4. En parlant ainsi, Brutus prononce l'arrêt de mort de ses fils.

Et qui pardonne au crime en devient le complice.
(*A l'esclave.*)
Et toi, dont la naissance et l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave et dut faire un Romain,
Par qui le sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conservée ;
Et, prenant désormais des sentiments plus grands,
Sois l'égal de mes fils, et l'effroi des tyrans.

Brutus, acte V, scène I.

Brutus apprend que ses fils sont au nombre des conjurés.

Les sénateurs, BRUTUS, VALÉRIUS (*consul*), PROCULUS.

BRUTUS. Eh bien! Valérius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
Quel sombre et noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage?
Vous frémissez.

VALÉRIUS. Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.
Expliquez-vous...

VALÉRIUS. Je tremble à vous en dire plus.
(*Il lui donne des tablettes.*)
Voyez, seigneur; lisez, connaissez les coupables.

BRUTUS, *prenant les tablettes.*
Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus[1]? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... Le perfide est-il pris?

VALÉRIUS.
Avec deux conjurés il s'est osé défendre ;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre :
Percé de coups, seigneur, il est tombé près d'eux;

1. Le fils de Brutus est appelé *Tiberius* par Tite-Live. Voir *Histoire Romaine*, livre II, chapitre IV.

Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, et pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entends-je ?

VALÉRIUS. Reprenez cette liste terrible,
Que chez Messala même a saisi[1] Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... Je frémis, je tremble. Ciel ! Titus !

(*Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.*)

VALÉRIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, désespéré, plein d'horreur et d'alarmes.
Peut-être il détestait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, pères conscrits, retournez au sénat :
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place ;
Allez, exterminez ma criminelle race ;
Punissez-en le père, et jusque dans mon flanc
Recherchez sans pitié la source de leur sang.
Je ne vous suivrai point, de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome ou fléchît la vengeance[2].

Ibid., scène III.

1. La grammaire exige *saisie* au féminin. L'Académie française avait définitivement fixé au commencement du dix-huitième siècle les règles d'accord du participe passé. Au dix-septième siècle les règles étaient encore incertaines. Corneille fait rimer, dans le *Menteur*, *ceux* que le Ciel a *joint* avec *point*, et Molière, dans *Tartufe*, fait dire à Elmire :

Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a *vu* faire ?

Mais Voltaire n'avait plus le droit de s'autoriser de ces exemples.

2. *Suivrai*, dans la proposition principale, et *suspendît*, *fléchît*, dans la proposition subordonnée, forment encore une incorrection grammaticale. Cette incorrection cependant s'explique par l'idée conditionnelle que le poète veut marquer plus fortement. C'est comme si Brutus disait : « Ma présence *suspendrait* ou *fléchirait* la vengeance de Rome : voilà pourquoi *je ne vous suivrai pas*. » Il en est de même du vers célèbre de Racine :

On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère. .

« Si Astyanax vivait, il *essuierait* les larmes de sa mère : c'est là ce que l'*on craint*. » Dans ces exemples, le poète a préféré avec raison la précision de l'idée à la régularité grammaticale.

Brutus condamne à mort son fils Titus.

Le sénat a remis à Brutus le soin de prononcer sur le sort de son fils Titus, qui, un instant égaré par son amour pour Tullie, fille de Tarquin, a promis d'ouvrir une porte de Rome. Le tribun militaire, Proculus, qui a amené Titus, espère que Brutus pardonnera. Celui-ci a répondu un seul mot : « Je suis consul de Rome. »

BRUTUS, PROCULUS, TITUS, *avec des licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS. C'est Brutus ! O douloureux moments !
O terre, entr'ouvre-toi sous mes pas chancelants !
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS. Arrête, téméraire !
De deux fils que j'aimais les dieux m'avaient fait père :
J'ai perdu l'un ; que dis-je ? ah ! malheureux Titus,
Parle : ai-je encore un fils ?

TITUS. Non, vous n'en avez plus[1].

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie !
(*Il s'assied.*)
Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie ?
D'abandonner ton père au pouvoir absolu ?
De trahir tes serments ?

TITUS. Je n'ai rien résolu.
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore[2]
Je m'ignorais moi-même, et je me cherche encore ;
Mon cœur, encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment :
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle ;
A mon pays que j'aime il m'a fait infidèle ;

1. Par ce mot, Titus fait entendre qu'il a perdu tout droit au pardon de Brutus.

2. L'expression est mauvaise. On ne saurait admettre que l'*horreur d'un poison dévore.*

Mais, ce moment passé, mes remords infinis[1]
Ont égalé mon crime et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte et veut un grand exemple :
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie,
Et ce sang, en tout temps utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi ! tant de perfidie avec tant de courage !
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage !
Quoi ! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que son sang à mes yeux rendait encor plus beaux !
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance ?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un instant de fureur.....

BRUTUS.

Achève, malheureux !

TITUS. Une plus grande erreur,
Un feu qui de mes sens est même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'est trop vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux[2].
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie ;

1. « *Remords infinis*, le mot est impropre. Mais il s'agit ici d'une remarque plus importante : tout ce que dit Titus est vague et indéterminé. *Mon cœur fut coupable un moment.* De quoi ? Ne devait-il pas dire : « Oui, séduit par Arons et Messala, encore plus par une fatale passion, j'aigri contre le sénat, j'ai promis à Messala, dans un moment de fureur, d'ouvrir une des portes; mais je m'en suis repenti sur-le-champ, et je n'ai rien fait. » (LA HARPE.)

2. « Titus s'arrête là et n'en dit pas davantage sur cet amour dont tout autre eût fait son excuse. Il n'ose pas même prononcer devant Brutus ce mot d'*amour;* il en rougit et regarde comme un crime d'avoir aimé la fille d'un tyran, la fille de Tarquin. Quel art dans cette réserve ! » (LA HARPE.)

Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais si dans les combats
J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma faute est suivie,
(*Il se jette à genoux.*)
A cet infortuné daignez ouvrir les bras ;
Dites du moins : « Mon fils, Brutus ne te hait pas! »
Ce mot seul, me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire :
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encor, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus..., à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse;
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse;
Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner [1].
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage;
Va, porte à ton supplice un plus mâle courage;
Va, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi,
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

TITUS.

Adieu : je vais périr digne encor de mon père.
(*On l'emmène.*)

Ibid., scène VII.

1. « Ce seul vers en dit plus qu'une scène entière d'agitations et de tourments, parce qu'elle présente à l'imagination tout l'intérieur de Brutus, parce que tout autre père peut se livrer à sa douleur, et que lui seul doit laisser deviner la sienne. » (LA HARPE.) — Comparez la scène citée plus haut, page 222, dans laquelle Venceslas aussi condamne à mort son fils Ladislas.

Gusman, avant de mourir, pardonne à Zamore, son meurtrier.

Gusman, gouverneur du Pérou, a épousé Alzire, fille de Montèze, souverain d'une partie du Potose, qui s'était soumis à l'autorité des Espagnols. Mais Zamore, l'un des chefs américains qui combattent pour l'indépendance de leur pays, avait été le fiancé d'Alzire. Prisonnier, mis aux fers, il s'est évadé, grâce à la complicité d'Alzire, et aussitôt il est allé frapper Gusman sous les yeux mêmes de son père, Alvarez, ancien gouverneur du Pérou, auquel Gusman avait succédé. Au moment de mourir, Gusman, jusque-là dur et implacable, pardonne à celui dont il vient de recevoir le coup mortel[1].

ALVAREZ, GUSMAN, MONTÈZE, ZAMORE, ALZIRE, *Américains, soldats.*

ZAMORE.

Cruels! sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVAREZ.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE, *à Gusman.*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur!
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN, *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.

1. Ce dénouement, le plus beau peut-être que nous offre le théâtre de Voltaire, a été fort injustement critiqué. On a taxé d'invraisemblable ce retour à la clémence d'un homme aussi fier, aussi vindicatif que Gusman. C'est là, tout au contraire, la grande beauté de cette situation si neuve et si attachante. Gusman a été cruel, dans l'exercice de son pouvoir d'un jour, par politique plutôt que par nature; rien n'empêche que les approches de la mort ne le rendent à lui-même, et ne dissipent les fausses idées par lesquelles il rassurait sa propre conscience en l'égarant. Il se fait alors dans l'âme du spectateur, comme dans celle de Gusman, après ce conflit de violentes émotions, un apaisement subit et religieux qui satisfait aux doubles exigences de l'art et de la morale.

(*A Alvarez.*)

Le Ciel, qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon âme fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous..... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe; un nouveau jour m'éclaire :
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière ;
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil ;
Le Ciel venge la terre : il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore :
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre et te souvien
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.

(*A Montèze, qui se jette à ses pieds.*)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique ; apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(*A Zamore.*)

Des dieux que nous servons connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner[1].

ALVAREZ.

Ah! mon fils, tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi ! tu veux me forcer moi-même au repentir!

1. Ces vers célèbres, rappelle M. Geruzez, dans son édition du *Théâtre* de Voltaire, sont la reproduction de la réponse du duc François de Guise (1519-1563) à un gentilhomme angevin soupçonné de l'avoir voulu assassiner pendant le siège de Rouen.

GUSMAN.

Je veux plus : je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée :
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouvernez vos États ;
Et, de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.
(*A Alvarez.*)
Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du Ciel, par vos soins, le jour luise sur eux.
Aux clartés des chrétiens si son âme est ouverte,
Zamore est votre fils et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu.
Quoi donc ! les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi ;
Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

ALZIRE. (*Il se jette à ses pieds.*)

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon âme déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable ; et mes tristes erreurs.....

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois approchez-vous, mon père !
Vivez longtemps heureux ; qu'Alzire vous soit chère ?
Zamore, sois chrétien ! je suis content ; je meurs.

ALVAREZ, *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur désespéré se soumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu qui frappe et qui pardonne.

Alzire, acte V, scène VII.

Les princes et les amis.

A M. DE CIDEVILLE [1].

Après avoir, en grand courrier,
Voyagé pour chercher un sage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux sortir davantage :
J'y trouve ce que j'ai cherché,
J'y vis heureux, j'y suis caché.
Le trône et son fier esclavage,
Ces grandeurs dont on est touché,
Ne valent pas notre ermitage.
Vers les champs hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite
Qui se croyaient des Antonins ;
J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins
Aux premiers sons de la trompette [2].
Ils ne sont plus que des rois :
Ils vont, par de sanglants exploits,
Prendre ou ravager des provinces :
L'ambition les a soumis.
Moi j'y renonce ; adieu les princes :
Il ne me faut que des amis.

Lettres, 13 mars 1741.

1. Ce fut après ses premières déceptions à la cour de Frédéric II, roi de Prusse, que Voltaire adressa ces vers à son ami M. de Cideville. Celui-ci était conseiller au parlement de Normandie. Son amitié avec Voltaire avait commencé chez les jésuites, au collége Louis-le-Grand. Les années la resserrèrent, et jusqu'à la fin les lettres de Voltaire à M. de Cideville restent tendrement affectueuses. Se plaignant un jour de son silence, Voltaire lui écrivait ces mots charmants : « Vous ne m'avez écrit avec assiduité que quand vous avez eu quelque service à me rendre. »

2. Au mois de décembre 1740, Frédéric II, contre tout droit, envahissait la Silésie, qui appartenait à l'Autriche.

GRESSET.

Né en 1709, Gresset, dont Amiens, sa patrie, a consacré la mémoire en lui érigeant une statue, fut un de ceux qui, sous le règne de Louis XV, conservèrent à la poésie, fort déchue, le plus d'originalité et de relief. Élève des jésuites et devenu maître parmi eux, il composa, dans les cellules des collèges où il enseignait, plusieurs badinages ingénieux qui n'ont pas cessé de passer pour des chefs-d'œuvre. Il rentra ensuite dans le monde, et, par une excellente comédie, *le Méchant*, l'une des pièces dont la réputation s'est maintenue au premier rang après celles de Molière, il montra combien il avait étudié avec fruit la société de son temps, combien il en savait reproduire les mœurs et parler le langage. Sur la fin de sa vie, retiré dans sa ville natale, il abandonna presque entièrement les lettres. Néanmoins Louis XVI, lorsqu'il monta sur le trône, l'honora de ses distinctions. Mais Gresset ne survécut pas longtemps à l'avènement de ce prince. Il mourut à Amiens le 16 juin 1777. Esprit tendre, enjoué, vif et délicat, le chantre de *Ver-Vert* mourait à propos, lorsque aux amusements des muses allaient succéder les clameurs et les orages de la politique. Ce poète heureux vit sa réputation peu attaquée, parce qu'elle causa peu d'ombrage. Son horizon était sans doute restreint; mais si le champ de sa pensée n'était pas très vaste, il pouvait s'y jouer du moins avec beaucoup de facilité et de grâce.

La Chartreuse[1].

(Fragment.)

Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui

1. 1735. — Rousseau, si l'on en croit La Harpe, préférait même *la Chartreuse* à *Ver-Vert*, et ce critique se montre disposé à partager son sentiment. « Personne, dit encore celui-ci, n'a mieux que Gresset manié la période dans les vers de huit syllabes; » à la condition néanmoins, ajouterons-nous, de ne pas abuser de sa facilité.

Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort ;
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique
Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins par la fable
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris[1].
Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets[2] provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses

comme il lui est arrivé quelquefois, en prolongeant ses périodes à l'excès. — Quant au mot de *Chartreuse*, dont le sens propre désigne un couvent de chartreux, il s'applique dans son acception figurée, et Gresset l'entend ainsi, à une petite habitation isolée.

1. Gresset, après avoir professé les humanités à Tours et à la Flèche, venait d'être appelé par ses supérieurs à Paris, au collège Louis-le-Grand, pour y être régent de cinquième.

2. Terme plaisant, pour désigner de jeunes ecclésiastiques, et, en général, des étudiants, ceux-ci portant alors, en très grand nombre, le petit collet. L'origine du mot est incertaine.

Où règnent les longs arguments
Et les harangues ennuyeuses,
Loin du séjour des agréments ;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue[1]
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux[2] :
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique ermitage,
Qui paraît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage
Que la retraite d'un humain[3].
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite[4],

1. Il s'agit de la rue Saint-Jacques; et l'on a dû reconnaître, dans ce qui a été dit plus haut, la montagne Sainte-Geneviève, affectée aux écoles dès les temps les plus anciens.

2. C'est-à-dire des jeunes nobles : les plus grandes et les plus riches familles confiaient de préférence l'éducation de leurs enfants aux jésuites du collège Louis-le-Grand.

3. « Le belvédère de la Chartreuse, dit M. Emond dans son *Histoire du Collège Louis-le-Grand*, p. 362, s'élevait entre le Plessis et Louis-le-Grand, du côté de la cour des cuisines, sur le bâtiment neuf construit en 1660. Il se composait de deux petites chambres, l'une au-dessus de l'autre, surmontées d'une plate-forme qui dominait tout Paris. C'était l'observatoire des jésuites. On l'a détruit, parce qu'il menaçait ruine. »

4. Du grec στῦλος, colonne. On appelait ainsi des solitaires qui avaient placé leurs cellules sur des colonnes, ou plutôt sur des colonnades en ruines.

A la lueur d'un noir flambeau,
Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'ermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard ;
Et tandis que pour vous je veille
Longtemps avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un Lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux-bourdon.
Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée
Dressés sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats ;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimas
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.

Sur ce portrait abominable
On penserait qu'en lieu pareil
Il n'est point[1] d'instant délectable,
Que dans les heures du sommeil :
Pour moi qui, d'un poids équitable,
Ai pesé des faibles mortels
Et les biens et les maux réels,
Qui sais qu'un bonheur véritable
Ne dépendit jamais des lieux,
Que le palais le plus pompeux
Souvent renferme un misérable,
Et qu'un désert peut être aimable
Pour quiconque sait être heureux ;
De ce Caucase[2] inhabitable
Je me fais l'Olympe des dieux.
Là, dans la liberté suprême,
Semant de fleurs tous mes instants,
Dans l'empire de l'hiver même
Je trouve les jours du printemps.
Calme heureux ! loisir solitaire !
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire ?

1. *Point*, dans ces sortes de tours, serait aujourd'hui de trop.
2. Cette expression métaphorique est démesurée.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

Né à Montauban en 1709, le marquis de Pompignan avait été, comme Voltaire, élève du P. Porée, ce célèbre professeur de rhétorique au collège Louis-le-Grand. Jeune encore, il quitta les fonctions de premier président à la cour des aides de Montauban (il y avait exercé avec honneur ce rôle d'intermédiaire entre le peuple et le roi qui appartenait à notre ancienne magistrature), et sa carrière fut dès lors consacrée aux lettres. Au milieu de la lutte ardente du dix-huitième siècle, il fut l'un des principaux représentants du parti opposé à celui des philosophes, que soutenaient doublement la faveur publique, le nombre et la grandeur des talents. De là beaucoup d'inimitiés redoutables qu'il encourut, en premier lieu celle de Voltaire; de là beaucoup d'attaques dirigées contre sa personne et ses ouvrages. Mais la postérité impartiale s'élève au-dessus des passions contemporaines : son devoir est de reviser les jugements qu'elles ont portés. Sans partager pour Pompignan l'enthousiasme indiscret de certains panégyristes, elle n'hésitera pas à le placer parmi ceux qui, animés d'une noble inspiration, ont réussi parfois à en faire passer l'accent dans de beaux vers. Quelques-unes de ses traductions des psaumes et des cantiques, en outre quelques-unes de ses odes, sont demeurées dignes d'être proposées en modèle et citées au nombre des chefs-d'œuvre de notre langue. Lefranc de Pompignan mourut dans sa terre en 1784.

Ode sur la mort de J. B. Rousseau[1].

Quand le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés

1. 1741. — La Harpe a cité, en la commentant, cette ode où le sujet lui semble *avoir porté l'auteur*, et il nous apprend quelle admiration elle avait inspirée à Voltaire, malgré ses préventions contre le poète. L'abbé Maury, qui fut le successeur de Pompignan à l'Académie française, exprimait le vœu, dans son discours de réception (1785), que, « pour tout éloge, on gravât ces strophes sur son tombeau ».

Où l'Hèbre effrayé dans son onde
Reçut ses membres dispersés[1],
Le Thrace, errant sur les montagnes,
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs :
Les champs de l'air en retentirent ;
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée !...
Muses, dans ces moments de deuil,
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil :
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais[2].

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers ;
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers[3].
D'où ses maux ont-ils pris leur source ?
Quelles épines, dans sa course,
Étouffaient les fleurs sous ses pas ?

1. Voyez, sur la mort d'Orphée, OVIDE, *Métamorphoses*, livre XI, I, et VIRGILE, IVe livre des *Géorgiques*, vers 506 à 526.

2. C'est Henri de Lorraine, deuxième du nom, duc de Guise, qui, d'après une note de Pompignan lui-même, atteste « que sur le haut du tombeau de Virgile, qui est de marbre blanc, un laurier a pris racine, sans qu'il y ait aucune terre pour le conserver, et qu'il semble vouloir éterniser la mémoire de ce grand homme ». Le même seigneur ajoute que les branches de ce laurier ont servi de tout temps à couronner les grands poètes. — On peut voir aussi, sur le tombeau de Virgile et le laurier qui le couvre, planté, dit-on, par Pétrarque, madame de STAEL, XIIIe livre de *Corinne*, chap. III.

3. On sait qu'il mourut à Bruxelles, sans avoir pu obtenir la révocation de l'arrêt qui l'avait banni.

Quels ennuis ! quelle vie errante !
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats !

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur ?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur ?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé :
Il se relève ; je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songeons que l'imposture habite
Parmi le peuple et chez les grands ;
Qu'il n'est dignité ni mérite
A l'abri de ses traits errants ;
Que la calomnie écoutée
A la vertu persécutée
Porte souvent un coup mortel,
Et poursuit, sans que rien l'étonne,
Le monarque sous la couronne
Et le pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort ?
Le temps à peine les consomme[1] ;

1. Pour *en triomphe :* cette expression, aujourd'hui inusitée dans ce sens, rappelle l'ancienne synonymie de *consommer* et *consumer*.

Et jamais le prix du grand homme
N'est bien connu qu'après sa mort[1].

Oui, la mort seule nous délivre
Des ennemis de nos vertus ;
Et notre gloire ne peut vivre
Que lorsque nous ne vivons plus[2].
Le chantre d'Ulysse et d'Achille,
Sans protecteur et sans asile,
Fut ignoré jusqu'au tombeau.
Il expire : le charme[3] cesse,
Et tous les peuples de la Grèce
Entre eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers[4].
Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs[5].

1. La Harpe propose de changer ainsi ces derniers vers :

Et quoi que fasse le grand homme,
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

2. Le Brun, dans son ode à Buffon (sur ses détracteurs), a exprimé avec noblesse ces mêmes pensées imitées d'Ovide (*Am.*, I, élég. XV) :

Vivant, nous blessons le grand homme ;
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente :
La mémoire est reconnaissante ;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

3. C'est-à-dire le *charme magique* qui fermait les yeux à la lumière de la vérité, qui rendait les hommes injustes.

4. Ce fait est rapporté par Diodore de Sicile, comme l'indique une note du poète. Voyez la *Bibliothèque historique* de Diodore, III, IX, t. I, p. 131 de l'édition Didot.

5. « Cette strophe est, suivant La Harpe, encore au-dessus de

Souveraine des chants lyriques,
Toi que Roussau dans nos climats
Appela des jeux Olympiques,
Qui semblaient seuls fixer tes pas[1];
Par qui ta trompette éclatante,
Secondant ta voix triomphante,
Formera-t-elle des concerts?
Des héros, muse magnanime,
Par quel organe assez sublime
Vas-tu parler à l'univers?

Favoris, élèves dociles
De ce ministre d'Apollon,
Vous à qui ses conseils utiles
Ont ouvert le sacré vallon,
Accourez, troupe désolée!
Déposez sur son mausolée
Votre lyre qu'il inspirait :
La mort a frappé votre maître,
Et d'un souffle a fait disparaître
Le flambeau qui vous éclairait.

Et vous dont sa fière harmonie
Egala les superbes sons,
Qui reviviez dans ce génie
Formé par vos seules leçons,
Mânes d'Alcée et de Pindare,
Que votre suffrage répare
La rigueur de son sort fatal :
Dans la nuit du séjour funèbre,
Consolez son ombre célèbre
Et couronnez votre rival.

Odes, livre III.

la première de l'ode : c'est le plus magnifique emblème du génie éclairant les hommes, tandis qu'il en est persécuté. »

1. Il ne fallait pas oublier Horace parmi les Latins, ni Malherbe parmi nous.

DELILLE.

Delille naquit en 1738, à Aigueperse, en Auvergne. Ses facultés poétiques se révélèrent d'abord par diverses pièces d'un tour élégant ; mais ces premières espérances furent bientôt justifiées et dépassées par la traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile, qui parut en 1769. On a dit de cette traduction célèbre que « c'était un tableau de Raphaël merveilleusement peint par Mignard », et ce jugement, sous une forme ingénieuse, marque les qualités et fait soupçonner les défauts de l'ouvrage de Delille. Membre de l'Académie française en 1774, Delille était aussi appelé à occuper au Collège de France la chaire de poésie latine[1]. Le poème des *Jardins*, qu'il donna quelque temps après (1782), est une suite de brillantes descriptions plutôt qu'une œuvre sévèrement composée. Une circonstance heureuse lui permit de visiter la Grèce et même d'entrevoir l'Orient : le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople, l'avait appelé auprès de lui. Ce fut dans l'une des villes du Bosphore, devant l'un des plus beaux horizons qui puissent être contemplés, que Delille composa les premiers chants de l'*Imagination*, le poème où son talent s'est montré le plus souple, le plus varié, le plus brillant. D'autres tableaux, mais d'un genre bien différent, allaient s'offrir à Delille : revenu en France, il vit se dérouler les scènes sanglantes de la Révolution et faillit même en être l'une des victimes. Plus tard, dans le poème de *la Pitié*, il retraça, mais assez faiblement, quelques-uns des souvenirs de cette sombre époque. Après un séjour de plusieurs années à Londres, Delille, revenu à Paris, malgré de précoces infirmités, que la perte de la vue rendait plus cruelles, ne laissa pas de publier encore plusieurs ouvrages, *l'Homme des Champs* (1800), le poème des *Trois Règnes* (1808), où il se joue avec une aisance parfaite au milieu des détails les plus techniques, et celui de *la Conversation* (1812), dans lequel on peut relever des portraits d'une touche fine et heureuse. Delille mourut à Paris en 1813. Il est vraiment le chef de l'école descriptive, et

1. Le comte d'Artois lui donna en 1782 l'abbaye de Saint-Séverin, bénéfice simple qui n'exigeait pas l'engagement dans les ordres sacrés : de là le titre d'*abbé* que porta Delille.

s'il n'échappe pas aux critiques que mérite son école, on reconnaîtra du moins qu'à force de talent il a su vaincre la monotonie d'un genre secondaire.

Virgile poète pastoral.

Lisez, lisez Virgile : avec quelle harmonie
Aux rustiques travaux il instruit l'Ausonie!
De la scène des champs s'il m'offre le tableau,
Que ses pinceaux sont vrais! le limpide ruisseau,
Où le berger pensif voit flotter son image,
Rend moins fidèlement les fleurs de son rivage;
S'il me peint les bergers, leurs amours, leurs concerts,
L'âge d'or tout entier respire dans ses vers.
Lisez Virgile : heureux qui sait goûter ses charmes!
Malheureux qui le lit sans verser quelques larmes!
Lorsque sa voix si douce en des sons si touchants
S'écrie : Heureux vieillard, tu conserves tes champs[1]!
Combien il m'intéresse à ce vieillard champêtre!
Ce verger qu'il planta, ce toit qui le vit naître,
J'y crois être avec lui ; le tendre tourtereau,
Et l'amoureux ramier[2] roucoulant sur l'ormeau,
Sur la saussaie[3] en fleur l'abeille qui bourdonne,
Les airs qu'au haut des monts le bûcheron fredonne,
Ces bois, ces frais ruisseaux! Ah! quel peintre eut jamais
De plus douces couleurs et des tableaux plus vrais?
Dieu du chant pastoral, ô Virgile, ô mon maître!

1. C'est Virgile lui-même qui, par une pure fiction poétique, se représente sous les traits du vieillard Mélibée dans la première *Églogue*. Voir vers 47 :

Fortunate senex, ergo tua rura manebunt!

2. Le *tendre* tourtereau et l'*amoureux* ramier sont de Delille. Voir, dans la même *Églogue*, les vers 58 et 59 plus exactement traduits par Malfilâtre :

La tourterelle enfin, gémissant dans les bois,
Aux voix de tes ramiers joindra sa douce voix.

3. *Lieu planté de saules* (*salix*).

Quand je voulus chanter la nature champêtre,
Je t'observai; j'errais avec des yeux ravis
Dans les bois, dans les prés; je te lus et je vis
Que la nature et toi n'étaient qu'un. Ah! pardonne,
Si, fier de ramasser des fleurs de ta couronne,
J'essayai d'imiter tes tableaux ravissants!
Que ne puis-je les rendre ainsi que je les sens!
Mais ils ont animé mes premières esquisses,
Et s'ils n'ont fait ma gloire, ils ont fait mes délices[1].

L'Homme des Champs, chant IV.

Éole, à la prière de Junon, déchaîne les vents contre les vaisseaux d'Énée[2].

Il dit: et, du revers de son sceptre divin,
Du mont frappe les flancs : ils s'ouvrent, et soudain
En tourbillons bruyants l'essaim fougueux s'élance,
Trouble l'air, sur les eaux fond avec violence :
L'Eurus, et le Notus, et les fiers Aquilons,

1. On lira avec beaucoup d'intérêt dans le livre de M. Constant Martha : *La Délicatesse dans l'Art*, le chapitre v intitulé : *La fausse délicatesse dans la poésie rustique en France au dix-huitième siècle*. M. Martha montre très bien ce qui a manqué à Delille et à ses contemporains, pour donner à la France quelque chose qui ressemblât, même de loin, à la poésie rustique de l'antiquité; mais en même temps il marque dans quelle mesure Delille a été *novateur*, comment, avec la liberté qu'autorisaient les exigences de la traduction, « il a fait admettre dans le domaine de la poésie bien des mots nécessaires, qu'on a été d'abord bien étonné d'y voir ».

2. Nous donnons place, dans ce volume, à la traduction par Delille d'un texte de Virgile inscrit sur le programme de la Classe de Quatrième (*Énéide*, livre I, vers 81 et suiv.). L'extrême habileté du traducteur ne doit pas faire méconnaître un assez grand nombre de faiblesses. Mais ce rapprochement même entre l'original et la copie nous a paru un utile exercice de goût. Nous laissons aux maîtres le soin de le diriger.

Et les vents de l'Afrique en naufrages féconds,
Tous bouleversent l'onde, et des mers turbulentes
Roulent les vastes flots sur leurs rives tremblantes.
On entend des nochers les tristes hurlements,
Et des câbles froissés les affreux sifflements;
Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde;
Le jour fuit, l'éclair brille, et le tonnerre gronde;
Et la terre et le ciel, et la foudre et les flots,
Tout présente la mort aux pâles matelots.
Énée, à cet aspect, frissonne d'épouvante.
Levant au ciel ses yeux et sa voix suppliante :
« Heureux, trois fois heureux, ô vous qui, sous nos tours,
Aux yeux de vos parents terminâtes vos jours!
O des Grecs le plus brave et le plus formidable,
Fils de Tydée[1], hélas! sous ton bras redoutable,
Dans les champs d'Ilion, les armes à la main,
Que n'ai-je pu finir mon malheureux destin,
Dans ces champs où d'Achille Hector devint la proie,
Où le grand Sarpédon[2] périt aux yeux de Troie,
Où le Xanthe effrayé roule encor dans ses flots
Les casques et les dards, et les corps des héros! »
Il dit. L'orage affreux, qu'anime encor Borée,
Siffle, et frappe la voile à grand bruit déchirée;
Les rames en éclats échappent au rameur;
Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur,
Et présente le flanc au flot qui le tourmente.
Soudain, amoncelée en montagne écumante,
L'onde bondit : les uns sur la cime des flots
Demeurent suspendus; d'autres au fond des eaux
Roulent, épouvantés de découvrir la terre.
L'onde en grondant répond aux éclats du tonnerre;
Le fond des mers bouillonne, et les sables mouvants
Sont poussés par les flots et battus par les vents.

1. C'est-à-dire *Diomède*, fils de Tydée et roi d'Étolie. Énée le combattit et fut sur le point de succomber; mais Vénus, sa mère, le sauva. Voir *Iliade*, chant V, vers 239 et suivants.
2. Sarpédon, roi de Lycie, fut tué par Patrocle.

Contre ces grands écueils qui, cachés dans l'abime,
Ne découvrent aux yeux que leur énorme cime,
Et sous le nom d'autels[1] s'enfoncent dans les eaux,
Le rapide Notus a porté trois vaisseaux;
Trois autres, par l'Eurus, ô spectacle effroyable!
Sont jetés, entraînés, enchaînés dans le sable.
Oronte, sur le sien, tel qu'un mont escarpé,
Voit fondre un large flot : par sa chute frappé,
Le pilote tremblant, et la tête baissée[2],
Suit l'onde qui retombe; et la mer courroucée
Trois fois sur le vaisseau s'élance à gros bouillons,
L'enveloppe trois fois de ses noirs tourbillons;
Et, cédant tout à coup à la vague qui gronde,
La nef tourne, s'abime et disparaît sous l'onde :
Alors, de toutes parts, s'offre un confus amas
D'armes et d'avirons, de voiles et de mâts,
Les débris d'Ilion, son antique opulence,
Et quelques malheureux sur un abime immense.
Déjà d'Ilionée et du vaillant Abas
L'eau brise le tillac, le vent courbe les mâts;
Déjà du vieil Alèthe et du fidèle Achate
Le vaisseau fatigué s'ouvre, se brise, éclate;
Et la vague ennemie entre de tous côtés.
Cependant de l'orage et des vents révoltés
Neptune entend le bruit : courroucé, mais tranquille,
Sur le sein orageux de la mer indocile
Il lève fièrement son front majestueux :
Des flots désordonnés le choc impétueux,
Les Troyens dispersés, battus par la tempête,
Tout le ciel enflammé s'écroulant sur leur tête,
Lui montrent un pouvoir ennemi d'Ilion;
Et sans peine à ce trouble il reconnaît Junon.

Énéide, livre Ier.

1. Il est question des îles Æginures, près de la côte d'Afrique.
2. Le texte porte *volvitur in caput*, et Sainte-Beuve, à ce propos, fait cette observation : « Homère (*Odyssée*, liv. XII, vers 414-417), en faisant tomber le pilote, dont la tête est écrasée par le mât, avait dit : *pareil à un plongeur*, il tomba du bord, et, des nau-

L'horloge des fleurs.

Le soir, de nos jardins parcourez les carreaux[1];
Voyez, ainsi que nous, sur leurs tiges baissées,
S'assoupir de ces fleurs les têtes affaissées,
Et, dormant au lieu même où veilleront leurs sœurs,
Du nocturne repos savourer les douceurs.
Voyez comment l'instinct qui gouverne les plantes
Assigne à leur réveil des heures différentes :
L'une s'ouvre la nuit, l'autre s'ouvre le jour;
Du soir ou du midi l'autre attend le retour.
Je vois avec plaisir cette horloge vivante;
Ce n'est plus ce contour où l'aiguille mouvante
Chemine tristement le long d'un triste mur[2];
C'est un cadran semé d'or, de pourpre et d'azur,
Où d'un air plus riant, en robe diaprée,
Les filles du printemps mesurant la durée,
Ou nous marquant les jours, les heures, les instants,
Dans un cercle de fleurs ont enchaîné le temps.

Les Trois Règnes, chant VI.

fragès qui nagent comme ils peuvent après que le coup de tonnerre les a précipités du vaisseau, il avait dit : *pareils à des corneilles*, autour du vaisseau noir, ils étaient portés par les vagues. Cette image est parfaite, aussi bien que celle du plongeur. » Virgile a reculé devant une image trop vive, trop parlante; du moins ne faut-il pas mettre à son compte *la tête baissée* de Delille, qui est vraiment trop faible et trop banale.

1. On dit plutôt aujourd'hui *carrés*.
2. Périphrase pour désigner le cadran solaire.

ANDRÉ CHÉNIER.

André Chénier, qui devait le jour à une mère d'origine grecque, et qui naquit à Constantinople, en 1762, d'un père qui y représentait la France comme consul, fit d'excellentes études au collège de Navarre, où avaient été élevés jadis Henri de Guise, Henri IV, Richelieu et Bossuet. Puis il porta les armes; mais il ne tarda pas à se livrer aux lettres et même aux luttes de la politique. Il avait accueilli la Révolution avec une joyeuse confiance. Mais bientôt il en craignit et en dénonça avec courage les excès. Il s'offrit, de plus, à plaider pour Louis XVI, et il écrivit du moins en sa faveur : c'est assez expliquer la condamnation capitale qui le frappa. On sait que Roucher, l'auteur des *Mois*, périt avec lui, et que tous deux, allant au supplice, consolèrent leurs derniers moments en récitant la première scène de l'*Andromaque* de Racine. Ils périrent quelques jours à peine avant le 9 thermidor (27 juillet 1794), qui les aurait sauvés.

Aucun talent moissonné dans sa fleur n'a dû laisser de plus longs souvenirs et de plus vifs regrets que celui d'André Chénier. Ce fils de la Grèce et de la France, qui à une haute inspiration joignait une raison parfaite, trouva notre poésie comme épuisée par deux siècles de gloire, et entreprit de la régénérer. Quelle grâce naïve colore ses idylles et ses élégies, qui semblent un souvenir et un écho de l'antiquité classique! Quel enthousiasme éclate dans ses odes, qui rompent avec la convention et substituent à une mythologie usée la vérité et l'ardeur de la passion! Trop ignoré de son temps et presque retrouvé dans le nôtre, André Chénier ouvrit, prudent novateur, ces sources fécondes où s'est retrempée l'imagination du dix-neuvième siècle. Ce ne sont pas là, toutefois, ses seuls titres de gloire. Dans ce généreux ami d'une liberté réglée par les lois, qui, aux jours de la captivité, trouva de si fiers accents, on ne saurait dire si le talent ou le courage a le plus de droits à nos hommages. La mort de ce jeune cygne, étouffé, comme l'a dit Chateaubriand, par les révolutions, demeurera l'un des plus douloureux épisodes de nos discordes civiles.

Comment André Chénier a su être heureux.

O jours de mon printemps, jours couronnés de rose,
A votre fuite en vain un long regret s'oppose.
Beaux jours, quoique souvent obscurcis de mes pleurs,
Vous, dont j'ai su jouir même au sein des douleurs,
Sur ma tête bientôt vos fleurs seront fanées.
Hélas! bientôt le char des rapides années
Vous aura loin de moi fait voler sans retour.
Oh! si du moins alors je pouvais, à mon tour,
Champêtre possesseur, dans mon humble chaumière,
Offrir à mes amis une ombre hospitalière!
J'ai su, pauvre et content, savourer à longs traits
Les muses, les plaisirs, et l'étude et la paix.
Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage.
Qu'il serve donc les grands, les flatte, les ménage;
Qu'il plie, en approchant de ces superbes fronts,
Sa tête à la prière, et son âme aux affronts,
Pour qu'il puisse, enrichi de ces affronts utiles,
Enrichir à son tour quelques têtes serviles[1].
De ses honteux trésors je ne suis point jaloux.
Une pauvreté libre est un trésor si doux!
Il est si doux, si beau, de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime;
Vraie abeille en ses dons, en ses soins, en ses mœurs,
D'avoir su se bâtir, des dépouilles des fleurs,
Sa cellule de cire[2], industrieux asile,

1. On remarquera la fierté énergique de ces vers, la hardiesse de l'expression, la nouveauté de l'accent, qui font contraste avec la monotonie pâle et la froideur qui sont trop souvent les caractères de la poésie du dix-huitième siècle.

2. *La cellule* où le poète amasse tout le butin de ses études, de ses voyages, de ses méditations. C'est de cette même cellule qu'il dit dans la XXIIIe élégie :

Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,
Amasser le butin de mes courses lointaines,
Soit qu'en un livre antique à loisir engagé,
Dans ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé,

Où l'on coule une vie innocente et facile!
Ainsi l'on dort tranquille, et, dans son saint loisir,
Devant son propre cœur on n'a point à rougir.
Si le sort ennemi m'assiège et me désole,
Je pleure; mais bientôt la tristesse s'envole;
Et les arts, dans un cœur de leur amour rempli,
Versent de tous les maux l'indifférent oubli.

Élégies, XVI.

L'exilé.

La fille du riche Lycus a amené dans la salle du festin un vieillard indigent qui avait implorè sa pitiè. Le mendiant raconte les longs jours de misère traînés par Cléotas de Larisse, depuis qu'il a été chassé de sa patrie, et, quand il a ému la compassion de Lycus et des convives, il se fait connaître. C'est lui-même qui est Cléotas.

Cléotas est perdu; son injuste patrie
L'a privé de ses biens; elle a proscrit sa vie.
De ses concitoyens dès longtemps envié,
De ses nombreux amis en un jour oublié,
Au lieu de ces tapis qu'avait tissus l'Euphrate[1],
Au lieu de ces festins brillants d'or et d'agate,
Où ses hôtes, parmi les chants harmonieux,
Savouraient jusqu'au jour les vins délicieux,
Seul maintenant, sa faim, visitant les feuillages,
Dépouille les buissons de quelques fruits sauvages;
Ou, chez le riche altier apportant ses douleurs,
Il mange un pain amer tout trempé de ses pleurs.
Errant et fugitif, de ses beaux jours de gloire

Soit plutôt que, passant et vallons et rivières,
J'aie au loin parcouru les terres étrangères.
D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel.
Tout m'enrichit, et tout m'appelle; et chaque ciel
M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
Je remplis lentement ma ruche industrieuse.

1. Expression poétique pour signifier : *les tapis fabriqués en Asie Mineure, sur les bords de l'Euphrate.*

Gardant, pour son malheur, la pénible mémoire,
Sous les feux du midi, sous le froid des hivers,
Seul, d'exil en exil, de déserts en déserts,
Pauvre et semblable à moi, languissant et débile,
Sans appui qu'un bâton, sans foyer, sans asile,
Revêtu de ramée ou de quelques lambeaux,
Et sans que nul mortel, attendri sur ses maux,
D'un souhait de bonheur le flatte et l'encourage;
Les torrents et la mer, l'aquilon et l'orage,
Les corbeaux, et des loups les tristes hurlements
Répondant seuls la nuit à ses gémissements;
N'ayant d'autres amis que les bois solitaires,
D'autres consolateurs que ses larmes amères,
Il se traîne; et souvent sur la pierre il s'endort
A la porte d'un temple, en invoquant la mort[1].

Idylles, Le mendiant.

Sur la mort d'un enfant.

L'innocente victime, au terrestre séjour,
N'a vu que le printemps qui lui donna le jour.
Rien n'est resté de lui qu'un nom, un vain nuage,
Un souvenir, un songe, une invisible image.
Adieu, fragile enfant échappé de nos bras;
Adieu! dans la maison d'où l'on ne revient pas[2].
Nous ne te verrons plus, quand de moissons couverte

1. Remarquez comme tous les traits se pressent, s'accumulent avec une apparente confusion, et se résument dans ce mot admirablement rejeté : *il se traîne!* Il semble que la longue période qui précède, composée de propositions sans lien grammatical, ne puisse se terminer et permettre au lecteur de reprendre haleine : semblable au malheur lui-même qui poursuit Cléotas sans relâche, sans pitié, et ne lui laisse pour dernier refuge que le seuil d'un temple, où il implore la mort !

2. Enfant *qu'on a porté* dans la maison d'où l'on ne revient pas, c'est-à-dire *au tombeau*.

La campagne d'été rend la ville déserte;
Dans l'enclos paternel nous ne te verrons plus,
De tes pieds, de tes mains, de tes flancs demi-nus,
Presser l'herbe et les fleurs dont les nymphes de Seine
Couronnent tous les ans les coteaux de Lucienne[1].
L'axe[2] de l'humble char à tes jeux destiné,
Par de fidèles mains avec toi promené,
Ne sillonnera plus les prés et le rivage.
Tes regards, ton murmure, obscur et doux langage,
N'inquiéteront plus nos soins officieux;
Nous ne recevrons plus avec des cris joyeux
Les efforts impuissants de ta bouche vermeille
A bégayer les sons offerts à ton oreille.
Adieu! dans la demeure[3] où nous te suivrons tous,
Où ta mère déjà tourne ses yeux jaloux.

Poésies diverses.

1. Village de Seine-et-Oise, au-dessus de Bougival et de Marly.
2. C'est-à-dire *la roue*. La périphrase qui suit rappelle l'école descriptive de Delille. Chénier n'a pas toujours échappé à l'influence du voisinage.
3. Adieu, *ô toi qui es déjà parvenu* dans la demeure, etc.

LAMARTINE.

Né à Mâcon en 1790, Lamartine passa ses premières années dans le domaine paternel de Milly, formé surtout par les soins d'une mère qui laissa dans son âme des impressions ineffaçables. Cependant il alla achever ses études à Belley, au collège des jésuites, et c'était à ses maîtres qu'il adressait, en les quittant (1809), des vers empreints déjà d'une douceur et d'une harmonie singulières. La lecture de la Bible, de Shakspeare, de Milton, des voyages et plusieurs séjours en Italie occupèrent sa jeunesse. En 1814, Lamartine était même entré dans une compagnie des gardes du corps; mais après les Cent Jours il ne reprit pas de service. Ce fut en 1820 que parurent ses premières *Méditations poétiques*, dont le succès égala celui du *Génie du Christianisme*. La poésie française, en effet, n'avait pas encore entendu de tels accents. « En lisant de tels vers, dit un critique éminent, on ne s'avise plus d'accuser notre langue de dureté. Tous les angles s'émoussent; les syllabes les plus rudes se polissent en se touchant, et de ces mots si rebelles aux mains des plus habiles se forme une langue musicale comme celles de l'antiquité. La lyre, la harpe éolienne, dont les cordes effleurées par les souffles du ciel rendaient des sons harmonieux, ne sont plus des symboles : tout ce qui s'est dit au figuré de l'art du poète est vrai en propre du poète dont je parle [1]. » Les autres recueils lyriques de Lamartine (*Nouvelles Méditations*, 1823; *Harmonies poétiques et religieuses*, 1829; *Recueillements poétiques*, 1839, etc.) n'ont pas égalé peut-être dans leur ensemble la beauté de son premier ouvrage. La critique même pourrait mêler quelques réserves à son admiration. La première pureté de la forme s'est altérée, l'idée quelquefois se saisit avec peine, et l'esprit se laisse trop aisément bercer et assoupir aux sons d'une vague mélodie. Dans le roman poétique de *Jocelyn* (1835), outre des idées fort contestables, on relèverait les traces d'une exécution trop rapide, qui n'effacent cependant ni de grandes beautés descriptives ni de fortes situations dramatiques.

Des livres d'histoire de Lamartine nous ne citerons que son

1. M. Nisard, *Histoire de la Littérature française*, tome IV, Conclusion.

Histoire des Girondins (1847), laquelle, d'ailleurs, offre plutôt les émotions d'un roman que le sérieux intérêt d'une étude impartiale. Sans parler ici de l'homme politique, on ne peut cependant oublier le jour resté particulièrement glorieux pour sa mémoire. Quand, après la révolution de février 1848, le peuple, égaré par de funestes conseils, voulut relever le drapeau rouge, Lamartine déclara qu'il ne signerait jamais un pareil décret. « Le drapeau rouge, que vous nous rapportez, s'écria-t-il, n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple en 91, en 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie ! » Par cet acte de courageuse résistance, Lamartine fit tomber des mains du peuple le symbole d'une sanglante anarchie. Un tel souvenir cependant ne suffit pas à protéger contre l'indifférence publique la vieillesse attristée et même gênée du grand poète. Le 7 juillet 1886, une statue lui a été élevée à Passy, où il était mort en 1869.

L'isolement.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes :
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes,
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon [1].

1. On remarquera combien tout ce paysage est net, le trait précis et sobre. Une description trop détaillée ne laisse dans l'esprit qu'un souvenir confus. Le mérite du poète est de dégager l'*âme* des choses, leur expression, leur unité. La description, chez les poètes du dix-huitième siècle, avait été trop souvent un catalogue versifié.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique [1],
Un son religieux se répand dans les airs :
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports ;
Je contemple la terre ainsi qu'une âme errante :
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon [2], de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis : « Nulle part le bonheur ne m'attend. »

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé [3].

Quand le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours ;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts ;
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire ;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,

1. De la flèche de l'église.
2. Du sud au *nord*. L'aquilon est le vent du nord.
3. « J'avais perdu l'année précédente, par une mort précoce, la personne que j'avais le plus aimée jusque-là. » (LAMARTINE.)

Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons ;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

Premières Méditations poétiques, I.

Bonaparte.

Sur un écueil battu par la vague plaintive,
Le nautonier de loin voit blanchir sur la rive
Un tombeau près du bord par les flots déposé ;
Le temps n'a pas encor bruni l'étroite pierre,
Et sous le vert tissu de la ronce et du lierre
On distingue... un sceptre brisé !

Ici gît... point de nom !... demandez à la terre !
Ce nom ? il est inscrit en sanglant caractère,
Des bords du Tanaïs au sommet du Cédar [1],
Sur le bronze et le marbre, et sur le sein des braves [2],
Et jusque dans le cœur de ces troupeaux d'esclaves
Qu'il foulait tremblants sous son char.

1. Le poète rappelle dans ce vers la guerre de Russie et l'expédition d'Égypte. *Tanaïs*, aujourd'hui *Don*, est un fleuve de la Russie d'Europe, et *Cédar*, une ville de l'Arabie déserte, près de la Palestine.

2. *Sur le sein des braves*. Lamartine veut-il parler de la décoration ? ou des blessures reçues à la guerre ? L'épithète de *sanglant*, deux vers plus haut, semble rendre ce dernier sens plus probable.

Depuis les deux grands noms[1] qu'un siècle au siècle an-
Jamais nom qu'ici-bas toute langue prononce [nonce,
Sur l'aile de la foudre aussi loin ne vola.
Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une plus forte trace;
Et ce pied s'est arrêté là!...

Il est là!... sous trois pas un enfant le mesure[2]!
Son ombre ne rend pas même un léger murmure.
Le pied d'un ennemi foule en paix son cercueil.
Sur ce front foudroyant le moucheron bourdonne,
Et son ombre n'entend que le bruit monotone
D'une vague contre un écueil.

. . . . . .

Ta tombe et ton berceau sont couverts d'un nuage;
Mais, pareil à l'éclair, tu sortis d'un orage;
Tu foudroyas le monde avant d'avoir un nom :
Tel ce Nil dont Memphis boit les vagues fécondes
Avant d'être nommé fait bouillonner ses ondes
Aux solitudes de Memnon.

Les dieux étaient tombés, les trônes étaient vides;
La Victoire te prit sur ses ailes rapides,
D'un peuple de Brutus[3] la gloire te fit roi.
Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

Ainsi, dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire,

1. Sans doute César et Alexandre.

2. Ainsi Juvénal, en parlant d'Annibal (*Satire* x, vers 146 et suivants) :

Expende Annibalem, quot libras in duce summo
Invenies? Hic est quem non capit Africa Mauro
Perfusa Oceano, Niloque admota tepenti!

« Mets dans la balance les cendres d'Annibal : tu verras combien de livres pèse ce grand capitaine. Le voilà celui que n'a pu contenir l'espace compris entre l'Océan Maure et les tièdes eaux du Nil! »

3. Les Français avaient tué leur roi, comme Brutus avait tué César.

En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre se lève,
Le frappe avec son sceptre... Il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité !

Ah ! si, rendant ce sceptre à ses mains légitimes,
Plaçant sur ton pavois de royales victimes,
Tes mains des saints bandeaux avaient lavé l'affront !
Soldat vengeur des rois, plus grand que ces rois même,
De quel divin parfum, de quel pur diadème,
La gloire aurait sacré ton nom [1] !

Gloire, honneur, liberté, ces mots que l'homme adore,
Retentissaient pour toi comme l'airain sonore
Dont un stupide écho répète au loin le son :
De cette langue en vain ton oreille frappée
Ne comprit ici-bas que le cri de l'épée,
Et le mâle accord du clairon.

Superbe, et dédaignant ce que la terre admire,
Tu ne demandais rien au monde que l'empire.
Tu marchais... tout obstacle était ton ennemi ;
Ta volonté volait comme ce trait rapide
Qui va frapper le but où le regard le guide,
Même à travers un cœur ami.

Tu n'aimais que le bruit du fer, le cri d'alarmes,
L'éclat resplendissant de l'aube sur les armes ;
Et ta main ne flattait que ton léger coursier,
Quand les flots ondoyants de sa pâle crinière
Sillonnaient, comme un vent, la sanglante poussière,
Et que ses pieds brisaient l'acier.

Tu grandis sans plaisir, tu tombas sans murmure ;
Rien d'humain ne battait sous ton épaisse armure :
Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser.
Comme l'aigle régnant dans un ciel solitaire,

1. Le poète regrette ici que Bonaparte n'ait pas rendu le trône à son héritier légitime.

Tu n'avais qu'un regard pour mesurer la terre,
Et des serres pour l'embrasser !

S'élancer d'un seul bond au char de la victoire ;
Foudroyer l'univers des splendeurs de sa gloire ;
Fouler d'un même pied des tribuns et des rois ;
Forger un joug trempé dans l'amour et la haine ;
Et faire frissonner sous le frein qui l'enchaîne
Un peuple échappé de ses lois ;

Être d'un siècle entier la pensée et la vie ;
Émousser le poignard, décourager l'envie ;
Ébranler, raffermir l'univers incertain ;
Aux sinistres clartés de ta foudre qui gronde
Vingt fois contre les dieux jouer le sort du monde :
Quel rêve !... et ce fut ton destin !...

Tu tombes cependant de ce sublime faîte ;
Sur ce rocher désert jeté par la tempête,
Tu vis tes ennemis déchirer ton manteau ;
Et le sort, ce seul dieu qu'adora ton audace,
Pour dernière faveur t'accorda cet espace
Entre le trône et le tombeau [1].

Nouvelles Méditations poétiques, VII.

Pensée des morts.

Voilà les feuilles sans sève
Qui tombent sur le gazon ;
Voilà le vent qui s'élève
Et gémit dans le vallon ;
Voilà l'errante hirondelle

1. *Cet espace entre le trône et le tombeau*, c'est-à-dire l'île Sainte-Hélène. — Cf. CASIMIR DELAVIGNE, la VIe *Messénienne* du livre II ; VICTOR HUGO, la 40e Orientale, *Lui ;* AUGUSTE BARBIER, *l'Idole*, la VIe pièce des *Iambes et Poèmes*. Chacune de ces pièces a un caractère propre qu'il serait intéressant de relever et de comparer.

Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais;
Voilà l'enfant des chaumières
Qui glane sur les bruyères
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois;
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix;
Le soir est près de l'aurore;
L'astre à peine vient d'éclore,
Qu'il va terminer son tour;
Il jette par intervalle
Une lueur, clarté pâle
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphyre
Sous ses nuages dorés;
La pourpre du soir expire
Sous les flots décolorés;
La mer solitaire et vide
N'est plus qu'un désert aride
Où l'œil cherche en vain l'esquif;
Et sur la grève plus sourde
La vague orageuse et lourde
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines
Ne trouve plus le gazon;
Son agneau laisse aux épines
Les débris de sa toison;
La flûte aux accords champêtres
Ne réjouit plus les hêtres
Des airs de joie ou d'amours;
Toute herbe aux champs est glanée:
Ainsi finit une année,
Ainsi finissent nos jours [1].

1. Tout ce tableau des derniers jours de l'automne, de ces mé-

C'est la saison où tout tombe
Aux coups redoublés des vents ;
Un vent qui vient de la tombe
Moissonne aussi les vivants :
Ils tombent alors par mille,
Comme la plume inutile
Que l'aigle abandonne aux airs,
Lorsque des plumes nouvelles
Viennent réchauffer ses ailes
A l'approche des hivers[1].

C'est alors que ma paupière
Vous vit pâlir et mourir,
Tendres fruits qu'à la lumière
Dieu n'a pas laissés mûrir !
Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison[2] ;
Et quand je dis en moi-même :
« Où sont ceux que ton cœur aime? »
Je regarde le gazon....

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris, de quiconque a des pleurs !
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même :
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau ;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau !

lancoliques tristesses, est d'une grande beauté. Si l'on comparait ces vers à ceux de Millevoye, de Chênedollé, qui ont peint les mêmes scènes, on sentirait mieux encore combien cette poésie de Lamartine était neuve, pénétrante et large.

1. L'image est poétique et juste, précisément, parce qu'elle nous fait comprendre que cette loi cruelle de la mort est la condition du perpétuel rajeunissement de la nature.

2. Parmi ceux qui avaient mon âge.

Dieu de pardon, leur Dieu, Dieu de leurs pères,
Toi que leur bouche a si souvent nommé,
Entends pour eux les larmes de leurs frères !
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Harmonies poétiques et religieuses, livre II, 1.

La Grèce.

Mais déjà le navire, aux lueurs de l'aurore,
Du sein brillant des mers voit une terre éclore;
Terre dont l'Océan, avec un triste orgueil,
Semble encor murmurer le nom sur chaque écueil,
Et dont le souvenir, planant sur ses rivages,
Se répand sur les flots comme un parfum des âges.
C'est la Grèce! à ce nom, à cet auguste aspect,
L'esprit anéanti de pitié, de respect,
Contemplant du destin le déclin et la cime,
De la gloire au néant a mesuré l'abîme.
Par les pas des tyrans ses bords sont profanés,
Ses temples sont détruits, ses peuples enchaînés,
Et sur l'autel du Christ, brisé par la conquête,
L'Ottoman fait baiser le turban du prophète[1].
Mais, à travers ce deuil, le regard enchanté
Reconnaît en pleurant son antique beauté,
Et la nature, au moins, par le temps rajeunie,
Y triomphe de l'homme et de la tyrannie.
C'est toujours le pays du soleil et des dieux!
Ses monts dressent encor leurs sommets dans les cieux,
Et, noyant les contours de leur cime azurée,
Semblent encor nager dans une onde éthérée.

1. On voit que les vers de Lamartine furent composés avant la victoire de Navarin (1827), remportée par les flottes de France, d'Angleterre et de Russie sur celle des Turcs, et qui affranchit définitivement la Grèce du joug ottoman.

Là, l'Histoire ou la Fable ont semé leurs grands noms
Sur des débris sacrés, sur les mers, sur les monts.
Ce sommet, c'est le Pinde! et ce fleuve est Alphée!
Chaque pierre a son nom, chaque écueil son trophée;
Chaque flot a sa voix, chaque site a son dieu;
Une ombre du passé plane sur chaque lieu.
Ces marais sont le Styx, ce gouffre est la Chimère!
Et, touchés par les pieds de la muse d'Homère,
Ces bords, où sont écrits tant de faits éclatants,
Retentissant encore des pas lointains du Temps,
D'un poème scellé par la gloire et les âges,
Semblent, à chaque pas, dérouler d'autres pages.
Le regard, que l'esprit ne peut plus rappeler,
Avec ses souvenirs cherche à les repeupler;
Et, frappé tour à tour de son deuil, de ses charmes,
Brille de leur éclat ou pleure de leurs larmes.
Tel, si, pendant le cours d'un songe dont l'erreur
Lui rappelle des traits consacrés dans son cœur,
Un fils, le sein gonflé d'une tendresse amère,
Dans un brillant lointain voit l'ombre de sa mère:
Dévorant du regard ce fantôme chéri,
Il contemple, en pleurant, ce sein qui l'a nourri,
Ces bras qui l'ont porté, ces yeux dont la lumière
Fut le premier flambeau qui guida sa paupière,
Ces lèvres dont l'accent, si doux à répéter,
Dicta les premiers sons qu'il tenta d'imiter,
Ce front qu'à ses baisers dérobe un voile sombre:
Et, lui tendant les bras, il n'embrasse qu'une ombre.

Le dernier chant du pèlerinage d'Harold.

VICTOR HUGO.

Victor Hugo naquit le 26 février 1802, à Besançon, de Léopold-Sigisbert Hugo, colonel dans les armées de la République, puis général de l'Empire, et de Sophie Trébuchet, fille d'un armateur de Nantes, royaliste ardente, d'un *père soldat* et d'une *mère vendéenne*, a dit le poète dans une pièce célèbre. A quinze ans, Victor Hugo envoyait à l'Académie française, pour le concours de poésie, une pièce qui obtenait une mention, et trois années de suite l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse décernait au jeune poète l'églantine d'or, sa fleur la plus brillante. En 1822 parut le premier volume des *Odes*, et en 1824 le second volume des *Odes et Ballades*. A partir de cette époque, le nom de Victor Hugo n'a plus cessé d'occuper et de passionner l'esprit public, sans cesse remis en éveil par une succession d'ouvrages mêlés de défauts saillants et de beautés supérieures. Pour ne parler ici que du poète, c'est d'abord son œuvre lyrique qu'il conviendrait d'étudier et de juger. Ses principaux recueils sont *les Feuilles d'Automne* (1834), *les Chants du Crépuscule* (1835), *les Voix intérieures* (1837), *les Rayons et les Ombres* (1840), *les Contemplations* (1856), *la Légende des Siècles* (1859), *les Quatre Vents de l'Esprit* (1881), etc. Quelles que soient les réserves du goût, ses résistances même contre un défaut trop fréquent de mesure dans la pensée et dans l'expression, cet ensemble restera un monument unique dans l'histoire littéraire de notre siècle. Là, en effet, se trouvent, exprimés avec une puissance extraordinaire, les sentiments les plus variés et les plus contraires de l'âme humaine : amour profond de la nature, mélancolie, méditations intimes, nos rêves et nos déceptions, les joies et les deuils du foyer. Là se réunissent tous les contrastes : le gigantesque et l'imperceptible du monde physique et moral, le beau et le difforme, le réel et le fantastique. Ce n'est là encore cependant qu'une partie de l'œuvre de Victor Hugo. Son théâtre est considérable et soulève de graves questions d'art et de morale. Quoi qu'il en soit, ce fut surtout dans ses drames que Victor Hugo prétendit faire triompher les principes de l'école romantique, dont il était le chef, et qu'il exposa dans la célèbre préface de *Cromwell* (1829). Comme prosateur, Victor Hugo occupe encore une très grande place dans les lettres contem-

poraines. Ses deux plus célèbres romans sont *Notre-Dame de Paris* (1831) et *les Misérables* (1862) ; mais, en admirant la force de l'invention, la conduite du drame, la richesse des descriptions, on ne laissera pas cependant de maintenir à la critique tous ses droits. On relèvera surtout chez l'écrivain l'habitude de donner aux passions le caractère d'un instinct violent et fatal, de transformer les sentiments en sensations, de sacrifier à la puissance des effets une partie de la vérité humaine. Victor Hugo est mort à Paris le 22 mai 1885.

Soleil couchant.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées ;
Puis les nuits, puis les jours, part du temps qui s'enfuit.

Tous ces jours passeront ; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des monts, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant ; le fleuve des montagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais, moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux[1] !

Les Feuilles d'Automne, XXXV.

1. Dans cette pièce courte, d'un dessin net et arrêté, on saisira mieux ce qui a donné à la poésie descriptive de nos jours sa grande supériorité sur celle du dix-huitième siècle : c'est qu'elle mêle partout le sentiment moral à la description de la nature. Ici, par exemple, il y a un contraste qui saisit entre le perpétuel rajeunissement de la nature et cette loi de décadence physique à laquelle tout homme est soumis.

Napoléon II[1].

I.

Mil huit cent onze! — O temps, où des peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le Ciel eût dit oui[2]!
Sentaient[3] trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : — Quelqu'un de grand va naître!
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain?

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entrouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné;
Et les peuples béants ne purent que se taire :
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né!

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux, à ta porte accroupis!

1. Le fils unique de Napoléon 1er et de l'impératrice Marie-Louise naquit à Paris le 20 mars 1811, et reçut le nom de *roi de Rome*. Après la chute de l'Empire il vécut à Vienne sous le nom de *duc de Reichstadt*, et mourut en 1832, âgé de vingt et un ans.

2. Que le Ciel eût donné un gage visible de la durée de l'Empire.

3. *Où des peuples*, faut-il sous-entendre. — Cette première strophe est, d'ailleurs, entachée de déclamation, et l'image ici obscurcit la pensée, au lieu de l'éclairer.

Et Lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras, jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts!
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers[1]!

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi!

II.

Non, l'avenir n'est à personne!
Sire, l'avenir est à Dieu!
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir! l'avenir! mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits!

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,
Et qu'on nomme demain!

1. Le goût aurait encore ici à faire ses réserves.

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause ;
Demain Dieu fait mûrir l'effet[1].
Demain, c'est l'éclair dans la voile[2].
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone[3] ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours[4] !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier.
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,

1. L'expressiou du poète ne satisfait pas : car, précisément, ce qui humilie la raison de l'homme, c'est que l'*effet* déjoue ses prévisions. Si Dieu ne fait que *mûrir l'effet,* l'homme qui a *semé la cause* pourrait prévoir cet effet.

2. L'éclair qui déchire la voile du vaisseau.

3. C'est Paris qui tombe comme Babylone. L'expression est d'une brièveté obscure.

4. L'image est bizarre; mais ces taches vont être rachetées par les beaux vers qui vont suivre.

Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace :
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie;
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel!

Les Chants du Crépuscule, V.

La Charité.

Hélas! juillet a fait sa gerbe;
L'été, lentement effacé,
Tombe feuille à feuille dans l'herbe
Et jour à jour dans le passé.

Puis octobre perd sa dorure;
Et les bois dans les lointains bleus
Couvrent de leur rousse fourrure
L'épaule des coteaux frileux.

L'hiver des nuages sans nombre
Sort, et chasse l'été du ciel,
Pareil au temps, ce faucheur sombre
Qui suit le semeur éternel[1]!

Le pauvre alors s'effraye et prie.
L'hiver, hélas! c'est Dieu qui dort;
C'est la faim livide et maigrie
Qui tremble auprès du foyer mort!

Il pleure, la nature est morte!
O rude hiver! ô dure loi!

1. *Le faucheur sombre* est la mort, et le *semeur éternel* est la vie, qui se renouvelle sans cesse.

Soudain un ange ouvre sa porte
Et dit en souriant : C'est moi !

Cet ange qui donne et qui tremble,
C'est l'aumône aux yeux de douceur,
Au front crédule, et qui ressemble
A la Foi, dont elle est la sœur !

« Je suis la Charité, l'amie
Qui se réveille avant le jour,
Quand la nature est rendormie,
Et que Dieu m'a dit : « A ton tour ! »

« Je viens visiter ta chaumière
Veuve de l'été si charmant !
Je suis fille de la prière,
J'ai des mains qu'on ouvre aisément.

« J'accours, car la saison est dure !
J'accours, car l'indigent a froid !
J'accours, car la tiède verdure
Ne fait plus d'ombre sur le toit !

« Je prie, et jamais je n'ordonne.
Chère à tout homme, quel qu'il soit,
Je laisse la joie à qui donne,
Et je l'apporte à qui reçoit. »

Les Voix intérieures, v.

L'amour paternel[1].

A quoi je songe? — Hélas! loin du toit où vous êtes,
Enfants, je songe à vous! à vous, mes jeunes têtes,
Espoir de mon été déjà penchant et mûr,
Rameaux dont, tous les ans, l'ombre croît sur mon mur,

1. Cette pièce fut composée par Victor Hugo en 1836, au bord de la mer, à Saint-Valery en Caux.

Douces âmes à peine au jour épanouies,
Des rayons de votre aube encor tout éblouies!
Je songe aux deux petits qui pleurent en riant,
Et qui font gazouiller sur le seuil verdoyant,
Comme deux jeunes fleurs qui se heurtent entre elles,
Leurs jeux charmants mêlés de charmantes querelles!
Et puis, père inquiet, je rêve aux deux aînés
Qui s'avancent déjà de plus de flots baignés,
Laissant pencher parfois leur tête encor naïve,
L'un déjà curieux, l'autre déjà pensive!

Seul et triste au milieu des chants des matelots,
Le soir, sous la falaise, à cette heure où les flots
S'ouvrant et se fermant comme autant de narines,
Mêlent au vent des cieux mille haleines marines,
Où l'on entend dans l'air d'ineffables échos,
Qui viennent de la terre ou qui viennent des eaux,
Alors je songe! — A vous, enfants, maison, famille,
A la table qui rit, au foyer qui pétille,
A tous les soins pieux que répandent sur vous
Votre mère si tendre et votre aïeul si doux!
Et tandis qu'à mes pieds s'étend, couvert de voiles,
Le limpide Océan, ce miroir des étoiles,
Tandis que les nochers laissent errer leurs yeux
De l'infini des mers à l'infini des cieux,
Moi, rêvant à vous seuls, je contemple et je sonde
L'amour que j'ai pour vous dans mon âme profonde,
Amour doux et puissant qui toujours m'est resté,
Et cette grande mer est petite à côté!

Ibid., XXIII.

Après la bataille.

Mon père, ce héros au sourire si doux[1],
Suivi d'un seul housard, qu'il aimait entre tous

1. Voir la dédicace des *Voix intérieures* adressée par Victor

Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts, sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire, à boire par pitié! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant : « Caramba! »
Le coup passa si près que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire », dit mon père.

Légende des Siècles.

Hugo à son père. Elle est ainsi conçue : « A Joseph-Léopold-Sigisbert, comte Hugo, né en 1774, volontaire en 1791, colonel en 1803, général de brigade en 1809, gouverneur de province en 1810, lieutenant-général des armées du roi en 1825, mort en 1828. »

POÈTES DIVERS DU XIX^E SIÈCLE.

Le prisonnier et le papillon[1].

Colon de la plaine éthérée,
Aimable et brillant papillon,
Comment de cet affreux donjon
As-tu su découvrir l'entrée?
A peine entre ces noirs créneaux
Un faible rayon de lumière
Jusqu'à mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.

As-tu reçu de la nature
Un cœur sensible à l'amitié?
Viens-tu, conduit par la pitié,
Partager les maux que j'endure?
Ah! ton aspect de ma douleur
Suspend et calme la puissance;
Tu me ramènes l'espérance
Prête à s'éteindre dans mon cœur.

Doux ornement de la nature,
Viens me retracer sa beauté;
Parle-moi de la liberté,
Des eaux, des fleurs, de la verdure;
Parle-moi du bruit des torrents,
Des lacs profonds, des frais ombrages
Et du murmure des feuillages
Qu'agite l'haleine des vents.

As-tu vu les roses éclore?
As-tu rencontré des amants?

1. Un prisonnier avait raconté à Xavier de Maistre qu'un papillon était un jour entré dans sa prison en Sibérie. Ce motif lui inspira cette jolie pièce, citée et louée par Sainte-Beuve, au tome III de ses *Portraits contemporains*.

Dis-moi l'histoire du printemps
Et des nouvelles de l'aurore;
Dis-moi si, dans le fond des bois,
Le rossignol, à ton passage,
Quand tu traversais le bocage,
Faisait ouïr sa douce voix.

Le long de la muraille obscure
Tu cherches vainement des fleurs;
Chaque captif de ses malheurs
Y trace la vive peinture.
Loin du soleil et des zéphyrs,
Entre ces voûtes souterraines,
Tu voltigeras sur des chaînes
Et n'entendras que des soupirs.

Léger enfant de la prairie,
Sors de ma lugubre prison;
Tu n'existes qu'une saison,
Hâte-toi d'employer la vie.
Fuis! Tu n'auras hors de ces lieux,
Où l'existence est un supplice,
D'autres liens que ton caprice,
Ni d'autre prison que les cieux.

Peut-être un jour dans la campagne,
Conduit par tes goûts inconstants,
Tu rencontreras deux enfants
Qu'une mère triste accompagne:
Vole aussitôt la consoler;
Dis-lui que son époux respire,
Que pour elle seule il soupire;
Mais, hélas!... tu ne peux parler.

Étale ta riche parure
Aux yeux de mes jeunes enfants;
Témoin de leurs jeux innocents,
Plane[1] autour d'eux sur la verdure.

1. *Planer* est impropre, ce verbe se disant d'un oiseau qui se

Bientôt, vivement poursuivi,
Feins de vouloir te laisser prendre,
De fleur en fleur va les attendre
Pour les conduire jusqu'ici.

Leur mère les suivra sans doute,
Triste compagne de leurs jeux :
Vole alors gaiement devant eux
Pour les distraire de la route[1].
D'un infortuné prisonnier
Ils sont la dernière espérance :
Les douces larmes de l'enfance
Pourront attendrir mon geôlier.

A l'épouse la plus fidèle
On rendra le plus tendre époux ;
Les portes d'airain, les verrous,
S'ouvriront bientôt devant elle.
Mais, ah! Ciel! le bruit de mes fers
Détruit l'erreur qui me console!
Hélas! le papillon s'envole...
Le voilà perdu dans les airs.

XAVIER DE MAISTRE.

Xavier de Maistre, né à Chambéry en 1764, est mort à Saint-Pétersbourg en 1852. — Voir la notice biographique à la page 161 de ce volume.

Les catacombes de Paris[2].

Descendez, parcourez ces longues galeries,
Qui, sous le Luxembourg et vers les Tuileries,

soutient en l'air sur ses ailes étendues sans paraître les remuer, ce que ne fait pas le papillon.

1. Parce que cette route sera longue et pénible.

2. Sainte-Beuve au tome VI des *Nouveaux Lundis* (page 132) juge en ces termes cette pièce de P. Lebrun : « De toutes les

S'étendent, et des morts montrent de toutes parts,
En long ordre, aux parois les reliques[1] dressées,
Et des fronts sans pensées,
Et des yeux sans regards.

Une rare clarté, tombant par intervalle
De la voûte, répand sa lueur sépulcrale,
Et rend visible aux yeux une éternelle nuit ;
Et, d'instant en instant, la goutte d'eau qui tombe
De cette immense tombe
Est seule tout le bruit.

Des habitants muets des souterraines rues
Les familles, dans l'ombre incessamment accrues,
Comme nous s'agitaient sous les rayons du jour;
Et ceux qui sous le ciel s'agitent à cette heure
Dans la même demeure
Prendront place à leur tour.

J'ai vu passer un char entouré de puissance,
De soldats, de drapeaux; autour, un peuple immense
Acclamait un héros, des combats revenu;
Tout à coup, à ces cris, du peuple solitaire
Qui se tait sous la terre
Je me suis souvenu.

Si l'on vient sur ces bords pour voir et pour apprendre,
Quelle leçon plus haute à qui saura l'entendre,
Que l'aspect saisissant de la double cité,
De ce peuple brillant et de ce peuple sombre,

poésies de Lebrun, celle qui unit le mieux les tons divers me paraît être l'ode qui a pour titre et pour sujet *les Catacombes de Paris*, et qui date de 1812. Certes Victor Hugo les eût autrement décrites, ces Catacombes, et, dans cette ode qu'il n'a pas faite, je vois d'ici en idée des merveilles de corridors, des profondeurs et du lacis de labyrinthes; mais, en dehors de toute comparaison pittoresque, l'idée philosophique et humaine, chez Lebrun, est admirablement exprimée. »

1. *Montrent les reliques des morts dressées de toutes parts*, etc. L'inversion est pénible.

Dans la lumière et l'ombre
L'un sur l'autre porté !

Spectacle redoutable ensemble et salutaire !
D'ici[1], que sont les biens et les rangs de la terre?
Lorsqu'on remonte au jour du Paris souterrain,
Gloire, richesse, honneurs, que suit la foule avide,
Comme tout paraît vide !
Comme tout paraît vain !

Tout ce qui doit finir est de peu de durée.
La gloire ! ah ! la plus belle et la plus assurée
Est-elle plus pour nous, dans le dernier séjour,
Que tous ces autres biens dont l'amour nous enivre,
Et qui n'y peuvent suivre
Leur possesseur d'un jour?

Ces travaux qui pour elle ont fatigué mes veilles,
A quoi bon, si jamais du monde à mes oreilles
Ne doit venir ici le sourd bourdonnement?
Si, s'arrêtant au seuil de la sombre demeure,
Pour nous ce bruit d'une heure
Cesse éternellement?

Que nous faut-il? Un toit, la santé, la famille;
Quelques amis, l'hiver, autour d'un feu qui brille;
Un esprit sain, un cœur de bienveillant conseil,
Et quelque livre, aux champs, qu'on lit loin du grand [nombre,
Assis, la tête à l'ombre,
Et les pieds au soleil[2].

P. Lebrun.

Pierre Lebrun naquit à Paris en 1785. Une Ode *à la Grande Armée*, qui parut presque aussitôt que le bulletin d'Austerlitz (1805) attira sur le jeune poète l'attention et les faveurs de

1. *Des Catacombes*, du *Paris souterrain*.
2. Le conseil est légèrement épicurien, et P. Lebrun est ici trop visiblement le disciple d'Horace. La vanité de la gloire humaine ne doit pas nous désintéresser de nos devoirs.

l'empereur. Lebrun, tout en se consacrant à célébrer les gloires de l'Empire, fut mieux qu'un poète officiel. Plusieurs œuvres dramatiques, et entre autres la tragédie de *Marie Stuart* (1820), lui ont donné, dans l'histoire littéraire de notre siècle, un rang distingué. Sans rompre avec l'école classique, il fut l'un des poètes qui ne s'enfermèrent pas dans des limites qu'une imitation timide rendait trop étroites. Dans son poème de *la Grèce* qui parut en 1828, et surtout dans diverses pièces d'un sentiment plus personnel et plus intime, Pierre Lebrun se montre souvent plein de grâce, de naturel et d'émotion. Il mourut en 1873.

La feuille.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien ;
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

ARNAULT.

Né à Paris en 1766, élevé au collège de Juilly chez les oratoriens, Arnault fut d'abord attaché à la maison du comte de Provence (plus tard Louis XVIII). Après la crise révolutionnaire, pendant laquelle il ne voulut pas quitter la France, et déjà célèbre par ses succès dramatiques, il fut présenté à Bonaparte, qui l'accueillit avec faveur et le chargea de plusieurs missions de confiance. Dévoué à l'empereur, il lui resta fidèle

après sa chute. Les tragédies d'Arnault ont laissé peu de souvenirs. C'est par ses *Fables* que son nom a survécu. Les fables d'Arnault ne rappellent en aucune manière celles de La Fontaine : elles sont pour la plupart, comme on a bien dit, des épigrammes mises en action et traduites en emblème. Si elles ont peu d'action, et si presque aucun caractère ne s'y dessine, le trait qui les termine est souvent piquant et ingénieux. Arnault mourut en 1834.

Adieux de Marie Stuart[1].

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance[2],
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

Toi, que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a pas soulevé les flots !

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

1. Née en 1542, mariée en 1559 au roi François II, Marie Stuart était veuve un an après. Elle partit alors pour l'Écosse, son royaume, où elle allait trouver les plus cruelles épreuves, de sanglantes intrigues, des révoltes ouvertes, partout la haine implacable de la reine d'Angleterre, Élisabeth, et, après dix-neuf ans de captivité, la mort sur l'échafaud (1587).

2. Marie Stuart, fiancée au dauphin dès l'âge de cinq ans, avait été conduite en France.

Lorsqu'aux vœux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême,
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais,
Je n'ai désiré d'être reine,
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours ;
Dans l'inculte Calédonie,
De mon sort va changer le cours.
Hélas ! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu ! charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

France ! du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu ! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son vol humide,
Dérobe tes bords à mes yeux !

Adieu ! charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !

Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

BÉRANGER.

Né à Paris en 1780, Béranger ne trouva personne dans sa famille qui dirigeât sa première éducation. Après avoir passé plusieurs années de son enfance chez une tante, aubergiste à Péronne, il revint à Paris et entra comme apprenti dans une imprimerie. Mais, dès cette époque, Béranger s'occupait de poésie. Le premier recueil de ses *Chansons* parut en 1815. Celles qui suivirent renfermaient de mordantes satires contre le gouvernement de la Restauration. Deux condamnations judiciaires frappèrent le chansonnier, dont elles accrurent la renommée. Après 1830, Béranger resta à l'écart de la politique, et ne publia qu'un petit nombre de chansons. Soigneux de sa popularité, il refusa tous les honneurs avec un habile désintéressement, que ne démentait pas la simplicité de ses goûts. Il mourut en 1857. Les meilleures chansons de Béranger sont celles que lui ont inspirées soit un sentiment patriotique, soit les souvenirs de son enfance; mais on doit profondément regretter que le poète n'ait pas toujours gardé le respect de la morale et de son talent.

La bouteille à la mer.

Quand un grave marin voit que le vent l'emporte,
Et que les mâts brisés pendent tous sur le pont,
Que dans son grand duel la mer est la plus forte,
Et que par des calculs l'esprit en vain répond ;
Que le courant l'écrase et le roule en sa course,
Qu'il est sans gouvernail, et, partant, sans ressource,
Il se croise les bras dans un calme profond.

Son sacrifice est fait ; mais il faut que la terre
Recueille du travail le pieux monument.
C'est le journal savant, le calcul solitaire,
Plus rare que la perle et que le diamant :

C'est la carte des flots[1] faite dans la tempête,
La carte de l'écueil qui va briser sa tête,
Aux voyageurs futurs sublime testament.

Il écrit : « Aujourd'hui le courant nous entraîne,
Désemparés[2], perdus, sur la Terre-de-Feu[3].
Le courant porte à l'est, notre mort est certaine :
Il faut cingler[4] au nord pour bien passer ce lieu.
— Ci-joint est mon journal, portant quelques études
Des constellations des hautes latitudes.
Qu'il aborde, si c'est la volonté de Dieu ! »

Puis, immobile et froid, comme le cap des brumes
Qui sert de sentinelle au détroit Magellan[5],
Sombre comme ces rocs au front chargé d'écumes,
Ces pics noirs dont chacun porte un deuil castillan,
Il ouvre une bouteille et la choisit très forte,
Tandis que son vaisseau, que le courant emporte,
Tourne en un cercle étroit comme un vol de milan.

Il tient dans une main cette vieille compagne,
Ferme, de l'autre main, son flanc noir et terni.
Le cachet porte encor le blason de Champagne,

1. C'est le journal sur lequel le marin consignait toutes ses observations touchant les côtes, les écueils, les courants, la direction des vents, etc.

2. Un vaisseau désemparé est un vaisseau qui a perdu ses mâts et tous ses agrès. *Désemparer* est un verbe actif : « Il a *désemparé le vaisseau ennemi.* » Il est formé du préfixe *dés* et du verbe *emparer*, qui signifie, au propre, *garnir*, *fortifier*. On disait autrefois : *emparer une ville de murailles*, c'est-à-dire la *fortifier*.

3. Une des îles les plus importantes de l'archipel de Magellan, à l'extrémité méridionale de l'Amérique du Sud.

4. Faire voile dans telle ou telle direction. L'étymologie est l'ancien mot allemand *segelen* faire voile. Littré remarque qu'on devrait écrire *singler*, conformément à l'étymologie; ce qui le distinguerait de l'autre verbe *cingler* (frapper avec quelque chose de pliant) qui vient du latin *cingulum*, sangle.

5. Le détroit qui sépare l'extrémité sud de l'Amérique et la Terre-de-Feu prit son nom du navigateur portugais Magellan, qui le découvrit en 1520.

De la mousse de Reims son col vert est jauni.
D'un regard, le marin en soi-même rappelle
Quel jour il assembla l'équipage autour d'elle,
Pour porter un grand toast au pavillon béni.

On avait mis en panne[1], et c'était grande fête.
Chaque homme sur son mât tenait son verre en main ;
Chacun à son signal se découvrit la tête,
Et répondit d'en haut par un hourra soudain.
Le soleil souriant dorait les voiles blanches ;
L'air ému répétait ces voix mâles et franches,
Ce noble appel de l'homme à son pays lointain.....

Où sont-ils à présent ! Où sont ces trois cents braves ?
Renversés par le vent dans les courants maudits,
Aux harpons indiens ils portent pour épaves[2]
Leurs habits déchirés sur leurs corps refroidis.
Les savants officiers, la hache à la ceinture,
Ont péri les premiers en coupant la mâture :
Ainsi, de ces trois cents, il n'en reste que dix !

Le capitaine encor jette un regard au pôle
Dont il vient d'explorer les détroits inconnus.
L'eau monte à ses genoux et frappe son épaule ;
Il peut lever au ciel l'un de ses deux bras nus.
Son navire est coulé, sa vie est révolue[3] :
Il lance la bouteille à la mer, et salue
Les jours de l'avenir qui pour lui sont venus.

Il sourit en songeant que ce fragile verre
Portera sa pensée et son nom jusqu'au port ;
Que d'une île inconnue il agrandit la terre ;
Qu'il marque un nouvel astre et le confie au sort ;

1. *Mettre en panne*, c'est disposer les voiles de manière que le vaisseau reste presque en place.

2. *Les épaves maritimes* sont les objets que la mer rejette sur ses bords. L'étymologie d'*épaves* est *ex-pavidus*, parce que le mot s'est dit d'abord des bêtes effrayées et égarées.

3. Sa vie est *achevée* (*revoluta*).

Que Dieu peut bien permettre à des eaux insensées
De perdre des vaisseaux, mais non pas des pensées,
Et qu'avec un flacon il a vaincu la mort.

Tout est dit[1]. A présent, que Dieu lui soit en aide !
Sur le brick englouti l'onde a pris son niveau,
Au large flot de l'est le flot de l'ouest succède.
Et la bouteille y roule en son vaste berceau.
Seule dans l'Océan, la frêle passagère
N'a pas, pour se guider, une brise légère ;
Mais elle vient de l'arche et porte le rameau.

Les courants l'emportaient, les glaçons la retiennent,
Et la couvrent des plis d'un épais manteau blanc.
Les noirs chevaux de mer la heurtent, puis reviennent
La flairer avec crainte, et passent en soufflant.
Elle attend que l'été, changeant ses destinées,
Vienne ouvrir le rempart des glaces obstinées,
Et vers la ligne ardente[2] elle monte en roulant.....

Seule dans l'Océan, seule toujours ! — Perdue
Comme un point invisible en un mouvant désert,
L'aventurière passe errant dans l'étendue,
Et voit tel cap secret qui n'est pas découvert.
Tremblante voyageuse à flotter condamnée,
Elle sent sur son col que depuis une année
L'algue et les goémons[3] lui font un manteau vert.

Un soir enfin, les vents qui soufflent des Florides[4]
L'entraînent vers la France et ses bords pluvieux.
Un pêcheur accroupi sous des rochers arides
Tire dans ses filets le flacon précieux.

1. Le poète ne décrit pas le naufrage, et cela avec raison. Il ne faut pas que l'attention du lecteur soit distraite de l'idée qui fait l'unité de la pièce, et cette idée est la victoire de l'homme sur la mort.

2. Vers l'équateur.

3. L'*algue* et le *goémon*, vulgairement appelé *varech*, sont des herbes marines.

4. Dans l'Amérique du Nord.

Il court, cherche un savant et lui montre sa prise,
Et, sans l'oser ouvrir, demande qu'on lui dise
Quel est cet élixir noir et mystérieux.

Quel est cet élixir? Pêcheur, c'est la science.
C'est l'élixir divin que boivent les esprits,
Trésor de la pensée et de l'expérience;
Et, si tes lourds filets, ô pêcheur, avaient pris
L'or qui toujours serpente aux veines du Mexique,
Les diamants de l'Inde et les perles d'Afrique,
Ton labeur de ce jour aurait eu moins de prix.

ALFRED DE VIGNY.

Né en 1797 à Loches, en Touraine, Alfred de Vigny suivit d'abord la carrière des armes. En 1827 il donna sa démission. L'année précédente, il avait publié les *Poèmes antiques et modernes*. Ce fut après sa mort seulement (1864) que parut, sous le titre de *Destinées*, le recueil qui complète l'œuvre poétique d'Alfred de Vigny. D'une inspiration lente, talent réfléchi, auquel manque l'expansion, Alfred de Vigny, comme poète, est demeuré peu accessible à la foule; mais, par la profondeur, souvent un peu triste, du sentiment, par la sévérité précise de l'expression, il ne laisse pas d'avoir une des premières places dans l'histoire de la poésie contemporaine. La prose d'Alfred de Vigny a plus de souplesse que ses vers. Un récit rapide, des couleurs brillantes sans surcharge, des caractères vivants, mais non toujours conformes à la vérité historique, la recherche souvent de thèses absolues ou chagrines, ce sont là les qualités et les défauts des romans d'Alfred de Vigny, dont les deux plus célèbres sont *Cinq-Mars* et *Stello*. Il est mort en 1863.

Les limbes[1].

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,

1. Les *limbes* sont le lieu où vont les enfants morts sans bap-

C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire ;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore !

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil ;
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agita d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

Loin de Dieu, là, sont renfermés,
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

tême ; du mot latin *limbus*, bord, parce que les limbes sont représentés comme étant sur le bord de l'enfer. Ce morceau de Casimir Delavigne est cité dans le livre de M. Legouvé : *La lecture en action ;* on y trouvera, page 259 et suivantes, des réflexions délicates sur la manière de le lire.

Là, ni veille ni lendemain !
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix ;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur !
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie !
De leurs yeux, qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité !
Ils se couronnent sans gaieté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas ;
Ils marchent, mais c'est pas à pas ;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

CASIMIR DELAVIGNE.

Casimir Delavigne naquit au Havre en 1793. Ce fut sous l'inspiration du patriotisme qu'il composa en 1816 ses premières *Messéniennes* [1]. Celles qui parurent après 1818 répondaient encore mieux au sentiment national. Le poète rencontrait presque les accents du génie pour célébrer la mort héroïque de Jeanne d'Arc. L'œuvre dramatique de Casimir Delavigne est considérable. Parmi ses comédies, *l'École des Vieillards* (1823) est regardée comme son chef-d'œuvre. L'in-

1. Le poète avait choisi ce titre par allusion à un passage éloquent du *Voyage d'Anacharsis* (ch. XL), dans lequel un Messénien déplore les malheurs de sa patrie.

trigue est vive et rapide, les caractères nettement dessinés. Dans ses drames, Casimir Delavigne essaya, avec un succès inégal, une sorte de conciliation entre l'école classique et l'école romantique. *Marino Faliero* (1829), *Louis XI* (1832) et *les Enfants d'Édouard* (1833) offrent des situations touchantes ou pathétiques, dont quelques-unes sont restées justement célèbres. Casimir Delavigne mourut en 1843.

Souvenirs d'enfance.

O maison du Moustoir [1] ! combien de fois, la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus ; dans un champ,
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton si plaintif et si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous. —
Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir ;
Et dans ces souvenirs, où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre !
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil [2] en fleurs où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange, en un coin
Les pommes par monceaux, et les meules de foin,

1. *Moustoir* ou *Moûtier*, vieux mot qui signifie *monastère*, du latin *monasterium*.

2. Petit jardin attenant à une maison de paysan, du mot latin *curtis* (métairie).

Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre : et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire; aux poutres du plafond
Un rayon du soleil seul darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit : à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas
Vers la porte, en tournant, sur le bahut énorme,
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer ;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet, près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie.

La nuit des morts à Coat-Loc'h, dans le pays de Kemper [1].

A l'heure où le brasier était près de s'éteindre,
S'éveillant à demi, le chien s'est mis à geindre ;
Dans la cour on entend un bruit lourd de sabots ;
Des hommes qui de loin murmuraient quelques mots
S'approchent, et, frappant trois grands coups sur la [porte.
Chantent à l'unisson d'une voix lente et forte :

« Si dans cette maison vous êtes endormis,
Voici la nuit des morts ; réveillez-vous, amis.
Pour tant de morts et tant de mortes,
C'est Dieu qui nous a dit de frapper à vos portes.

« Prïez pour eux, ô vous qui dormez dans vos draps !
Les vivants sont légers, les enfants sont ingrats :

1. *La nuit des morts*, c'est-à-dire la nuit du 1er au 2 novembre. — Le *pays de Kemper* (Quimper), ou la *Cornouailles*, est aujourd'hui compris dans les départements des Côtes-du-Nord, du Finistère et du Morbihan. *Cornouailles* signifie au propre *Pointe de la Gaule* (Cornu-Galliæ). *Coat-Loc'h* veut dire en breton *Bois du Lac*.

Sur un lit de braise et de soufre
Votre père, là-bas, peut-être crie et souffre.

« L'argent vient et s'en va; pourtant je vous le dis,
Pour un denier [1] beaucoup perdent leur Paradis.
Hélas! ouvrez votre paupière,
Et pour les pauvres morts priez Dieu sur la pierre!

« Soyez honnêtes gens, ayez peur du péché ;
Donnez bonne mesure et bon poids au marché ;
Donnez, donnez bonne mesure :
Jésus-Christ vous rendra le tout avec usure.

« Sur ses ailes de feu, comme un oiseau du ciel,
Et sa balance en main, descendra saint Michel ;
Debout sur ses ailes de flamme,
Dans sa balance d'or il pèsera votre âme.

« Alors d'un autre lit vous aurez tous besoin!
Pour chevet vous aurez un bourrelet de foin,
Autour de vous des toiles blanches [2],
Et sous la terre humide et pesante cinq planches.

« Ce chant, mes bons amis, est un chant de douleurs ;
A l'homme le plus dur il doit tirer des pleurs.
Priez pour les morts et les mortes :
Nous allons avec Dieu frapper à d'autres portes.... »

Ah! le sombre hibou qui vole d'if en if,
Aux oiseaux réveillés jetant son cri plaintif, [vagues [3]
Est moins triste; moins triste est la voix des chiens
Par un soir d'ouragan hurlant contre les vagues,
Qu'en ce premier novembre, où nul astre ne luit,
Le cantique des Morts errant toute la nuit!...
Des clercs [4], des mendiants, de village en village,
Se plaisent à semer partout ce chant sauvage,

1. Pour gagner un denier.
2. Les chanteurs parlent du linceul qui enveloppe le mort.
3. Des chiens *errants* (*vagi*).
4. Des jeunes gens qui étudient pour entrer dans les Ordres.

Pour rappeler à ceux qui dorment dans leurs lits
Ceux qu'en la terre froide ils ont ensevelis,
Mais qui viennent ce soir, dégagés de leurs langes,
Aux vivants se mêler, innombrables phalanges,
Tourbillons plus serrés que ne sont à la fois
Les sables de la mer et les feuilles des bois.
Tous ces bruissements qui passent dans les ronces,
A vos chants désolés, chanteurs, sont leurs réponses [1].

A. Brizeux.

Né à Lorient, en 1806, Brizeux a consacré son talent poétique à chanter les souvenirs et les traditions de la Bretagne, son pays natal. Le poème de *Marie*, qu'il publia en 1831, est un recueil d'idylles et d'élégies pleines de fraîcheur, de sensibilité et de grâce. Mais l'épopée rustique des *Bretons* est l'œuvre la plus considérable de Brizeux. Deux autres livres, *Primel et Nola* et les *Histoires poétiques*, sont nés de la même inspiration. Brizeux avait écrit en breton des récits familiers et des chansons de fête pour les *Pardons* du pays de Vannes; mais ses compositions importantes ont toutes été écrites en français. Le poète a eu raison. Ses vers ont ainsi dépassé les

1. Au sixième siècle de l'ère chrétienne, la nuit du 1er novembre, selon le témoignage de l'historien Procope, avait déjà sa légende funèbre. « La nuit du 1er novembre voit le juge des morts Samhan, s'asseoir sur son tribunal pour juger les âmes trépassées dans l'année. Les âmes doivent aller le trouver au fond de l'occident. Alourdies apparemment par quelques restes de leur enveloppe terrestre, elles ne peuvent franchir les mers sans secours. A l'extrémité du continent, en face de l'île sainte ou résident les *neuf Sènes*, au pied du gigantesque promontoire de Plogoff, s'étend une baie semée d'écueils, où la mer se brise avec une plainte éternelle. C'est là qu'affluent, dans la nuit du jugement, les âmes qui doivent quitter la Grande Gaule. « Le peuple de ces côtes, dit le poète Claudien, entend les gémissements des ombres volant avec un léger bruit... Il voit passer les pâles fantômes des morts. » A minuit, les pêcheurs, les nautoniers de ces rivages entendent heurter à leur porte; ils se lèvent, ils trouvent sur la plage des barques inconnues, qu'ils sentent s'appesantir sous la charge d'hôtes invisibles. Ils font voile au couchant, emportés sur les flots avec une rapidité étourdissante. Lorsqu'ils touchent à la côte de l'île de Bretagne, les barques s'allègent : les âmes sont parties. » Henri Martin, au tome Ier, liv. III, de l'*Histoire de France*.

limites trop étroites de la petite patrie et charmé, dans la France entière, ceux qui regardent le passé de la Bretagne comme une partie inséparable de notre histoire nationale. Brizeux est mort en 1858.

L'arbre de Bossekop [1].

LE VOYAGEUR.

Au bord de l'Océan, pauvre arbre solitaire,
Sans force et sans appui, j'ai pitié de ton sort,
Comment es-tu venu tout seul sur cette terre?
Comment as-tu vécu sous ce ciel froid du Nord?

L'ARBRE.

Un soir, le vent du sud apporta sur son aile
Un germe fugitif à ce roc décharné.
Le printemps souriait, et la mer était belle,
Et le ciel rayonnant à l'heure où je suis né.
Puis, lorsque j'ai grandi, sur ce sol que j'ombrage,
J'ai penché mes rameaux et mon front agité :
Je cherchais un soutien pour les heures d'orage,
Un rameau caressant pour les beaux jours d'été.
Mais au milieu du calme, au sein de la tempête,
Nulle plante fidèle à mon sort ne s'unit,
Nul autre arbre isolé n'élève ici la tête,
Nul oiseau sur ce roc ne vient faire son nid.
Je n'entends que la voix de l'orage qui gronde,
Ou le cri du corbeau qui m'annonce l'hiver ;
Je ne vois que le sol qui se penche sur l'onde,
Et le bateau pêcheur qui s'enfuit sur la mer.

LE VOYAGEUR.

Oh! ta plainte m'émeut, car elle me rappelle
La douleur qui traverse aussi le cœur humain.
Ne puis-je transplanter ta tige qui chancelle,
Et te voir reverdir par un riant matin?

1. En Laponie, où cette pièce a été composée en 1838.

L'ARBRE.

Non, jamais, plus jamais. Ma sève est épuisée,
Mes rameaux ont perdu leur première vigueur ;
Et nul soleil fécond, nulle douce rosée,
Ne peuvent raviver ma force et ma fraîcheur.
Sous ce ciel qu'un rayon pâle et furtif colore,
Au printemps j'aurais pu gaîment me balancer ;
Mais je suis resté seul : je languis et j'implore
La nuit d'hiver qui doit bientôt me renverser.

X. MARMIER.

Né en 1809 à Pontarlier, M. Xavier Marmier est un des hommes de notre temps qui ont le mieux connu et suivi leur vocation. Né voyageur et conteur, il a successivement visité l'Orient, l'Amérique, les contrées les plus reculées du Nord ; et, de ses longs séjours au milieu de pays et de civilisations si diverses, il a rapporté des écrits pleins d'intérêt où se mêlent les spectacles de la nature, les tableaux de la vie sociale et l'histoire qui nous les fait comprendre. Il y a encore chez M. Marmier un moraliste fin et bienveillant, dont la sagesse, sous une forme aimable, n'inspire que de saines pensées. Ses poésies sont toutes contenues dans un petit volume trop rare. Souvenirs d'enfance, regrets adressés à des amis perdus, vœux de loisir et de rêveries, tels sont les sentiments exprimés par le poète avec beaucoup de grâce et de naturel.

Les chèvres de la Provence.

La verte Normandie a sur ses promontoires
De grands bœufs accroupis sur leurs épais genoux,
Des bœufs au manteau blanc semé de taches noires,
Des bœufs aux flancs dorés, marqués de signes roux [1].

1. Ces bœufs ont été chantés par Pierre Dupont, dans une chanson populaire qui débute ainsi :

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.

Or, si la Normandie a les bœufs, la Provence
Garde au flanc de ses monts les chèvres en troupeaux
Les chèvres dont le pied, libre et hardi, s'avance,
Et dont l'humeur sans frein ne veut pas de repos.

La montagne au soleil, où croissent pêle-mêle
Cytise et romarin, lavande et serpolet,
Enfle de mille sucs leur bleuâtre mamelle :
On boit tous ses parfums quand on boit de leur lait.

Tandis qu'assis au pied de quelque térébinthe,
Le pâtre insoucieux chante un air des vieux jours,
Elles, dont le collier par intervalles tinte,
Vont et viennent sans cesse et font mille détours.

En vain le mistral[1] souffle et chiffonne leur soie,
Leur bande au pâturage erre des jours entiers.
Je ne sais quel esprit de conquête et de joie
Les anime à gravir les plus âpres sentiers.

Ton gouffre les appelle, ô Méditerranée!
Qu'un brin de mousse y croisse, une touffe de thym,

C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagneut en une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne ma femme; eh bien, j'aimerais mieux
La voir mourir que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.
S'il me fallait les vendre, etc.

1. Le *mistral* est, sur la Méditerranée, le vent qui se nomme *nord-ouest* sur l'Océan. Le mot est dérivé de l'ancien provençal *maestral*, qui signifie *maître*. C'est proprement le *vent maître*.

C'est là qu'elles iront, troupe désordonnée
Que le péril attire autant que le butin.

Dans les escarpements entrecoupés d'yeuses,
Elles vont jusqu'au soir, égarant leurs ébats ;
Ou bien, le cou tendu, s'arrêtent, curieuses,
Pour voir la folle mer qui se brise là-bas !

Autran.

Né à Marseille en 1813, J. Autran fut vraiment un fils de la Provence par ses riches et souples facultés. Ses meilleurs poèmes sont les *Poèmes de la Mer* et ceux de la *Vie rurale*. Les premiers forment une série de pièces remarquables, d'un ton varié, où la grâce n'exclut pas la vigueur du trait, quand le poète, par exemple, peint les rives désolées de la *Mer Morte*. *La Vie rurale* est le tableau de la campagne, dont le poète raconte avec sentiment les travaux, les fêtes et les deuils. Chez Autran cependant la mélancolie est à fleur d'âme. Une fois il aborda le théâtre, et *la Fille d'Eschyle* (1848) eut un succès mérité ; mais le poète ne fut pas trompé par ce succès, et il eut raison de préférer à l'éclat et aux hasards du drame la gloire plus modeste des genres intimes et familiers, qui convenaient à son génie aimable. Autran mourut en 1877.

Aux jeunes gens.

Aimez votre jeunesse, aimez, gardez-la toute !
Elle est de vos aînés l'espoir et le trésor ;
Portez-la fièrement, sans en perdre une goutte ;
Portez-la devant vous comme un calice d'or.

Peut-être on vous dira d'y boire avec largesse,
D'y verser hardiment le vin des passions ;
D'autres vous prêcheront l'égoïste sagesse,
Qui rampe et se réserve à ses ambitions.

Mais aux vils tentateurs vous serez indociles,
La muse vous conseille, et vous saurez choisir :

Restez dans le sentier des vertus difficiles;
Votre âge a des devoirs plus doux que le plaisir....

Plus haut! toujours plus haut, vers ces hauteurs se-
Où nos désirs n'ont pas de flux et de reflux, [reines
Où le bruit de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus!

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours! Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu!

Morts pour la patrie[1].

Quand viendra votre tour d'entrer dans la carrière,
Jeunes gens qu'on prépare à de mâles travaux,
Si, parmi vos aînés dont la patrie est fière,
Vous prenez un modèle et cherchez des rivaux,

Ni l'or, ni le pouvoir, ni la gloire elle-même,
Ne vous désigneront les plus grands, les meilleurs.
N'ayez pas le succès pour idéal suprême:
Levez plus haut votre âme et regardez ailleurs.

La vertu difficile est le but de la vie;
Des héros de tout temps, amis, vous l'apprendrez:
Pour être ambitieux d'un sort digne d'envie,
Lisez ces noms obscurs... et désormais sacrés!

Ils rentreront, demain, dans le silence et l'ombre;
Mais sur ces humbles murs vous viendrez les revoir.

1. Ces vers ont été composés pour l'inauguration du monument que les anciens élèves du lycée de Lyon ont élevé à la mémoire de leurs camarades morts pendant la guerre de 1870. Mais ces vers s'adressent à toute la jeunesse française : car il n'est pas une maison d'éducation qui n'ait pu graver sur le marbre le nom, célèbre ou obscur, d'un soldat tombé pour la patrie.

Bienheureux ces martyrs oubliés dans le nombre :
Ils ont plus que la gloire... ils ont fait leur devoir !

Leur nom n'est pas signé sur quelque œuvre éphémère ;
Nul titre étincelant ne luit sur leur tombeau ;
Mais, soldats, ils sont morts pour la France, leur mère....
Honneur à la vertu, le génie est moins beau.

Ils sont morts écrasés par les destins contraires :
Mais ne parlons pas d'eux, amis, en gémissant :
A ces nobles vaincus, vous leurs fils, ou leurs frères,
Ne donnez pas de pleurs, vous leur devez du sang !

Ils ont fait leur devoir, et vous ferez le vôtre ;
Vous le ferez, amis, avec plus de bonheur.
Votre combat sera plus vaillant que le nôtre ;
Nous avons eu le deuil, et vous aurez l'honneur.

Prononcez mieux que nous ce saint nom : *la Patrie!*
Osez enfin tout haut vous proclamer Français.
Soyez dignes de vaincre, ô jeunesse aguerrie !
Faites votre devoir... Dieu fera le succès.

VICTOR DE LAPRADE.

Victor de Laprade naquit en 1812 à Montbrison (Loire). Après les montagnes du Forez, dont il reçut le premier éveil poétique, la révélation complète lui vint des Alpes elles-mêmes, qu'il parcourut pour la première fois en 1838. Laprade fut, dans la première partie de sa vie poétique, le chantre des hautes montagnes ; c'est Dieu qu'il y cherche : la nature est pour lui l'hymne divin que le poète entend, et qu'il redit aux hommes. Plus tard il se rapprocha des hommes, et sa gloire n'en souffrit pas. Il faut compter au nombre de ses plus heureuses inspirations l'idylle charmante de *Pernette*, remplie des plus purs sentiments du foyer domestique. Après les cruels désastres de 1870, Laprade consacra ses dernières années à consoler la France, à relever les courages, à rappeler aux jeunes gens tout ce qui peut affermir leur âme et la préparer aux luttes de l'avenir. *Le Livre d'un Père* et *le Livre des Adieux* resteront parmi les plus beaux chants de Laprade. Ils témoignent que la source des beaux vers est la noblesse du cœur. Victor de Laprade mourut en 1883.

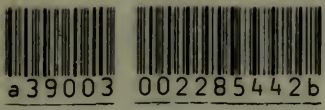
Imprimerie de DELALAIN FRÈRES, 1 et 3, rue de la Sorbonne.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

10 DEC. 1993

25 NOV. 1993


a39003 002285442b

CE PQ 1109
.F4M 1886
C01 FEUGERE, LEO MORCEAUX C
ACC# 1385253